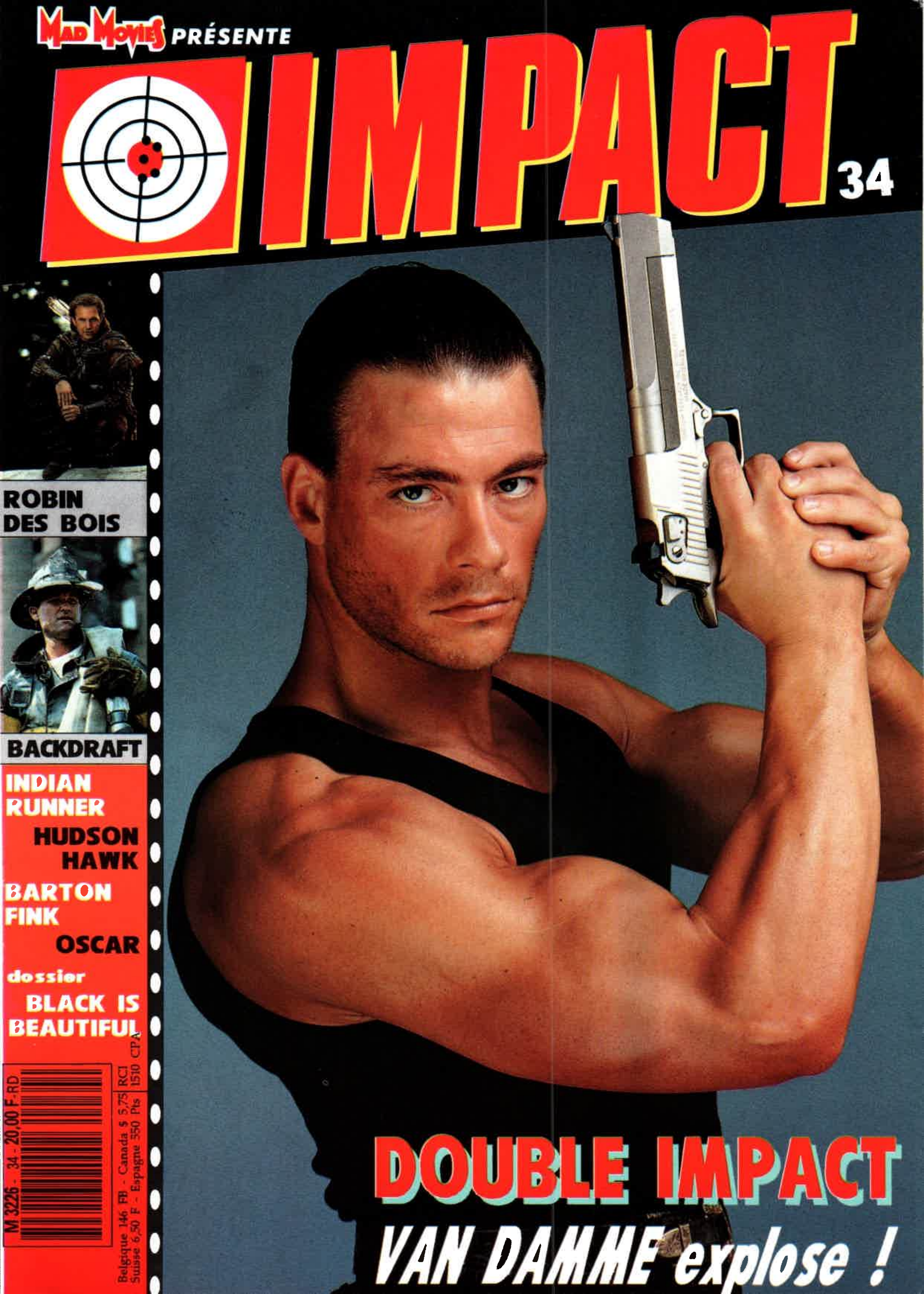

Ciné Fantastique
MAD MOVIES
73
SPÉCIAL
TERMINATOR 2
TERMINATOR
2
dossier complet
interviews
photos exclusives
effets spéciaux
M 2016 - 73 - 20,00 F - RD
Belgique : 146 FB
Canada : $ 5,75
Espagne : 550 Pts
Suisse : 6,50 F
RCI : 1510 CPA



MAD MOVIES PRÉSENTE
IMPACT
34
ROBIN DES BOIS
BACKDRAFT
INDIAN RUNNER
HUDSON HAWK
BARTON FINK
OSCAR
dossier
BLACK IS BEAUTIFUL
M 3226 - 34 - 20,00 F-RD
Belgique 146 FB - Canada $ 5,75 RCI
Suisse 6,50 F - Espagne 350 Pts 1510 CPA
DOUBLE IMPACT
VAN DAMME explose !

Rédaction, Administration: 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Editeur/ Dir. de la publication: Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique Numéro 73. **Rédacteur en chef** : Jean-Pierre Putters. **Secrétaire de rédaction** : Vincent Guignebert. **Coordination** : Marc Toullec. **Comité de rédaction**: Didier Allouch, Marcel Burel, Vincent Guignebert, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration** : Betty Chappe, Guy Giraud, Christophe Lapierre, Olivier Moretti. **Correspondants** : Mark Shapiro et Stéphane Risset (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette Men**: Vincent Guignebert et Jean-Pierre Putters.

Remerciements: Edition Albin Michel, Clarisse Coufourier, Christophe Jouvet, Anne Lara, Pascal Launay, Fanny Louie, Bruno Maccarone, Catherine Méadeb, Elizabeth Meunier, Multimédia Promotion, Gilles Polinien, Serge Samson, Jean-Pierre Vincent.

Photocomposition/ Montage: The Mansart's Boys Corporation Flying Circus. **Photogravure**: I.G.O. **Impression** : Jean Didier. **Distribution**: N.M.P.P. **Tirage**: 90.000 exemplaires. **Dépôt légal** : Septembre 1991. Paraît tous les deux mois. **Commission paritaire**: 59956. **ISSN**: 0338 - 6791.

Ciné Fantastique MAD MOVIES

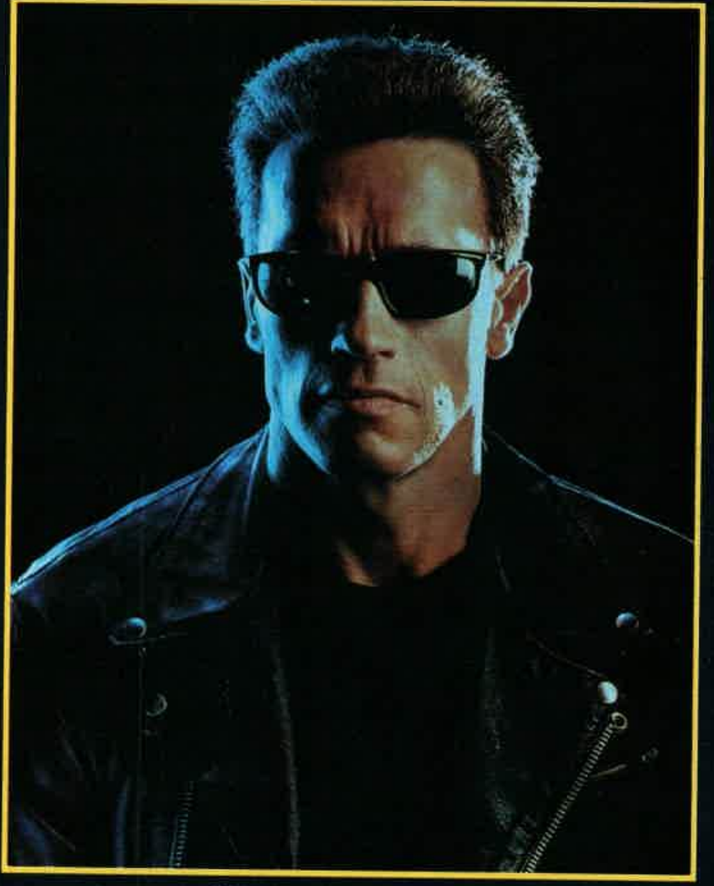
SOMMAIRE

ACTUALITE CINEMA

ACTUALITE VIDEO

ARCHIVES

RUBRIQUES



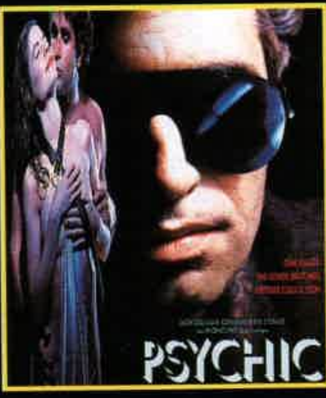
TERMINATOR 2, page 12



FISHER KING (Robin Williams), page 38

NOTULES LUNAIRES

■ Démarrons carrément par le carnet mondain. Pour ceux qui ignoraient que les héros de B.D. avaient une vie sexuelle, nous sommes heureux d'annoncer que Dick Tracy vient d'engrosser Catwoman (sans doute à la mi-aoûûûût !). En fait, c'est Annette Benning qui est enceinte des œuvres de Warren Beatty. Dès lors, celle-ci se voit contrainte de renoncer à incarner la Catwoman de **Batman 2**. L'heureuse repêchée pourrait bien être Michelle Pfeiffer. Quant à l'idée d'un Robin Noir, compagnon de Batman, elle ne semble pas avoir fait long feu. Un certain Marlon Wayans aurait été retenu, mais il ne semble pas avoir fait l'affaire.

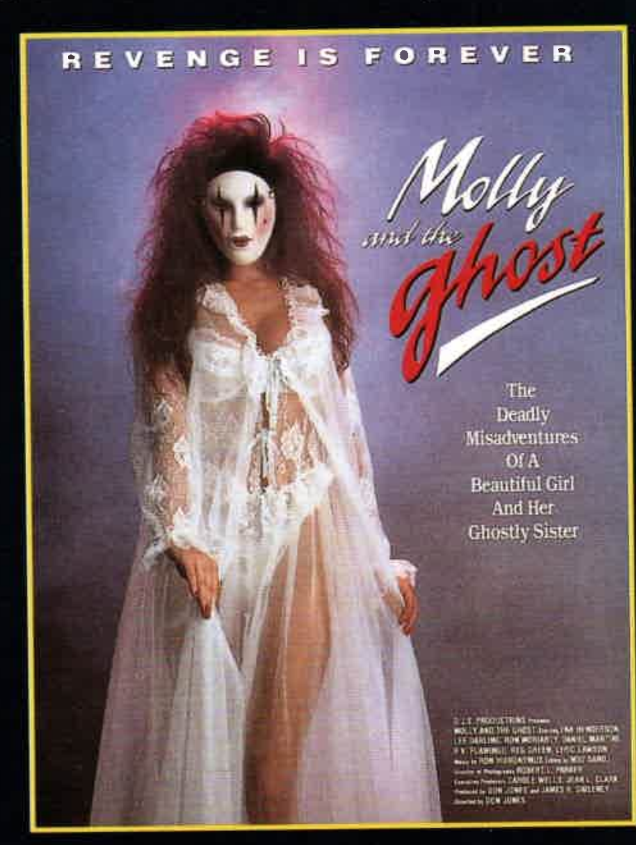


■ L'horreur multipliée par trois, c'est le programme de **Trilogy of Fear**, un film à sketches coréalisé par Rick Fox, Steve Maier et Kevin Numan. Avec vampires, sorcière et tueur en série.

■ Plusieurs fois annoncée, la suite de **The Nutty Professor (Dr. Jerry and Mr. Love)** se négocie actuellement entre *Warner* et Jerry Lewis, qui commençait à nous manquer. Il reprendrait le rôle de Buddy Love, le professeur cinoque, confronté à un jeune disciple ayant découvert, lui aussi, une formule magique changeant sa personnalité.

■ **Les Yeux de Laura Mars** continue de faire des émules plus de dix ans après sa sortie. Le Canadien George Mihalka (**Meurtres à la Saint Valentin**) met ainsi en scène un étudiant doué de pouvoirs paranormaux assistant bien malgré lui à une série de meurtres commis par un cinglé. Avec Zach Galligan (le benêt des **Gremlins**), la poupée Barbi Catherine Mary Stewart et Michael Nouri (le flic de **Hidden**)... Le titre du film : **Psychic**. Vous voilà prévenus.

■ L'érotisme dans le fantastique se fait très prude, censuré qu'il est par des producteurs rigoristes. **Molly and the Ghost** de Don Jones en fait pourtant le moteur d'une belle histoire de fantômes. Susan Ann, une adolescente de 17 ans, rend visite à sa grande sœur, Molly, dont le mari réveille chez elle des pulsions intimes (Raaaaah... Molly !). De fil en aiguille, Susan Ann en vient à prendre la personnalité de sa sœur, laquelle ne tarde pas à se battre pour se reconquérir elle-même. Bizarre, et cela change agréablement de la routine du genre.



Editorial

A *Mad Movies*, comme partout ailleurs, nous préparons très fort la rentrée. On affute les crayons, on vérifie le matos, on repasse les subjonctifs au fer chaud (de préférence avec l'aîné...), bref, on est fin prêts comme des bêtes.
A l'horizon de nos écrans fantastiques, ce qui pourrait s'apparenter à un léger retour aux sources des grands mythes du genre. Ken Russell annonce un projet sur la Momie, du coup Clive Barker en prévoit un autre sur le même sujet, et ceci pour *Universal*, la firme qui lança jadis tous les grands monstres du répertoire fantastique.
Francis Ford Coppola s'attache à une nouvelle adaptation du Dracula de Bram Stoker (fidèle au livre ?), tandis que John Carpenter, en attendant **La Créature du Lac Noir**, tourne son **Homme Invisible**, dont la présence de Chevy Chase au générique laisse déjà sceptiques tous les admirateurs de la première version.
Hier, c'était Corman et sa **Résurrection de Frankenstein** qui tentait de mêler avec un certain brio l'aspect gothique et science-fictionnel du thème cent fois revisité.
Bref, la re-lecture est à la mode, tandis qu'on attend toujours un nouveau souffle, une nouvelle inspiration, de nouveaux créateurs.
Alors que le genre fantastique reste sans doute le support possible à toutes les folles expériences, il demeure curieusement (à quelques exceptions près, ceci dit), la branche cinématographique le plus timorée et la plus conventionnelle qui soit. Est-ce à dire que la hardiesse des créateurs s'émousse au contact des multinationales cinématographiques ? L'esprit individuel et délirant laisse la place depuis quelques temps au pool de scénaristes payés à la semaine pour détruire et reconstruire les scripts, et qui ont tôt fait de vous transformer un héros original en robot standard agissant aux normes de la société bien pensante. Tout du moins, telle que se l'imaginent ceux qui sont chargés de penser à notre place.
La progression qui va du pousse pousse chinois à la gigantesque infrastructure routière a principalement débouché sur la paralysie des transports urbains. De même le gigantisme de la production artistique provoque l'engorgement des idées, supprime l'émotion émanant d'un seul cerveau, d'une seule sensibilité. Car, comme dit quelque part Ferré, il faut se mettre à beaucoup pour réinventer la solitude. Après la course au film le plus cher, faudra-t-il faire machine arrière pour retrouver la simplicité d'une émotion vraie ? On peut le penser, quand on constate le vide chronique, au niveau des personnages et de la dramaturgie, du glacial **Robin des Bois**.
Un peu tard quand même, semble-t-il, à l'heure où la main mise japonaise s'abat lourdement sur les principales firmes productrices américaines (mais que fait donc Edith Cresson ?). Le jour où les dollars auront du talent, vous nous préviendrez qu'on retourne vite fait au cinéma.
Et nous, que faisons-nous ? Eh bien, comme on l'a déjà dit, nous traitons aussi des petits films, nous leur ouvrons une plus large place dans la rubrique vidéo. Nous anticipons déjà sur le glissement de support qui tend à passer du 35 mm à la bande magnétique. Nous sommes attentifs à l'évolution (?) du genre. Nous tâchons aussi de rester nous-mêmes, authentiques, tandis que la revue progresse et gravit gentiment les marches (tout du moins au niveau des chiffres) de l'aréopage de plus en plus restreint des magazines de cinéma français.
Le Fantastique nous intéresse en tant que genre spécifique et nous attendons toujours son épanouissement, sa millième renaissance et son éternel recommencement.
Ceci dit, on espère très fort, malgré ce qui précède, dans le poids lourd de la saison, le fameux **Terminator 2**. Touchons du bois, on le voit dans trois jours. Rendez-vous dans les avis chiffrés pour le résultat des courses.

Jean-Pierre PUTTERS

■ Il existe encore des nostalgiques d'un certain cinéma mexicain plein de délires et de catcheurs masqués. José Buil vient, avec son **Leyenda de una Mascara**, de lancer un salut tendre, amusé et nostalgique à Santo et à ses collègues de ring.
L'Ange Masqué vient de mourir et personne n'a jamais vu son visage. Un reporter décide de cerner le personnage en menant l'enquête auprès de ceux qui le connaissaient. Le réalisateur dose avec talent l'hommage et l'irrespect.





Dans le registre des hommes de fer, les Japonais ne se remettent pas du choc **RoboCop**. Le réalisateur Akihisa Okanoto en réalise la copie conforme et très niponne, **Lady Battlecop**, lequel se déroule dans le Tokyo de demain. Une organisation criminelle, *Cartel*, dirige le pays. Une femme flic prétendue morte est bricolée de manière à devenir un cyborg policier. Dommage qu'elle ne succombe pas aux charmes du vrai Robocop, ça pourrait faire des étincelles (*allons, San Helving... ne tombons pas en panne de décence !*).
Même topo pour la série télé ***Jiban***. Tandis que le vilain Biolon ourdit l'invasion du monde, le jeune flic Naoto, tel les joyeux justiciers de **Bioman**, se transforme à vue en sosie de **RoboCop**...

"Je vous l'ai dit, monsieur le policier. Je l'ai vu, c'est une petite créature vaguement humaine qui vit dans la forêt et en sous-sol..." "Ouais, ouais, je vois... et vous l'appelez comment votre ouistiti ?" "Le Gnole, monsieur l'agent". "Le Gnole, bien sûr... Dis, Albert, tu m'envois un petit ballon pour que le monsieur teste ses capacités thoraciques..." Vous venez d'assister en direct à une bavure policière, car **The Gnole** est bien le nom de la bestiole héroïne du film produit par *Stone Group*, sur un scénario de Alan Aldbridge. Attendons de voit pour juger, il serait prématuré de massacrer à tort Gnole ! (Hé, Boss, terrible celle-là, non ? Ah bon !).

Tiens voilà du Z bien tassé : **Stealth Hunter** d'un certain Matthew Trotter. Techstar, un laboratoire, met au point une race de super soldats. Cependant, lors d'une manœuvre d'entraînement, les cyborgs se massacrent conjointement. Burke, un survivant encore sain d'esprit, protège une bande de teenagers contre les troufions robotisés...



Séquelles encore. L'actif Fred Olen Ray s'adonne de nouveau aux déboires spatio-musculeux de l'androgyne-terminator de **Alienator**.
Brian Yuzna (**Ré-Animator 2**) tourne actuellement **Silent Night, Deadly Night 5** dont il a réalisé le très étrange et très malsain épisode précédent.
Dans une fourchette financière plus conséquente, *Columbia* planche en ce moment sur **L'Expérience Interdite 2**... Encore du miracle en perpective.

SON OF DARKNESS

Vampire encore. **Son of Darkness** de David F. Price (en fait la suite de **Sang et Passion**) met en scène le saigneur Max Schreck, vampire qui sévit dans la paisible communauté de Lake Serenity. Max Schreck ? C'est le nom du comédien qui incarne le buveur de sang du **Nosferatu** muet de Murnau ! Cinéphilie quand tu nous tiens. Dans **Son of Darkness**, le dit Max Schreck exerce la profession de toubib, qui dissimule sa véritable identité, Dracula. Comme dans le roman de Bram Stoker, ce dernier aspire à puiser le fluide vital à la gorge de Nina, une jeune femme avec laquelle il souhaite ainsi fonder une nouvelle race de vampires...

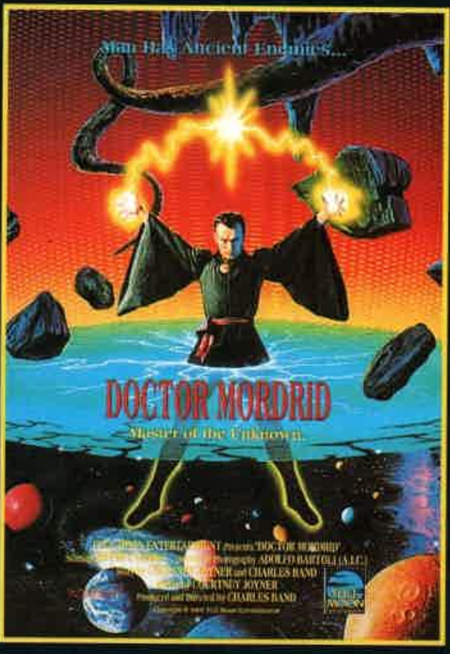




Heureux sont les amateurs de grosses bébêtes en caoutchouc, car Godzilla, deux ans après **Godzilla versus Biolante**, revient dans **Godzilla versus King Ghidorah** de Kazuki Omori (réalisateur du précédent). Pour les novices, sachez que Ghidorah est un dragon cracheur de feu, doté de trois têtes, que Godzilla a déjà affronté par le passé (voir *The Craignos Monsters*).

Après le Docteur West, Jeffreys Combs enfile le sinistre costume du **Doctor Mordrid, Master of the Unknown**, de Charles Band. Le personnage présente plus d'une ressemblance avec le Docteur Strange de la *Marvel*. Comme lui, il étudie les Arts des Ténèbres et constitue le dernier rempart contre l'envahissement de notre brave monde par tous les démons possibles et imaginables. Ce coup-ci, c'est un nommé Psykrom qui nous fait des misères. Il faut dire que c'est "le mal ultime", rien que ça. Courage Mordrid, on est avec toi. Mais passe devant quand même...

On connaissait déjà "l'espion qui venait du froid", voici venir "le flic qui sortait du congélateur". Produit par *Silver Pictures*, **Demolition Man** se déroule dans le Los Angeles de 2018, où les autorités doivent faire appel à un policier cryogénéisé pour aider à la capture d'un serial killer. Suggérons au scénariste de le nommer Angel. Pourquoi ? Parce que Vive Angel, bien sûr ! (on se fend la gueule !).

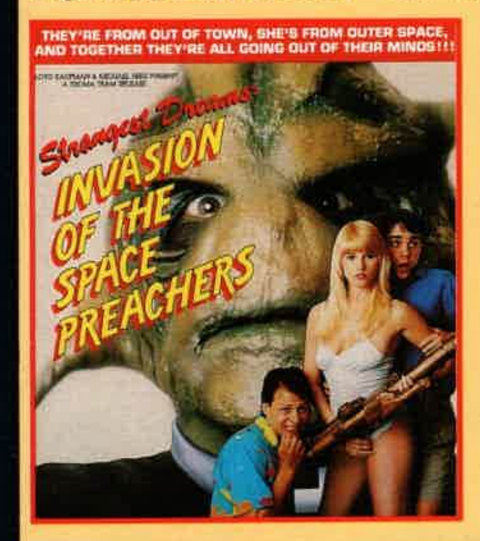


TROMA GAZETTE

La firme de Lloyd Kaufman et Michael Herz entend bien rester la seule maison de production volontairement ringarde des Etats-Unis. Kitsch mais respectable à quelques bidouillages près. Comme retoucher un film de Fred Olen Ray vieux de trois ans, **Wizards of the Demon Sword**, hommage craignos aux péplums italiens des sixties et aux monstres de Ray Harryhausen. *"Wizards of the Demon Sword est un gros budget combinant les péripéties de* **Les Pets Barbares** (San Helving voulait sans doute parler de **L'Epée Sauvage**... NDLR) *et la satire de* **Monty Python Sacré Graal**" dixit la pub. Double mensonge évidemment. Fred Olen Ray tourne son héroïc-fantasy aux alentours de Los Angeles, avec quelques figurants en jeans et bottes de caoutchouc, et quelques monstres préhistoriques animés image par image. A hurler de rire ! **Dead Dubes in the House** de James Riffel navigue dans les mêmes eaux. Cinq adolescents ramollis du cervelet tentent de rénover une bicoque habitée par un fantôme. Rien à signaler sinon quelques effets gore de Ed French, le prince du latex dégueu.

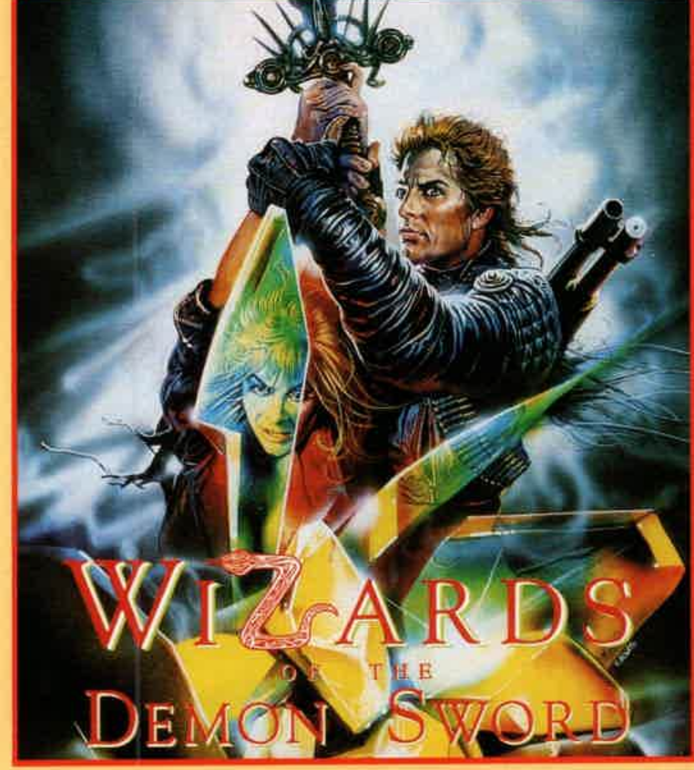


SGT. KABUKIMAN N.Y.P.D.



"Dans la tradition de John Waters et Mel Brooks" se réclame **Strangest Dreams : Invasion of the Space Preachers** de Daniel Boyd, description épique de l'attaque de quelques évangélistes sataniques en provenance d'une autre galaxie. Heureusement, la toute gironde Nova, chasseuse de prime galactique, vient au secours d'une populace tarée ! Du *Troma* à 100 %.

Pur jus *Troma* aussi que **Chopper Chicks in Zombietown** de Dan Hoskins, croisement bâtard entre **Easy Rider** et des dizaines d'invasions de zombies. Une horde de motards "macho" investit une ville perdue dans le désert, dont les habitants réveillent les cadavres..



Class of Nuke'Em High 2 Subhumanoid Meltdown de Eric Louzil et **Sgt. Kabukiman N.Y.P.D** des duettistes Kaufman et Herz sont les super-productions maison. Dans le premier, on expose un maximum de fesses et de seins avant de lâcher un écureuil de la taille de Godzilla, lequel dégueule sur la foule.

Dans le second, un super-héros nippon s'arme de tongs, de sushis et de baguettes pour terrasser ses adversaires. La grande classe quoi. De plus, *Troma* annonce la mise sur le marché de poupées "Toxic" et l'ouverture d'un bureau à Londres. La C.E.E. en est encore toute tourneboulée.

■ Encore un coup de Mars, et ça repart ! **Mars Still Needs Women** est un nanar de Armand Gazarian, avec Brinke Stevens, Bobbie Bresee et Elena Sahagum. Bravo les Martiens, en plus de piquer nos femmes, vous ne choisissez pas les plus moches. Encore que la petite Bresee, bien que valant de l'or, ait largement dépassé ses 18 carats. Bon d'accord, celle-là on vous la laisse, mais on garde les deux autres. On ne va pas recommencer la Guerre des Mondes pour si peu !

■ Après la commémoration du centenaire de la naissance d'H.P. Lovecraft, en décembre 90, le club de jeu de rôle Oniros organise un week-end consacré au célèbre auteur "Fantastique" : Stephen King. Renseignements et souscriptions à Centre Loisirs et Culture, 4, avenue du M. Joffre, 78320 Le Mesnil St. Denis. Tél.: 34. 61. 99. 30.

■ Le roman de John Saul, *Creature*, vient de faire l'objet d'un premier scénario écrit par le vétéran Richard Matheson. Frank La Loggia, qui le réalisera pour *Universal*, est en train d'y rajouter son grain de sel. L'histoire traite d'expérimentation dans l'entraînement sportif. Tout cela est-il vraiment de la science-fiction. Allo, Robert Chapatte ?

■ Plus fort que Monsieur 100.000 volts, voici **Midnight** : un jeune homme dont le corps contient de la poudre explosive ! Un vilain docteur essaye de découvrir son secret. Ce gars ultra dynamique n'est autre que Michael Jackson, qui vient de signer chez *Columbia*.

■ Dire qu'il y en a qui s'obstinent à faire des bébés normalement (salut, Sue Perouitt !) alors que la Clonisation est là pour dupliquer tous les êtres existants. Imaginez ainsi qu'on pourrait avoir deux J.P.P. (*ah non alors... L'ensemble de la rédaction*), quatre Toullec (*en fait "il est" bien quatre... vous avez vu le nombre de ses textes ? Mais en fait on le paye pour un, faut pas décloner ! J.P.P.*)

Bref, le film dont on parle nous vient d'Italie et s'appelle **Klon**, réalisé par Lino Del Fra avec Paolo Bonacelli et "an incredible adventure in fantasyland", nous promet la pub, qui en oublie du coup de parler italien. Ah oui, l'histoire ? Un savant humain un peu secoué capture cinq gamins pour ses expériences sur la clonisation humaine.

Si ça marche aussi bien que **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses**, dont on semble s'inspirer, il va falloir s'attendre à voir encore pas mal de films à la **Klon** sur nos écrans! (quoi, chef, qu'est-ce que j'ai dit encore ?).

■ Tournage terminé à Londres de **Split Second**, un thriller futuriste de Tony Maylam (**Carnage**). Rutger Hauer y endosse un nouveau rôle de flic enquêtant sur l'assassinat de son collègue. Le tueur signe ses crimes en arrachant le cœur de ses victimes... Il faut dire ça se déroule en 2008, et que le réchauffement de la température a provoqué l'apparition d'une race de rats mutants !

■ Les co-productions entre l'URSS et les Etats-Unis semblent se multiplier (pour longtemps ?). Après **Terror of Manhattan** (la suite du **Fantôme de l'Opéra**), il y a maintenant **The Clearing** de Vladimir Alenikov. Le film se situe dans un village moyenâgeux où se perpétuent des actes sanglants. Un type solitaire (George Segal) amoureux d'une sorcière est accusé des meurtres. Sorti du cadre, **The Clearing** paraît bien conventionnel.

■ Dangereux, les nouveaux soldats de plombs de **Centurion**, une production *New Line* mise en scène par Jere Cunningham. Ayant appris toutes les techniques de combats les plus mortelles, des Robots-militaires se révoltent contre leurs entraîneurs... Vous allez voir qu'on va finir par regretter **Robocop**. Reste plus qu'à inventer les Robots-objecteurs de conscience !



■ Peter Blenchey, le romancier à l'origine des **Dents de la Mer**, prend de nouveau ses palmes et son tuba pour les besoins de **Beast**, une production *Universal* qui met en scène une pieuvre géante semant la terreur autour d'une île des Caraïbes.

■ On parle de nouveau du remake de **La Créature du Lac Noir** par John Carpenter. C'est Rick Baker qui devrait se charger des maquillages et du look du monstre.

■ Sam Neill (**La Malédiction Finale, Calme Blanc**) incarne dans **Death in Brunswick**, de John Ruane, un gentil Norman Bates qui décide de se tirer de l'influence de sa dominatrice de mère et de sa méchante épouse. Engagé comme cuisinier dans un club rock mal fréquenté, il tombe amoureux d'une jeune femme, Sophie, mais tombe sous le courroux du propriétaire de la boîte. Notre homme devra sortir les grands couteaux pour repartir d'un bon pied dans la vie...



Sam Neill dans DEATH IN BRUNSWICK

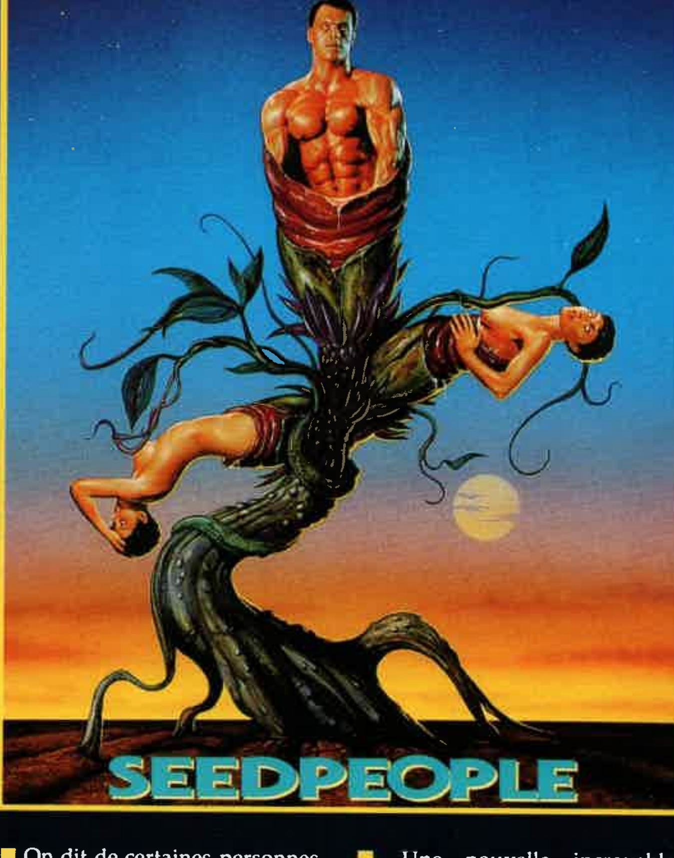
■ Los Angeles dans le futur sera décidément invivable (déjà que...). Après vingt années dans l'espace, un astronaute y retourne pour constater que la ville est aux mains d'un dictateur sanguinaire. Voilà le sujet de **Home Star**, de Max Anderson avec John Vernon et Joseph Bottoms pour *A.I.P.* (*Axelia International Pictures*. Et non pas *American International Pictures*...).

■ Anthony Hopkins (Hannibal Lecter dans **Le Silence des Agneaux**) est le professeur Van Helsing, grand chasseur de vampires devant l'éternel, immortalisé par Peter Cushing sous la direction de Terence Fisher, dans **Dracula : The Untold Story** de Francis Coppola. Avec également Winona Ryder dans le rôle de Nina, la douce victime du prince des ténèbres. Jeremy Irons, Daniel Day Lewis, Jason Patric, Aidan Quinn et Gary Oldman ont été pressentis pour le personnage de Dracula, mais aucun d'eux n'a été retenu par Coppola à ce jour...

■ Vous vous souvenez de l'explication de "l'esprit d'équipe" des sportifs par Coluche : "Il y a toute une équipe et il n'y a qu'un seul esprit". **Futureball**, en projet chez *Dino de Laurentiis Prod.*, sur un scénario se Steve de Jarnatt (réalisateur de **Cherry 2000** et **Appel d'Urgence**) semble se souvenir de **Rollerball**. En 2005, un combat se livre entre un esprit humain (à ma droite...) et la technologie au service du football professionnel (à ma gauche). Les paris sont ouverts.

■ Arnold Schwarzenegger (**Conan, Predator**... Non, c'est pour rire !) délaisse un temps les cyborgs, les prolos schyzo et les keufs dans la marmaille pour le film historique, remis au goût du jour par **Robin des Bois**. Sous la tutelle de Paul Verhoeven, l'acteur le mieux payé au monde se prépare à tourner **Les Croisades** à travers toute l'Europe. Barbarie, violences et fanatisme seront évidemment au rendez-vous de cette très, très imposante production.





■ On dit de certaines personnes qu'elles sont de "belles plantes", mais attendez de voir les protagonistes de **Seedpeople**, produit et réalisé par Charles Band pour sa boîte *Full Moon*. La ville de Sunray va être perturbée par l'arrivée de plantes venues d'un autre monde. Leur pollen, lorsqu'il est inhalé par des êtres vivants, les tranforment en esclaves mi-humains, mi-végétaux. Le but ultime vise bien sûr la conquête de la Terre. Méfions-nous d'*Interflora*, leurs livreurs sont peut-être extraterrestres.

■ Le titre le plus fou du bimestre, une série Z vantant sans doute les mérites de la Glasnost : **Russian Terminator**, dont le héros est aussi chétif que Woody Allen. Une parodie ? Non, tout cela semble bien sérieux.

■ Depuis la disparition de la rubrique *Zinoscope*, il nous reste enfin de la place pour parler... des fanzines, par exemple. Parmi les dernières découvertes :
PLANETE A VENDRE. La science-fiction littéraire, cinéma, vidéo, etc. Le n° 5 (29F) à W. Waechter, 56, Bd. Joffre, 83100 Toulon.
RAMPAGE 1 et 2. S'intéresse avant tout aux réalisateurs (Abel Ferrara, William Friedkin, Larry Cohen, etc.) et le fait bien. 20F, à Frédéric Thibaut, 17, rue du Roussillon, Cité Papus, 31100 Toulouse.
VOYEUR. Le n° 5 traite du fanzinat de ces vingt dernières années, avec interviews de responsables et descriptif des principaux zines. 20F, à P. Fontaine, 4 bis, rue Dussault, 76600 Sotteville-les-Rouen.
Sachez aussi qu'il existe un "*Guide du Fandom Français*" (détaillé et très complet), à commander (35F) à P. Caillens, 121, av. G. Pompidou, 33500 Libourne.

■ Une nouvelle incroyable. *Universal* travaille actuellement sur une série télé dérivée de **Darkman**. Sam Raimi est impliqué dans le projet. Impressionné par le thriller de Hong Kong **The Killer**, il vient de demander au cinéaste John Woo d'en tourner l'un des premiers épisodes.

■ Steven Spielberg, dont le planning est bien chargé, décide de dépoussiérer Zorro, récemment déterré par une série télé ringarde, dans un long-métrage dont il assurerait la mise en scène. Un substitut à Indiana Jones ?

■ Le Frelon Vert reviendra-t-il bourdonner à nos oreilles sous peu ? C'est probable, car *Universal* vient de demander à Don Mancini, scénariste des **Jeu d'Enfant**, de s'attaquer au projet d'un nouveau **Green Hornet**. L'intéressé est partant, mais s'inquiète de savoir si on ne lui réclamera pas d'ici là un quatrième épisode de **Chucky**, suivant l'accueil réservé au troisième volet sorti il y a peu aux States.

■ **What's Happening to Walter ?** se demande le réalisateur David Lee Miller. Walter Clydepepper est médiocre, gras et timide. Un matin, une créature verdâtre, gélatineuse et extraterrestre, ce qui fait beaucoup pour une seule personne, se réfugie dans l'assiettée de céréales qu'il avale. Dès ce moment il se met à agir bizarrement et se venge de tous ceux qui se moquaient de lui auparavant. Le film a l'air aussi lourd que son héros, Vic Dunlop, un acteur déjanté qui démarre sur les chapeaux de roue !

San HELVING

ETERNAL DESIRE

Belle idée que celle qui sert de base à **Eternal Desire** de Thunder Levine. Richard Wayborn, un écrivain solitaire dont les romans à tendances fantastiques sont des best-sellers, connaît une vibrante idylle avec Rachel, une beauté morte depuis 600 ans. Pour lui soutirer quelques heures d'immortalité, il tue des jeunes femmes dont Rachel habite trop furtivement le corps. Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'au jour où Wayborn rencontre Sara, une étudiante, laquelle découvre le secret de l'écrivain...



L'APPROCHE FINALE

L'**Approche Finale** n'est pas seulement le premier film en *Son Digital*, comme annoncé fièrement sur les affiches, c'est aussi le premier à être à la fois en *Prisedetêtorama*, en *Migrainoround* et en *Crétinoscope*. C'est l'histoire d'un type parti dans le générique de ***L'homme qui Valait Trois Milliards*** et qui se retrouve tout d'un coup dans un épisode de ***Voisin Voisine***. Un pilote se retrouve aux commandes d'un avion ultra-secret, genre avion furtif perfectionné. Le vol se passe bien et puis tout d'un coup un flash, du bruit, et le pilote se retrouve dans le cabinet d'un psychiatre. Lequel commence à lui faire une analyse dans les règles avec tests de Rorschach et compagnie. Le pilote ne comprenant rien à ce qui se passe, nous non plus d'ailleurs, se demande ce qu'il fout là, nous aussi d'ailleurs. Il se met en tête qu'il est en train de faire un rève et essaie de se souvenir de ce qui s'est réellement passé dans cet avion. Mais est-il vraiment en train de rêver ? Pour ne pas vous gâcher le suspense, je ne vous dirai pas qu'en fait il est mort et que le psychiatre est une sorte d'ange venu pour lui faire accepter l'idée de son décès, ce serait salaud.
Tout le film est monté en alternance entre, d'un côté, des séquences d'aviation, en fait des images de beaux paysages survolés piquées dans un **Brainstorm** du pauvre et encadrées d'un tas de données techniques, genre altimètre, radar, vitesse, recette des oeufs à la provençale ou jolis petits dessins fluo, ainsi que des images d'un avion furtif gentiment fournies par le service relations publiques de l'armée de l'air US, et, de l'autre côté, des saynettes de psychanalyse avec un décor d'un goût douteux et des acteurs redoutables qui ont toujours l'air de faire le concours de la réplique la plus stupide, avec un net avantage pour le psychiatre qui bat tous les records.
Quand au son, c'est quand même une sacrée arnaque. En poussant le volume de votre télé à fond, vous obtenez un effet bien plus impressionnant que le fameux son digital qui devait soit-disant donner une nouvelle dimension au spectacle cinématographique, ou quelque chose comme ça.
La seule dimension qu'on atteint ici, c'est celle du néant total.

Didier ALLOUCH

Final Approach. USA. 1991. Réal.: Eric Steven Stahl. Scén.: Eric Steven Stahl et Gerald Laurence. Dir. Phot.: Eric Goldstein. Mus.: Kirk Hunter. Prod.: Eric Steven Stahl pour FilmQuest Picture Corporation. Int.: James B. Sikking, Hector Elizondo, Madolyn Smith, Kevin McCarthy, Cameo Kneuer... Durée: 1 h 40. Dist.: AAA. Sortie le 24 Juillet 1991.





SIMPLE MORTEL

Stéphane est un linguiste expert en langue morte et plus particulièrement en gaëllique ancien. Il a une vie bien tranquille, une femme bien mignonne, de bons copains et un boulot sympa. Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'à ce qu'il entende d'étranges messages en gaëllique ancien à la radio. Se doutant bien que ce n'est pas *RFM*, il se rend compte que ce n'est pas non plus *Maxximun* quand il éteint son poste et que les messages continuent à lui parvenir. D'autant plus que la traduction de ces messages lui apprend qu'ils lui sont directement destinés. "*J'ai besoin de vacances*", se dit-il, sans trop s'inquiéter. Mais les messages ne cessent de lui parvenir et lui donnent des ordres de plus en plus précis. Que lui veulent ces voix ? Qui lui parle ? Pourquoi l'avoir choisi ? Quel est sa mission ?
Déjà auteur du scénario d'un des meilleurs films de science-fiction français, **Le Dernier Combat**, Pierre Jolivet nous a concocté cette fois une de ses bonne vieilles histoires de science-fiction comme on les aime et qui manquait considérablement dans un cinéma où, aujourd'hui, science-fiction est synonime de méga-budget, de script préfabriqué, dans un cinéma où la forme prime sur tout le reste.
Jolivet raconte l'histoire d'un pauvre type qui n'a rien demandé et qui se retrouve au milieu d'événements aux proportions cosmiques. Impossible de ne pas penser à ces bouquins de science-fiction des années 70 où les héros semblaient perdus au milieu de phénomènes qui les dépassaient. D'autant plus que Jolivet choisit une approche intimiste du sujet et crée une ambiance tendue grâce à des angles serrés, des prises de vues inhabituelles et inquiétantes. Il génère une véritable angoisse sans avoir recours à une mise en scène pétaradante, ou à des effets spectaculaires. Si **Simple Mortel** est une réussite, c'est aussi parce que Jolivet sait incroyablement bien raconter les histoires d'hommes ordinaires face à des événements extraordinaires.
"L'homme est petit", semble dire Jolivet, "et c'est quand il s'en rend compte qu'il devient grand".

Didier ALLOUCH

France. 1991. Réal. et scén.: Pierre Jolivet. Dir. Phot.: Bertrand Chatry. Mus.: Serge Perathoner. Mont.: Jean-François Naudon. Prod.: Michelle De Broca et Paul Claudon. Int.: Philippe Volter, Chrisrophe Bourseiller, Nathalie Roussel, Roland Giraud, Marcel Marechal... Durée: 1 h 25. Dist.: AAA. Sortie le 28 Août 1991.

FRANKENHOOKER

Réalisateur décidément en marge, Frank Henenlotter nous livre sa propre version du mythe de Frankenstein. Et, comme d'habitude, ça fait très mal.
Le parti-pris du mauvais goût nous éclate à la figure, tandis qu'on pourrait bien penser que l'auteur règle ici ses propres comptes avec l'image d'une Amérique trop clean, trop frime, et se complaisant de façon presque émouvante dans cette symbolique persistante du miracle perpétuel.
Le héros, bricolo, mais aussi savant génial (?) connaît la triste mésaventure de voir sa fiancée passer sous la faux d'une tondeuse à gazon électrique. Du beau corps de la malheureuse, il ne reste pas grand chose. Conservant la tête de celle-ci, il se met à fréquenter les quartiers mal fâmés (mal fâmées, mais avec beaucoup de femmes, quand même) à la recherche de cobayes. A l'aide d'un hallucinogène particulièrement nocif, il explose littéralement quelques prostituées dont il récupère les morceaux pour tenter de reconstruire la créature aimée. Bien entendu, le corps reprenant rapidement le dessus sur l'esprit, celle-ci va se conduire désormais en véritable professionnelle du trottoir. Et encore n'est-il pas au bout de ses peines...
Henenlotter retrouve ici le ton particulier de ses précédents **Basket Case** et **Elmer**, où l'humour crade se teinte de cynisme et témoigne toujours du rejet d'une certaine Amérique marginale. Il fustige encore le yuppie propre sur lui et bien pensant, et s'amuse à l'écœurer avec des séquences frisant plaisamment le gerbatoire. Tout en se le prenant de front dans la scène assez géniale de la garden party bien chic de la scène d'ouverture.
Le ton grinçant et désespéré de ses deux premières réalisations prend toutefois ici la forme d'un comique plus franchement débridé, tirant sur l'absurde et le complet délire. Car Henenlotter oublie volontiers la réflexion sociale au profit d'un spectacle hautement réjouissant et particulièrement déjanté. Ses interprètes n'hésitant d'ailleurs jamais à en faire trop, et principalement l'héroïne, dont les mimiques outrageusement clownesques tranchent de façon inquiétante sur son physique irréprochable.
Sa méthode vise à chambouler, à déranger, voire à rebuter volontairement le spectateur. Dès lors, plus d'ambiguïté, le trait particulièrement grossier, l'humour hénaurme et non-sensique ravit les uns qui crient au génie, tandis qu'il écœure les autres qui brament au scandale. Choisissez votre camp avant qu'il ne soit trop tard.

Jean-Pierre PUTTERS

USA 1989. Réal.: Frank Henenlotter. Scén.: Robert Martin et Frank Henenlotter. Dir. Phot.: Robert M. Baldwin. Mus.: Joe Renzetti. SPFX : Gabe Bartalos. Prod. : Shapiro Glickenhaus Entertainment. Int.: James Lorinz, Patty Mullen, Charlotte Helmkamp, Shirley Stoler, Louise Lasser. Dur.: 1 h 30. Dist.: Sinfonia. Sortie le 21 août 1991.





LA BANDE A PICSOU LE FILM

Le Trésor de la Lampe Perdue

La France a adopté *Walt Disney*, COCORICOOO !!! Le résultat se nomme **La Bande à Picsou**, cocori... couac... Premier film d'animation sorti des usines *Walt Disney France*, **La bande à Picsou** est une jolie arnaque. Présenté comme une version cartoon et canardesque des **Aventuriers de l'Arche Perdue, La Bande à Picsou** conte en fait le combat que se livrent Oncle Picsou et le voleur Collie Baba pour la possession d'une lampe magique abritant un génie. Faisant fi de l'exotisme, le film se déroule presque entièrement dans le building du milliardaire qui lui sert de coffre fort. Inutile de dire que déjà à l'écriture du scénario, ça carburait méchamment à l'économie du côté des producteurs. L'animation s'en ressent, c'est forcé. Les décors, allez, une cinquantaine en tout, sont pour la plupart de vulgaires toiles peintes, immobiles et sans relief aucun, sur lesquelles les palmés viennent évoluer, plutôt bien d'ailleurs, mais sans plus de relief. Un procédé souvent employé qui permet à un canapé de cuir où s'agitent les neveux Riri, Fifi et Loulou et la nièce Zaza (c'est pourtant plus un nom de tante) de ne pas faire un pli (!), à une pile de livres sur laquelle trône Picsou de ne pas vaciller (!!) et à la mer de pièces foulée par le célèbre radin de ne pas faire de vagues (!!!). Si Walt Disney était encore vivant, aucun doute qu'il irait de ce pas creuser sa tombe, de voir ainsi ses studios bacler sans vergogne. **La Bande à Picsou** s'adresse aux gamins, gavés à longueur de journées de dessins animés à la japonaise. Ils ne feront pas la différence, dommage.

Les animateurs ont en fait porté leurs minces efforts sur les métamorphoses du vilain Collie Baba en aigle, ours et rat, sur la transformation du building de Picsou en immense château maléfique et sur le réveil d'un zoo de peluches. Soit, au grand maximum, 10 minutes d'un film qui en dure 72. C'est dire la pingrerie de l'entreprise, que ne désavouerait pas un Picsou au sommet de sa vénalité.

Vincent GUIGNEBERT

Ducktales : The Movie - Treasure of the Lost Lamp*. USA/ Grande-Bretagne/ France. 1991. Réal.: Bob Hathcock, mais aussi Paul Brizzi, Gaetan Brizzi, Clive Pallant, Mattias Marcos Rodric et Vincent Woodcock. Scén.: Alan Burnett. Mus.: David Newman. Prod.: Bob Hathcock pour Walt Disney Animation (France) S.A. Dur.: 1 h 12. Sorti le 14 août 1991.*

L'AMOUR AVEC DES GANTS

L'**Amour avec des Gants** ou quand la comédie italienne rencontre **Roger Rabbit.**

Maurizio est un bruiteur de cartoon qui, éventuellement, se charge aussi de créer l'ambiance sonore des films pornos que produit son frère. Un type naïf, genre brave mais heureux. Marina est une call-girl romantique en mal de grand amour. Ils se rencontrent et tombent amoureux l'un de l'autre. Tout irait pour le mieux dans leur jolie petite histoire si les toons n'avaient pas une fâcheuse tendance à s'échapper de leur bobine et à s'emparer du corps de Maurizio, qui, petit à petit, voit toutes les parties de son corps, j'ai bien dit toutes, se transformer en toon. Marina va-t-elle oui ou non accepter Maurizio malgré sa différence ?

Déjà auteur d'un bizzaroïde **Voleur de Savonnette** ou des pubs idiotes venaient s'insérer sans prévenir dans un faux film classique, histoire de bien se moquer d'une télévision italienne idiote qui charcute bêtement n'importe où, Maurizio Nichetti s'attaque ici à la comédie italienne populaire en y ajoutant un aspect totalement inédit, le dessin animé. C'est drôle, un peu vulgaire, mais vraiment drôle. Quand à l'aspect technique, il n'a pas, toutes proportions gardées, grand chose à envier à son cousin d'Amérique **Roger Rabbit**. On fait ce qu'on peut avec ce qu'on a, mais on le fait bien. Nichetti compense son manque de moyen financier par une grande imagination et une véritable inventivité. Ses personnages sont adorables, aussi bien le pauvre Maurizio qui se demande ce qui lui arrive que la belle Marina un peu perdue devant les réactions de son petit chéri. Certes, le film est loin d'être parfait mais il a un aspect fortement sympathique qui lui permet de faire passer ses petits défauts.

On se demande juste pourquoi les distributeurs français ont tenu à l'affubler d'un titre aussi bête et lourd que **L'Amour avec des Gants**, auquel on ne comprend rien et qui ne donne pas vraiment envie de rentrer dans une salle. Le titre original, **Volere Volare** (lit: Vouloir Voler), est, soit, pas vraiment traduisible mais beaucoup plus poétique. Enfin, ne laissez pas un mauvais titre vous empêcher d'allez voir un bon film.

Jack TEWSBURRY

Volere Volare*. Italie. 1990. Réal. et scén.: Maurizio Nichetti et Guido Manulli. Dir. Phot.: Mario Battistoni. Animation: Quick Sand. SPFX: Gruppo Memmo Milano. Prod.: Ernesto Di Sarro et Mario et Vittorio Cecchi Gori. Int.: Maurizio Nichetti, Angela Finocchiaro, Patrizio Roversi, Mariella Valentini... Durée: 1 h 40 Dist.: AFMD. Sortie le 23 octobre 1991.*





L.A. STORY

Une histoire d'amour à Los Angeles peut-elle renfermer quelque chose de vrai ? Harry présente la météo sur une chaîne de télévision. Il est mal marié, cotoie quotidiennement des gens dont il se fout éperdument, frise la mort à grand coup de crises cardiaques et subit Los Angeles, son autoroute du Far West (on s'y fraie un passage en dégainant !), et ses tremblements de terre. Harry a réussi, c'est le but quand on habite Los Angeles. Et maintenant ? Sarah, une journaliste anglaise rencontrée dans un brunch typique, lui gonfle le cœur à bloc au lieu de bêtement lui taper dans l'œil. Une vraie histoire d'amour n'est pas facile à vivre à L.A., mais la providence amènera Harry à l'entrée d'une autoroute, où un panneau lumineux le guidera dans sa quête du "true love".

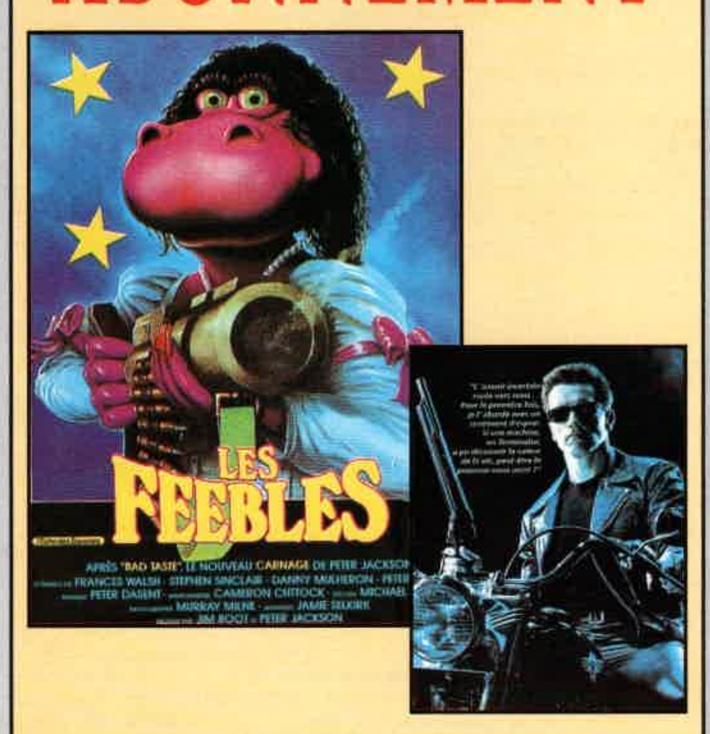
Steve Martin aime-t-il Los Angeles ? D'emblée non. La ville de tous les rêves est dans sa ligne de mire. Et quand ce n'est pas la ville, ce sont ceux qui l'habitent. En grattant la croûte de **L.A. Story**, comédie romantique à connotations fantastiques, on découvre vite que Steve Martin, auteur du scénario, s'est amusé amèrement à peindre au vitriol la superficialité de la capitale du cinéma. Dans un style moins définitif que le De Palma du **Bûcher des Vanités**, le réalisateur Mick Jackson n'hésite jamais à grossir le trait, à exagérer ce qui est déjà une exagération en soi (et Dieu sait que Los Angeles en est une). **L.A. Story** écorche le rêve hollywoodien. Le "bon" du film - la simplicité et la sincérité de Sarah, la prise de conscience de Harry, leur amour - fuit la réalité ambiante de la ville dans des échappées poétiques qui ne sont possibles, jolie contradiction, qu'à Los Angeles. La ville est tellement moche, la vie y est tellement fausse, que ceux qui y habitent peuvent rêver d'une histoire d'amour romantique et idéale. Victoire cinématographique, et illusoire donc, du rêve sur la réalité. Un refrain connu, mais fredonné avec légèreté par Steve Martin.

Le plus grand clown du monde, par le talent, exécute deux trois numéros du plus haut comique, mais n'en oublie pas pour autant de titiller la fibre sensible. Ses apparitions se font rares. Il ne faut pas rater celle-là.

Cyrille GIRAUD

USA. 1991. Réal.: Mick Jackson. Scén.: Steve Martin. Dir. Phot.: Andrew Dunn. Mus.: Peter Melnick. Prod.: Daniel Melnick & Michael Rachmil. Int.: Steve Martin, Victoria Tennant, Richard E. Grant, Marilu Henner, Sarah Jessica Parker, Susan Forristal... Dur.: 1 h 34. Dist.: Columbia Tri-Star Films. Sorti le 4 septembre 1991.

ABONNEMENT



Non content du bonheur de recevoir à domicile et au réveil votre *Mad Movies* encore tout chaud, l'abonnement vous donne droit à des cadeaux. Une raison supplémentaire de ne pas hésiter à venir nous rejoindre au club. N'attendez plus une minute.

L'abonnement à *Mad Movies* ne coûte que 100F pour une année complète (six numéros). Pour vous abonner, il suffit de nous envoyer cette somme, par chèque ou mandat-lettre à

MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris

Pour l'étranger, et par voie de surface : 120F. Envoi par avion : 200F. Tout règlement : par mandat international exclusivement.

GRATUIT

Pour les 100 premiers à nous envoyer leur abonnement, nous offrons gratuitement la K7 VHS des **Feebles**, le délire crapoteux et follement drôle de Peter Jackson, sortie à la location chez *Antarès Travelling*.
Tous les autres abonnés, sans exception, ont également droit à un cadeau à choisir dans la liste suivante (et à indiquer sur le bon de commande) :
- Poster 40 x 60 cm du film **Terminator 2**,
- Pin's **Les Feebles**,
- Les deux tomes de *La Tour Sombre* (*Le Pistolero* et *Les Trois Cartes*) de Stephen King, parus chez *J'Ai Lu*.
- ou enfin le très recherché pin's *Mad Movies*.

Tous ces cadeaux vous parviendront avec le premier numéro de votre abonnement.

BULLETIN D'ABONNEMENT

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________

____

Désire m'abonner pour un an à Mad Movies. Règlement joint, par chèque ou mandat lettre.

AVIS CHIFFRES

0 : nul. 1 : très mauvais. 2 : mauvais. 3 : moyen.
4 : bon. 5 : très bon. 6 : chef-d'œuvre.
D.A.: Didier Allouch. M.B.: Marcel Burel. V.G. : Vincent Guignebert.
J.P.P.: Jean-Pierre Putters. M.T.: Marc Toullec.

	DA	MB	VG	JPP	MT
L' Approche Finale	0	1			1
Au Cœur de Minuit	4				5
Fisher King				4	6
Frankenhooker	2	4	4	3	4
Le Puits et le Pendule					3
Rabid Grannies	2	3	3	3	3
Simple Mortel	3				
Terminator 2	5		4	5*	6
Warlock	1	2	0	3	3

* Uniquement pour la technique. Sinon : 3



BOX-OFFICE

Par définition, l'été est la saison morte pour l'exploitation cinématographique. En France du moins. Mais nos distributeurs pensent désormais que les Américains n'ont pas tort de sortir leurs mammouths en juillet-août. Ils auraient tendance à les imiter. La *Fox* marque le pas et promène **Les Tortues Ninja 2** dans une combinaison avantageuse. Mais le public de ces bouffeurs de pizzas se réduit comme une peau de chagrin. Le tome 1 ramasse 290.000 reptiles dans la capitale et le deuxième n'atteindra pas les 125.000 ! Rien que des gosses, les plus petits ; adolescents et adultes les évitent soigneusement. Mais le phénomène est loin d'atteindre les chiffres US où chaque spectateur est un moutard en puissance. La réédition de n'importe quel *Walt Disney* fait trois, quatre fois plus d'entrées. L'été 91 aura été celui des bestioles caoutchouteuses ou velues. Face aux tortues ninja, y'avait **Les Feebles**. Malgré une affiche efficace et une volonté de créer un mini scandale, la mayonnaise n'a pas pris. Le distributeur cherchait le statut et la réputation de film culte, espérait donc une exploitation fructueuse sur la durée. Bernique ! Seulement 3.500 vicelards sont venus gerber sur ces **Feebles**. Un échec regrettable venant juste un an après celui du **Retour de Flesh Gordon** ! Résultat : **Les Feebles** sort en vidéo (à la location) dès le mois d'octobre. Pendant ce temps, **Les Marrrtiens !!!** voient 36 chandelles. La pub qui visait un public de lardons n'a pas mobilisé 25.000 envahisseurs. Une toute petite, petite guerre des mondes. Dans l'espace cinématographique, la débâcle continue avec **Moon 44** et **L'Approche Finale**. 1.100 pilotes aveugles pour le premier (dans deux salles il est vrai) et un total de 40.000 sourds pour le second, lancé à grand renfort d'affiches, lesquelles claironnaient les mérites du son digital. Du bluff pour un nanar de série Z qui a toutefois réussi à abuser trop de pigeons.
Fessée diabolique pour **La Malédiction IV**. L'anté-christ ne fait plus recette : seulement 7.000 pélerins sont allés s'encanailler sur l'autel de Satan. Mais pourquoi donc sortir un téléfilm de luxe sur les écrans ? Pour honorer un contrat ma bonne dame ! Paradoxalement, le vilain suppôt de Satan de **Warlock** hynoptise 7.900 consentants. Pas mal : le film n'est sorti que dans deux salles et le distributeur ne fait qu'en rajouter depuis. Vingt copies supplémentaires pour toute la France.
Pas de chiffres délirants pour **Délirium**, lancé n'importe comment. Il allait volontairement au casse-pipe et n'a donc interné que 3400 patients dans son asile. C'est quasiment l'Everest du box-office comparé au **Secret de Sarah Tombelaine** dont le distributeur misait tout sur la présence transparente d'Irène Jacob au générique. 1420 habitants du Mont Saint-Michel ont pris le TGV pour quêter le dragon invisible du film à Paris. Versons une larme sur les péripatéticiennes défoncées au crack de **Frankenhooker**. Dans une combinaison riquiqui de trois salles, en 24 heures, il racole seulement 151 clients. Mauvais trottoir.
Pendant ce temps, aux USA, **Terminator 2** flirte avec les 200 briques US en Amérique du Nord. Une fois de plus, la calculette dans un coin du cerveau, Arnold a vu juste. Tonton Mad lui prédit environ 45.000 cyborgs pour sa première journée dans la capitale. Plusieurs bouteilles de champagne (et pas de la piquette à 50 balles) ont déjà été pariées... Le 16 octobre, on sabre.



Baisse sur la Tortue. Les marchés s'affolent...

LA QUETE DU PIN'S MAD MOVIES

Inutile de tenter de nous acheter, le pin's *Mad Movies* n'est pas à vendre. Inutile également de nous le réclamer, nous ne vous l'enverrons pas gracieusement non plus. Mais alors !!!?
Le pin's est exclusivement un cadeau destiné à nos abonnés. Donc, voir page ci-contre. Et pour les lecteurs déjà abonnés, vous pouvez très bien rallonger votre actuel abonnement de six numéros, et ainsi bénéficier de notre offre. Le précieux objet vous parviendra avec votre prochain numéro, tout comme pour les nouveaux abonnés.

dos

TERMIN





***Terminator 2* : l'Everest du cinéma, un film à la mesure de toutes les spéculations, de tous les espoirs. Un monument, un vrai, une réunion de talents à leur top niveau et des images miraculées. A la fois spectaculaire, intimiste, intelligent et innovateur, en somme proprement extraordinaire, *Terminator 2* assoit définitivement Arnold Schwarzenegger en tant que comédien et James Cameron en tant que cinéaste.**

sommaire

dossier réalisé par
MARC TOULLEC

APOCALYPSE SHOW



Loin des séquelles surgonflées et rigoureusement inutiles, *Terminator 2* monte au créneau. Pour la beauté d'images inédites, pour la grandeur de sentiments comprimés dans un recoin de micro-processeur... Un film qui tient du miracle !

Le désert, une jeep. Au volant, une jeune femme, Sarah Connor (Linda Hamilton), avec près d'elle un révolver. Le fond de l'air est d'un calme suspect, l'œil du typhon, le calme avant la tempête, avant le cataclysme. Ainsi se clôt **Terminator**. Sur des points de suspension. Dix ans plus tard, Sarah Connor croupit dans un hôpital psychiatrique. Elle dit avoir été la proie d'un cyborg monstrueux envoyé du futur ; elle prédit le jour de la fin du monde pour le 29 août 1997. Elle passe pour folle tandis que son fils, John (Edward Furlong), grandit au sein d'une autre famille. Mais Sarah Connor reçoit la visite d'un ange, Reese, l'homme qu'elle a aimé, le père de son enfant. Et Reese, dans son rêve, lui délivre un message, lui somme doucement de modifier le cours de l'histoire (*une séquence qui serait absente de certaines copies*, NDR). En cas de succès, jamais Skynet, le super ordinateur de défense stratégique, ne provoquera l'apocalypse nucléaire, déflagration à l'échelle planétaire qui devrait marquer le début du règne des machines sur le monde. En 2019, elles luttent encore pour la suprématie de la Terre contre des rebelles menés par John Connor, le fils de Sarah. Tuer John Connor équivaudrait à s'assurer une victoire définitive. Par delà la muraille des années, Skynet délègue à la perte du tout jeune John Connor T-1000 (Robert Patrick), un tueur cybernétique d'une puissance inimaginable. Pour le contrer, les rebelles reprogramment le Terminator T-800 (Arnold Schwarzenegger), un modèle plus rudimentaire...

Non, **Terminator 2** n'est pas de ces séquelles opportunistes, visant à brasser le maximum de dollars. James Cameron et Arnold Schwarzenegger attendent sept ans avant de s'y consacrer, de trouver l'idée originale qui justifie le retour du Terminator. Sept ans de réflexion. Oui, ils auraient pu sauter sur le morceau dès la sortie du premier **Terminator**, battre le fer quand il était encore chaud, en 1985. Mais le métal n'a jamais refroidi. Aujourd'hui, c'est brûlant d'une maîtrise, d'une virtuosité qui confine au génie que James Cameron revient. Oui, du génie. Purement, simplement, et presque bêtement lorsqu'on connaît la personnalité forte, l'exigence de James Cameron, ce dingue d'un cinéma mêlant technologie, look néo-industriel et émotions. Car **Terminator** était déjà un grand film sentimental sous des dehors de jeu de massacre, avec cette love-story entre Sarah Connor et Reese, le fantassin du futur, et ce dénouement fragile, presque cotonneux, sous le soleil californien... **Terminator 2** ne renie rien. James Cameron sait que le succès du "modèle" n'est pas uniquement dû aux carnages perpétrés par un Arnold Schwarzenegger utilisant plus de cartouches que de mots. Il sait que le cyborg est d'autant plus impressionnant, plus dangereux, quand les personnages qui l'environnent existent vraiment. Idem pour **Terminator 2.** A la puissance, soyons modeste, 10.

Logistiquement armé pour une séquelle qui dépasse en envergure l'original, James Cameron prend son bâton de pèlerin. **Terminator 2, le Jugement Dernier**... Le titre connote déjà religieux. Et le cinéaste enfonce encore le clou. De simple machine de guerre, le Terminator devient une sorte d'ange exterminateur, protecteur, gardien. Son adversaire : T-1000. Le mal à l'état brut, incapable de l'amorce du moindre sentiment, innocent dans son acharnement à tuer John Connor, innocent lorsqu'il se fraie un chemin dans le sang, les flammes. Au terme d'empoignades cyclopéennes, de gunfights homériques où les deux adversaires se criblent de plomb, James Cameron jette ses deux titans dans un haut fourneau dantesque. L'enfer de l'imagerie d'Epinal avec ses immenses chaudrons, ses flammes, sa lave en fusion. Entre les cyborgs, le bon et le méchant (mais tout est relatif), James Cameron a aussi sa Madone, sa sainte, sa mère de Dieu, un Linda Hamilton aussi sèche, aussi finement body-buildée qu'elle était pulpeuse dans **Terminator**. Et, comme Abraham à qui Dieu demande de tuer un de ses fils pour lui prouver sa foi, Sarah Connor doit liquider un innocent, le savant, qui par l'intermédiaire de Skynet doit entraîner la fin du monde. Les images "pieuses" ponctuent de même le récit, à commencer par celle de John Connor (le Messie des temps futurs) et de son état-major au sommet d'une colline. Impossible de ne pas penser au Mont Golgotha... Mais James Cameron n'est pas là pour réaliser un nouvel **E.T.**. Pas de lourdeur biblique, pas de lithurgie à bon marché. L'histoi re a simplement une âme, renferme un cœur qui bat. C'est ce qui fait la différence avec tant de spectacles pyrotechniques hollywoodiens. De plus, James Cameron filme **Terminator 2** comme un Dieu.

Terminator 2 impressionne par l'ampleur de sa mise en scène, réalisation au service d'un script riche de significations. James Cameron ose le tout pour le tout. Il en a évidemment les moyens, mais cela n'explique pas la réussite exceptionnelle du film. Il ose la description rapide d'une guerre future, l'anéantissement de Los Angeles criant de vérité, des explosions qui ne ressemblent à aucune autre explosion. Il ose surtout des effets spéciaux d'une beauté convulsive, voir les transformations de T-1000, croisement d'un James Dean plus boudeur que jamais et du surfeur d'argent de chez *Marvel*. Dans le rôle, Robert Patrick surprend par sa terrible froideur, son économie de geste, de mimique, sa constante retenue. Les ordinateurs d'*Industrial Light and Magic* viennent subvenir à l'imagination folle de James Cameron dès que celle-ci s'emballe. Cyborg liquide, T-1000 se fond au décor, se métamorphose à vue, corrige énergiquement un Arnold Schwarzenegger beaucoup plus robuste en apparence. Mais la force herculéenne ne peut pas grand chose contre la souplesse à la fois aérienne et aquatique. L'acier contre le vent, l'acier contre l'eau, un choc inédit dont James Cameron exploite les moindres ficelles visuelles.



Les trucages sont à la hauteur du concept, révolutionnaires, invisibles. Face à T-1000, le T-800 ressemblerait presque à une antiquité si Arnold Schwarzenegger ne parvenait à l'élever spirituellement très haut.

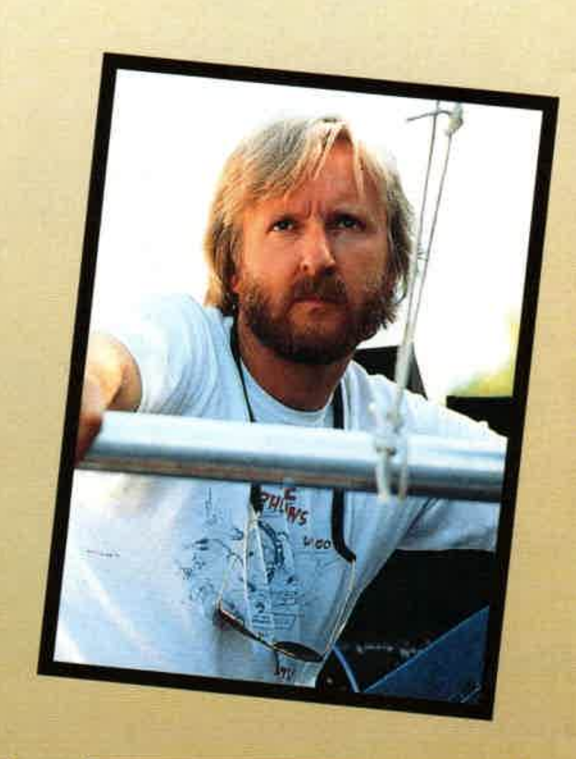
Si vous êtes allergiques à l'Arnold de **Jumeaux** et de **Un Flic à la Maternelle, Terminator 2** vous fera tout oublier. Il était risqué de vouloir adoucir le Terminator, d'en faire un garde-chiourme, surtout qu'Arnold Schwarzenegger se doit désormais d'avoir l'image d'un héros qui se refuse à une violence trop explicite. Le Terminator tire donc dans les rotules, ça ne tue personne, mais se trouve être à la fois astucieux, drôle et sadique lorsque qu'une cohorte de flics boitants met les voiles. Le danger venait aussi et surtout des rapports entre le jeune John Connor et le Terminator. Et là, quelque chose de rare, d'unique se passe. Pas d'attendrissement inutile, aucune niaiserie, aucun paternalisme frustré. Par petites touches, quelques phrases froidement récitées ("*Hasta la vista*"), un sourire qui tient du rictus mal contrôlé, une curiosité maladroite envers des larmes, un bébé brandi par la peau des fesses, le Terminator attendrit, juste ce qu'il faut. James Cameron et Arnold Schwarzenegger ont gagné leur pari en humanisant un monstre de métal sans sombrer dans les compromis grand-public. Rater ce coche aurait tué dans l'œuf **Terminator 2**, l'aurait privé de cette indispensable aura émotionnelle, aurait même considérablement atténué la qualité du spectacle pur. Selon l'expression consacrée, effets spéciaux et cascades ne valent rien s'ils ne s'appuient pas sur des personnages dignes de ce nom.

Film de toutes les prouesses, de toutes les audaces techniques, film qui lie étroitement émotion et très grand spectacle jusqu'à les rendre indissociables l'un de l'autre, **Terminator 2** redore le blason d'une machine hollywoodienne de plus en plus bêtifiante, infantile. Son succès devrait faire réfléchir tous ceux qui pensent que le cinéma, pour plaire, doit systématiquement suspendre sa cervelle sur une patère de vestiaire. ■

Terminator 2, Judgment Day. *USA. 1991.*
Réal.: James Cameron. Scén.: James Cameron et William Wisher. Dir. Phot.: Adam Greenberg. Mus.: Brad Fiedel. SPFX.: Industrial Light and Magic (effets visuels) & Stan Winston (maquillages). Prod.: Gale Ann Hurd & James Cameron pour Carolco.
Int.: Arnold Schwarzenegger, Linda Hamilton, Robert Patrick, Edward Furlong, Joe Morton, Earl Boen, S. Epatha Merkerson, Castulo Guerra... Dur.: 2 H 16. Dist.: Columbia/ Tri-Star. Sortie nationale le 16 octobre 1991.

DES IMAGES PLEIN LA TÊTE

Le gigantisme de *Terminator 2* aurait dû ensevelir James Cameron sous des tonnes de tracas, le contraindre à simplement gérer un budget délirant. Déjà rôdé par *Abyss*, le cinéaste surmonte tous les obstacles.



Après le monumental et très expérimental **Abyss**, James Cameron pouvait vraiment s'inquiéter de la suite de sa carrière. Si son odyssée sous-marine n'a pas perdu d'argent, elle n'en a pas ramassé beaucoup. A Hollywood, un film qui ne fait pas de gros bénéfices est considéré invariablement comme un échec commercial. Etiqueté cinéaste du gigantesque, Cecil B(illet) De Mille de la science-fiction, James Cameron n'a pas d'autres choix, pour se remettre en selle, que d'accepter le contrat **Terminator 2**. "*L'idée d'une séquelle à **Terminator** nous est venue peu de temps après sa sortie. Devant le succès du film, Arnold et moi avons discuté de cette possibilité. Arnold la prenait bien plus au sérieux que moi, même s'il existait à l'époque des problèmes légaux concernant sa mise en chantier. Tandis que les années passaient, j'ai commencé à m'intéresser vraiment à **Terminator 2***" témoigne James Cameron. "*De plus, je n'ai pas écrit le premier **Terminator** avec la pensée d'en tourner plus tard une suite. Selon moi, le scénario de **Terminator** se suffisait à lui-même, même si celui-ci renfermait des éléments propres à être exploités dans une séquelle*". Pas très chaud dans un premier temps, James Cameron finit par s'enthousiasmer pour le projet, un projet qui doit surtout sa concrétisation à Arnold Schwarzenegger. Comme ce fut le cas pour **Total Recall**, le comédien extirpe **Terminator 2** des mains d'un producteur en faillite (*Hemdale*) pour le confier à un autre spécialisé dans les budgets astronomiques (*Carolco*)...

"***Terminator** m'est très cher. Le film s'est imposé en tant que phénomène culturel car il répond à un besoin psychologique du public. Le Terminator symbolise le versant obscur de l'âme humaine ; c'est une créature délivrée de toute contrainte morale, ayant la possibilité de faire exactement ce qu'elle désire lorsqu'elle le désire*" plaide toujours James Cameron en faveur de son homme de fer. Mais sa ferveur envers le cyborg envoyé du futur ne sombre jamais dans l'admiration béate, un tantinet fétichiste. "*Le problème qui s'est posé dans la préparation de **Terminator 2** venait du fait que le personnage ne me motivait plus du tout. Voilà pourquoi je l'ai modifié de manière à ce qu'il soit différent du premier film. J'ai résolu ce handicap en lui offrant la capacité de s'adapter à des émotions humaines et, dans un certain sens, en en faisant un héros positif*". Et non plus un droïde uniquement animé par une mission. Cette mission, T-1000, son substitut faire-valoir, s'en charge à la puissance... 1000, le Terminator d'Arnold n'étant qu'un T-800 !

Dans l'imagination de James Cameron, il n'est, à l'origine, pas question de T-1000. "*Il était important de créer une continuité par rapport au premier **Terminator**. Le scénariste William Wisher et moi avons brassé de nombreux concepts. L'un d'eux concernait Arnold Schwarzenegger à la fois dans le rôle du bon et du méchant Terminator. Deux points m'ont éloigné de cette idée : d'abord, cela ressemblait surtout à un gadget ; de plus, je savais que visuellement je devrais distinguer les androïdes l'un de l'autre*".

Imaginez une séquence virtuelle : d'un côté, le gentil Arnold, le visage lisse et, face à lui, le vilain Arnold, la tronche en charpie, l'armature métallique saillant sous le latex... Cette voie aurait inévitablement donné la vedette au "bad guy", toujours plus fascinant, plus attractif que le bon. Prisonnier de pareil script, le Terminator aurait perdu de sa puissance, de son magnétisme. La multiplication par deux lui aurait été fatale. "*Néanmoins, ce concept aurait pu fonctionner à l'écran, mais nous avons réalisé que le public allait se souvenir du premier **Termi-***



James Cameron et Linda Hamilton


Le Terminator, le scientifique (Miles Dyson) et la louve (Linda Hamilton).

nator. *Son adversaire se devait donc d'être plus spectaculaire, plus fort. Nous étions face à un dilemme : qu'est-ce qui est plus impressionnant, plus terrifiant, plus dévastateur que le Terminator ?"*. Le serpent se mord la queue. James Cameron et William Risher se prennent la tête jusqu'au jour où ils se penchent sur l'une des premières versions du script de **Terminator**. *"Devant l'impossibilité de trouver plus gros et ne pouvant faire appel à un être qui ne soit pas d'apparence humaine, nous avons eu l'idée de T-1000. Dans l'un des premiers scénarios de* ***Terminator****, nous avions une espèce de robot à la constitution liquide et métallique qui pouvait adopter n'importe quelle forme. A cette époque est sorti* ***The Thing*** *de John Carpenter, lequel met en scène un monstre multiforme, et c'est pourquoi nous avons abandonné l'idée. Reste que jamais je n'ai oublié l'image de cette créature liquide et invertébrée !"*. Même dans **Abyss** sous l'aspect d'un tentacule aquatique !

James Cameron se montre néanmoins très rigoureux envers son nouveau méchant. Pas question de l'amener à agir selon l'inspiration du moment. Non, T-1000 se doit de posséder ses propres limites. *"Il ne peut pas voler, ni se transformer soudain en une machine complexe comme une voiture ou un avion. T-1000 ne peut altérer sa propre constitution chimique. Il peut par contre modifier la couleur et la texture de son aspect extérieur. Il imite les objets, mais se montre dans l'impossibilité de se métamorphoser en eux. Cela a toujours été clair pour nous. Et aussi pour le public"*. James Cameron aurait-il vu ***Les Barbapapas***, les grosses guimauves des cartoons télé, capables de revêtir l'apparence du premier objet venu ?

> *"Le Terminator symbolise le versant obscur de l'âme humaine ; c'est une créature délivrée de toute contrainte morale, ayant la possibilité de faire exactement ce qu'elle désire lorsqu'elle le désire."*

Comme Arnold Schwarzenegger, Linda Hamilton assure la jonction entre les deux **Terminator**. Son personnage, Sarah Connor, bénéficie, encore plus que les androïdes, de l'attention de James Cameron. Victime apeurée voici sept ans, Sarah Connor a considérablement changé. La californienne est désormais une louve emprisonnée. *"Il existe désormais un lien très étroit entre le Terminator et Sarah Connor, une sorte de transmission de pensée. Elle est devenue une guerrière, un Terminator au féminin. Sa réalité se trouve dans le futur, dans le monde des androïdes. Sarah tente de se convaincre elle-même : 'Pour survivre dans cet univers, je dois lui ressembler. Je dois me passer d'émotions, éviter la compassion, la pitié. Trois millions de personnes vont bientôt mourir, et si je pense à une seule de ces morts, je vais devenir irrémédiablement folle". Voilà ce qui passe dans un cerveau humain soumis à la pression de l'inévitable. Il ne peut se résigner à accepter l'holocauste nucléaire ; c'est trop horrible. Mais Sarah est contrainte d'agir ainsi. Cela la rend, aux yeux des autres, indésirable et un peu cinglée. La substance dramatique de* ***Terminator 2*** *tient dans la possibilité qui lui est donnée de renverser le cours de l'histoire."*

James Cameron est un grand sentimental. **Abyss** marque les retrouvailles d'un couple désuni, **Aliens** parle de l'instinct maternel qui sommeille dans toute femme, y compris la plus vaillante au combat, **Terminator** prend le parti d'une grossesse, indispensable à la survie de l'humanité. Et **Terminator 2** milite finalement en faveur d'une femme devant éduquer son fils pour en faire le sauveur providentiel de la Terre, sous le joug des machines. Malgré des prodiges de technicité et des sommes délirantes investies dans des scripts incroyablement imaginatifs, James Cameron condense immanquablement ses films dans des dénouements intimistes et des messages élémentaires. Privé de moyens, de l'infrastructure Hollywoodienne, et de son goût inné pour le grand spectacle, James Cameron tournerait des drames sentimentaux dans des deux pièces où femmes et hommes se déchireraient avant de se réconcilier.

"Il n'y aurait rien de plus moche pour moi que de passer un an de ma vie sur un film qui montrerait à des millions d'enfants Arnold Schwarzenegger se servant d'une grosse mitrailleuse pour exterminer un maximum d'adversaires. Toute cette énergie, tout cet argent rien que pour ça, non ! Beaucoup de cinéastes vous forcent à une certaine admiration pour des personnages violents, en évitant toute dimension morale. ***Terminator 2*** *dit : 'Vous aimez le grand spectacle ? Ok. Vous aimez la violence ? Les protagonistes en paient le prix". Sarah Connor en paie le prix.* ***Terminator 2*** *est l'histoire de sa rédemption, et de celle du Terminator"*.

Terminator 2 n'est pas un film violent, James Cameron s'en défend : *"Je pense que tous les réalisateurs qui ont plagié* ***Terminator*** *ont oublié une chose importante. Tous ont fait du robot le héros de leurs films. Il n'a jamais été question qu'il soit le héros du mien. Il est l'ennemi. Mais quelques titres l'ont glorifié lui, et par la même occasion la violence de ses actes.* ***Terminator*** *et* ***Terminator 2*** *ne sont pas des films sanglants. Ils sont*



intenses". Intense est bien le mot pour **Terminator 2** dans la mesure où Arnold Schwarzenegger n'y liquide personne. Le statut de bon androïde le lui interdit. A moins que ce soit le statut de star désormais familiale acquis par Arnold depuis des comédies comme **Jumeaux** et **Un Flic à la Maternelle**...

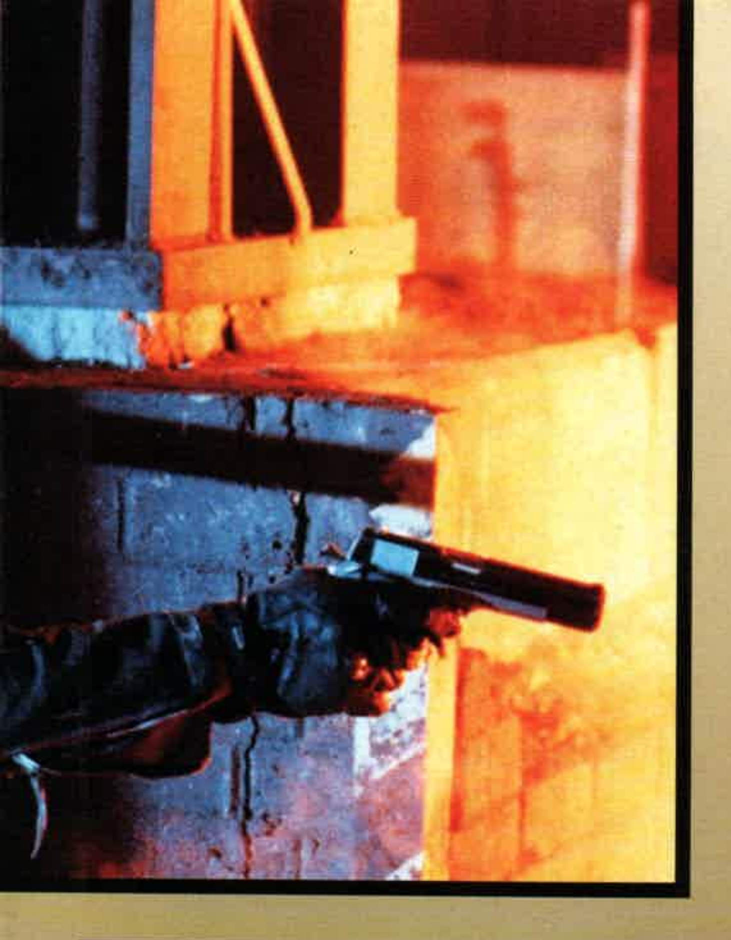
*"A quel public s'adresse donc **Terminator 2** ? A celui de **Jumeaux** ou à celui de **Commando** ? Je ne sais pas. J'ai seulement tourné ce qui est dramatiquement viable pour l'histoire. C'est toujours mieux que d'essayer de s'adresser à un public bien précis, que d'effectuer des études de marché. Je suis uniquement concerné par le personnage du Terminator, par les réminiscences de son passé. Il s'agit de la meilleure position vis-à-vis du personnage : assez de violence pour le rendre crédible, et pas trop pour ne pas entamer les engagements moraux. Si le thème de **Terminator 2** est justement la valeur de la vie humaine, à quoi bon se répandre en armes fumantes ? Ce parti pris est bien sûr risqué, mais je pense que le film marche bien à ce niveau"*. Plutôt bien, car James Cameron, petit malin, trouve la parade idéale aux carnages plutôt sévères du premier **Terminator** : le cyborg tire dans les jambes de ses agresseurs ! *"On peut malgré tout considérer **Terminator 2** comme un film violent. Disons que sa violence n'est pas gratuite. Il y a beaucoup d'action, mais très peu de ce que j'appelle la violence pure. Il y a très peu de cadavres dans **Terminator 2**, nettement moins que dans **Indiana Jones et le Temple Maudit** et même **Indiana Jones et la Dernière Croisade**. Rien à voir avec **RoboCop 2** qui, selon moi, est un gros navet vraiment dégueulasse"*. A ceux qui l'accusent aujourd'hui d'avoir ouvert la porte à l'ultra-violence avec le premier **Terminator**, James Cameron répond en des termes évocateurs. *"Lire dans les colonnes des journaux que les bombes ont tué 150.000 Irakiens est nettement plus dangereux. Cela montre que la vie humaine n'est pas aussi importante que cela. Je ne pense pas qu'assister à un spectacle dur à l'écran amène la violence contenue en chacun de nous à s'exprimer ouvertement. La violence est indissociable de l'homme. Il s'agit avant tout de la contrôler. **Terminator 2** n'est pas là pour exciter certaines pulsions. Le méchant y fait le sale travail. J'aurais de plus grandes réserves si le héros agissait comme lui, s'il tuait sans sommation. Cela serait alors interprété comme un exemple à suivre. Le méchant est supposé agir de façon moralement répréhensible. Il suit cette règle, ce qui fait de lui le "méchant !"*. T-1000 se charge donc du "sale boulot", mais avec une application qui tient plus de la tâche bien remplie que du sadisme.

> "Si le thème de **Terminator 2** est la valeur de la vie humaine, à quoi bon se répandre en armes fumantes ?"

Mettre en scène dans **Terminator 2** un Arnold dégommant tout le personnel d'un commissariat aurait été une véritable bévue, un appel au soulèvement armé. *"Arnold Schwarzenegger n'est pas uniquement un comédien qui rentre dans un rôle et se fait oublier au profit du personnage. Il reste toujours Arnold Schwarzenegger. Il est mondialement connu et s'impose comme l'idole de millions de gens, des enfants surtout. Je ne peux plus le filmer aujourd'hui descendant dans la rue, flinguant tout ce qui se présente. Ce n'est pas le film que j'ai voulu faire. Et plus que tout, j'aime faire attention à ce que je montre"*. James Cameron veille. Des milliers de douilles chauffées à blanc qui jonchent le sol, neuf sur dix ont littéralement transpercé T-1000. Autant donner des coups d'épée dans l'eau.

*"Le premier **Terminator** était déjà pour moi un gros budget. 6,5 millions de dollars, c'est beaucoup, surtout après avoir travaillé pour Roger Corman"*. Les années ont passé. Et **Terminator 2** flirte avec les records. *"L'argent vient de la production, pas de moi. J'ai seulement proposé le film, annoncé combien il allait coûter, et ils ont approuvé. Evidemmemt, **Terminator 2** est un film très coûteux. Cependant, tout l'argent investi est à l'écran"*.

L'édition du 8 juillet dernier du quotidien *Newsweek* présente le détail du budget. 12 millions pour Arnold, 6 pour James Cameron, 10 pour les droits, 1 pour Linda Hamilton, 17 pour les effets spéciaux, 34 pour le tournage.... En comptant les extras, on atteindrait la somme de 94 millions de dollars. Aussi impressionnant que soit ce chiffre, il n'est pas dû à des dépassements extravagants. Avant même le premier jour de tournage, **Terminator 2** était un film rentable. 61 millions viennent des droits internationaux, télé et vidéo, 20 millions du marchandising... Arnold Schwarzenegger vaut quant à lui au moins 100 millions au box-office nord-américain. Juste prix : **Terminator 2** atteint actuellement les 150 briques US au box-office. *"J'ai entendu certains estimer le budget de **Terminator 2** entre 80 et 105 millions de dollars. Je peux vous certifier que se sont des conneries. Tant de spéculations auraient pu être justes en cas de perte de contrôle sur les effets spéciaux. Mais cela n'a jamais été le cas !"*.





Malgré les démentis de James Cameron, les chèques signés par la production font l'objet de tous les fantasmes hollywoodiens deux ou trois mois durant. *"Lorsque quelqu'un nous demande combien le film a coûté, nous nous tournons vers lui et nous lui demandons dans quelle position il fait l'amour"*, plaisante le réalisateur qui refuse systématiquement de donner un chiffre précis, ça ne l'intéresse pas.

Mais selon James Cameron, c'est la date de sortie américaine qui détermine l'investissement. **Terminator 2** devait être prêt pour le **4** juillet. *"Les délais ont été très serrés et l'ampleur du budget le reflète bien. Nous savions que la post-production et les effets spéciaux reviendraient très cher, mais tout cela était déjà budgeté. Il n'est pas question de gouffre financier mais juste d'un investissement important. A l'avance, nous savions que nous dépenserions tout de manière à être fin prêt pour le 4 juillet"*. Pas de quoi affoler les boursicoteurs de Wall Street !

*"**Terminator 2** a coûté beaucoup d'argent. A Carolco, les gens m'ont fait confiance, et veulent que je tourne d'autres films pour eux. Mais jusqu'où peuvent-ils aller dans l'épargne ? Tout le monde souhaiterait que je dépense moins d'argent, les gens de Carolco les premiers, qui auraient souhaité me voir réaliser **Terminator 2** pour 5 ou 10 millions de dollars. On peut toujours espérer ! Mais ce que je peux vraiment accomplir compte bien davantage"* explique James Cameron. Et dans **Terminator 2**, il accomplit des prodiges. Par dizaines. *"Je veux donner aux spectateurs le meilleur film possible. Je veux qu'ils en aient pour leur argent"*.

James Cameron est-il fou ? Il faut l'être un peu pour s'atteler à des projets aussi ambitieux que **Aliens**, **Abyss** et **Terminator 2**. *"Le côté pervers de ma personnalité m'amène à coucher sur le papier des scènes que je ne sais pas encore comment mettre en images"*. D'où les défis permanents que représente le tournage des films de James Cameron. James Cameron qui ne choisit jamais la facilité. James Cameron qui opte systématiquement pour des spectacles dans la lignée des grandes aventures hollywoodiennes. *"Depuis mon enfance, je garde en mémoire des films comme **Spartacus**, **Autant en Emporte le Vent**, **Ben Hur**, **2001, L'Odyssée de l'Espace**. Des films qu'il serait impossible de mettre en chantier actuellement, les budgets ayant considérablement augmenté depuis, de 30 % rien que pour ces deux dernières années. Dans mes films, j'essaie de retrouver le courage et le culot des Stanley Kubrick, Victor Fleming, William Wyler de l'époque"*. Mais le gigantisme et la complexité de son travail ne transforment jamais James Cameron en superviseur de luxe comme le sont souvent les "employés" engagés par les studios. James Cameron se charge de tout, se soucie de tout, se mêle de tout. Une façon de bosser héritée de son passage chez Roger Corman. *"Lorsque vous travaillez sur une production Roger Corman, vous devez vous occuper de tout car personne ne le fera pour vous"*. Depuis **La Galaxie de la Terreur** et **Les Mercenaires de l'Espace**, Cameron a certainement pris du galon mais sa façon d'aborder les choses ne s'est nullement adaptée à la routine du "director" hollywoodien. *"James se sent concerné par le moindre détail. Il n'existe aucun aspect de la fabrication d'un film qui ne lui soit étranger. C'est un perfectionniste et tous ses collaborateurs doivent aussi le devenir"* témoigne la co-productrice de **Terminator 2**, Stephanie Austin. Untel avoue ainsi avoir surpris James Cameron maniant le pinceau sur le plateau de **Terminator 2**...

"Le cinéma tient de l'expérience tactile. Sur le plateau, aider à démolir un mur et y répandre du faux sang sont des choses importantes pour moi. Plus le temps passe, plus je m'investis de manière à retrouver l'enthousiasme, l'excitation de mes débuts derrière la caméra, lorsque je devais tout régler par moi-même car personne d'autre n'intervenait". Deux séquences à priori sans histoire symbolisent les choix de James Cameron. Celle qui se déroule dans un canal où T-1000 au volant d'un semi-remorque poursuit le jeune John Connor,



T-1000 : d'une main un flingue, de l'autre les manettes d'un hélicoptère.



et celle prenant pour cadre des hauts fourneaux. *"Le canal était très éloigné de l'endroit où on tournait. A des kilomètres, et nous avons dû transporter des tonnes de matériel. De plus, le sol était souvent recouvert d'une espèce d'algue qui rendait les parois glissantes. Il nous arrivait de tomber. Il a ainsi fallu tout nettoyer avec des jets à haute pression, et ensuite évacuer toute cette eau".* Rien n'est jamais simple sous la coupe du réalisateur, y compris ce qui paraît évident, voire facile.

Cinq semaines durant, le cinéaste plante ses caméras dans une usine abandonnée, devenue à l'écran un centre métallurgique en pleine activité. *"La plus grande erreur que j'ai faite sur* ***Terminator 2*** *fut de mêler métal en fusion et comédiens. Dans* ***Indiana Jones et la Dernière Croisade*** *par exemple, Steven Spielberg a utilisé du magma.* ***Terminator 2*** *est le premier film à immerger un être humain dans le métal liquide. Généralement, à l'écran, on assiste à l'inflammation d'un personnage, un truc assez aisé à réaliser, mais spectaculaire. Dans* ***Terminator 2****, l'interactivité entre le brasier et la chair existe vraiment. Mais finalement, nous avons perdu beaucoup de temps et dépensé beaucoup d'argent pour quelque chose qui est moins impressionnant à l'écran que sur le papier ! Nous avions pourtant scrupuleusement étudié plusieurs films sur la fabrication de l'acier".* James Cameron n'a pas à se lamenter sur la dite séquence. Elle s'avère encore plus terrible, plus spectaculaire, du fait de son côté naturel. Un effet "live" à l'image de tous les effets spéciaux de **Terminator 2**, y compris ceux du prologue, se déroulant dans le futur dirigé par les machines. *"J'ai essayé de donner au prologue l'apparence d'un documentaire sur la Deuxième Guerre Mondiale, avec des images rapides, des flashes évoquant des événements passés".* Pas simplement un virtuose de la caméra et des effets spéciaux assistés par ordinateur, ce kamikaze de James Cameron, mais aussi, et surtout, un visionnaire, un Auteur.

"Les rêves, en général, sont très importants pour moi. Je pense qu'ils ont autant de signification que n'importe quel autre événement qui survient dans une journée, et qu'ils représentent une part importante de notre psychologie. Les rêves jouent un rôle prédominant dans mon processus créatif. Etant enfant, je rêvais souvent de guerres atomiques. Je ne sais pas vraiment ce que cela révèle de moi, mais je suis en revanche certain qu'ils ont marqué les films que j'ai tournés". C'est en effet indiscutable. Tout **Terminator 2** se déroule autour de la date du 29 août 1997, jour de l'apocalypse nucléaire, jour qui hante une Sarah Connor impuissante, qui visualise déjà le cataclysme décollant du sol les buildings de Los Angeles. **Terminator 2** est un compte à rebours contre l'inévitable. *"Le premier film d'action militant pour la paix mondiale"* selon James Cameron. *"Accepter le destin équivaut à croire que votre avenir est basé sur le péché, les erreurs, et que rien ne peut le modifier. Le destin, au contraire, peut également vous laisser croire qu'il dépend du contrôle que vous exercez sur votre existence, de votre capacité à prévenir les événements".* James Cameron prône la clairvoyance, la prise en compte de toutes les conséquences possibles d'un acte. Dans **Terminator 2**, Sarah Connor est l'ambassadrice de sa pensée. *"Elle vit en étant convaincue que la destruction du monde est inévitable. Arrivée à un point extrême de résignation, elle reçoit un message du père de son fils, l'envoyé du futur : 'Le futur n'est pas écrit à l'avance. Le destin n'existe pas. Nous le construisons par l'instant présent". Elle comprend ce message et décide de tenter de modifier le cours de l'histoire".* Et Sarah Connor de mener finalement à bien sa mission.

Optimiste James Cameron ? *"Je ne le suis pas vraiment pour le monde. Je suis optimiste envers les hommes, pas envers les systèmes. Je souhaite que tous mes films illustrent cette opinion. Mes héros se battent contre les systèmes. Ils prennent leurs responsabilités, ils ne sont pas des victimes, ils ne haussent pas les épaules en prétextant que tout est insurmontable et qu'ils n'y arriveront jamais".* Beau message que le cinéaste applique tous les jours sur le plateau de ses films. Il mate la machinerie monstrueuse de la super-production, concrétise les idées les plus barges, n'écrase pas ses protagonistes sous le gigantisme de l'infra-structure, et ose même titiller la fibre sensible tandis que se déchaîne le feu nucléaire. Impossible n'est pas James Cameron. ■

> *"Je veux donner aux spectateurs le meilleur film possible. Je veux qu'ils en aient pour leur argent."*





LE COEUR ET L'ACIER



A 45 ans, Arnold Schwarzenegger atteint le firmament des stars avec *Terminator 2*. Monolithique, peu loquace, potentiellement très dangereux, il ne choisit pas de renouveler les carnages perpétrés sept ans auparavant. Désormais, sous la cuirasse, bat un semblant de coeur. Le chasseur est de fer mais le coeur pas si noir que ça.

Terminator, c'était Arnold Schwarzenegger en pleine ascension vers le piédestal des stars. **Terminator 2**, c'est Arnold Schwarzenegger au sommet de ce piédestal. En 1984, Schwarzenegger sort tout juste du succès de **Conan le Barbare**, estampillé gros bras sans cervelle. Il n'est alors qu'un espoir, une valeur éphémère selon les producteurs. "*Mike Medavoy, le vice-président de* Orion Pictures, *m'a abordé lors d'une avant-première de* **Tonnerre de Feu**. *Il m'a dit : "Regarde, nous avons un projet génial. O.J. Simpson sera le Terminator et nous aimerions que tu incarnes Reese, son adversaire*". O.J. Simpson ? Un comédien black qui fait le pitre, le souffre-douleur des auteurs de **Y-a-t-il un Flic pour Sauver la Reine ?** et sa suite. Imaginez le tableau ! Ce **Terminator** là demeure virtuel. "*C'est alors que je me suis mis en contact avec James Cameron pour discuter du scénario. A notre deuxième rencontre, je lui ai parlé du Terminator, de la manière dont il devait se comporter, comment il devait marcher, comment un acteur devait l'incarner, en faisant l'impasse sur la moindre émotion*". Arnold a une idée derrière la tête mais ne fait nullement part de son souhait à James Cameron. James Cameron gamberge. "*Plus tard, il a appelé mon agent pour lui annoncer que j'avais compris le personnage et que moi seul pouvait l'interpréter. J'ai réalisé alors qu'il avait totalement raison. A vrai dire, j'étais bien plus enthousiaste à propos du Terminator que de Reese. Mais tout mon entourage me mettait en garde : "Tu ne peux jouer un méchant. Cela est dangereux pour la suite de ta carrière". J'y ai un peu pensé mais j'avais vraiment mordu à l'hameçon*". Arnold, dont le flair est devenu proverbial, se fie à son instinct.

"***Pumping Iron** a été un bon véhicule pour moi,* **Conan le Barbare** *aussi. Mais* **Terminator**, *qui est intervenu trois ans après, a été une opportunité formidable. Il m'a délivré des rôles à la Conan qu'on m'offrait alors à cause de mon physique, et qui me garantissaient une bonne place au box-office.* **Terminator** *a montré que je pouvais être un héros habillé. Je sais que j'ai un corps qui passe bien à l'écran, mais ce n'est pas vraiment utile de le montrer à tout va*". Dans **Terminator**, Arnold Schwarzenegger le dévoile à peine ce corps, uniquement dans le très prométhéen prologue. Il en va de même dans **Terminator 2**.

Depuis longtemps espéré par des milliers de fans, **Terminator 2** s'est fait désirer. Pour de bonnes raisons. "*James Cameron et moi attendions l'occasion de nous lancer à nouveau dans l'aventure. Nous avons toujours su que nous ferions* **Terminator 2**, *et pour nous, il était clair que nous devions nous armer de patience*". Principal artisan de cette séquelle dont il a murmuré l'idée à James Cameron dès la sortie de **Terminator**, Arnold Schwarzenegger est également sollicité à la moindre occasion. Des milliers de lettres, des journalistes qui lui posent inévitablement la question "A quand **Terminator 2** ?"... "*Parfois, il y a des films que vous faites pour vous prouver quelque chose. Et, parfois, vous tournez le film que tout le monde attend de voir. C'est le cas de* **Terminator 2**. *Où que je sois allé après* **Terminator**, *on me demandait si il aurait une suite*".

En tournant une séquelle, Arnold Schwarzenegger fait une exception à l'une de ses règles d'or. Il a bien tourné un **Conan 2**, pas indispensable d'ailleurs, mais refuse depuis de se soumettre aux vœux pieux de ses producteurs. "*Certains films se prêtent à des suites, d'autres pas. Si une séquelle se monte de force, elle échouera. Cela arrive trop souvent. Je ne tournerai pas de suites à* **Total Recall**, **Jumeaux**, **Commando** *ou* **Predator**. *J'ai été contacté pour un* **Commando 2**, *et pour un* **Predator 2** *qui s'est finalement fait sans moi. Par contre, personne n'a en tête des* **Double Détente** *ou* **Jumeaux 2**. *Dès que je tourne un film, on me propose, pour beaucoup d'argent, de remettre ça dans une séquelle. Mais la vie est si courte et je souhaite accomplir tellement de choses que je ne vois pas pour quelle raison j'irai m'embourber là-dedans*".

> "Il y a des films que vous faites pour vous prouver quelque chose. Et, parfois, vous tournez le film que tout le monde attend de voir. C'est le cas de **Terminator 2**."

Terminator 2 échappe à cette vindicte. Surtout qu'Arnold susurre à James Cameron le concept qui va déclencher l'enthousiasme des deux hommes : un Terminator plus humain, presque gentil. Cependant, l'affaire n'est pas encore dans le sac. "*James et moi avons conclu un accord tacite selon lequel nous ne ferions pas* **Terminator 2** *l'un sans l'autre. Nous nous sommes alors aperçus que des forces négatives nous compliquaient la tâche*". Par "forces négatives", Arnold Schwarzenegger désigne les pontes d'*Hemdale*, société au bord de la faillite et qui a produit le premier **Terminator**. Le duo se refuse à signer avec cette compagnie qui, dans aucun cas, n'aurait obtenu les moyens de monter une entreprise aussi énorme dans des conditions satisfaisantes.

"Hemdale, *qui détenait cinquante pour cent des droits de* **Terminator** *et de ses séquelles, n'était pas le producteur avec lequel James et moi voulions collaborer. La situation était curieuse.* **Terminator** *était le seul gros morceau dans le catalogue de* Hemdale *et ses responsables ne voulaient pas le lâcher, alors nous attendions. Nous savions toutefois que* Hemdale *avait un besoin*



pressant d'argent frais et qu'ils finiraient bien par vendre les droits du film". Pragmatique le père Arnold. Il a attendu le dépôt de bilan de Dino de Laurentiis pour refourguer **Total Recall** à *Carolco* ; il récidive pour *Hemdale* et apporte sur un plateau **Terminator 2** au même *Carolco*. Contre, évidemment, la modique somme de 5 millions de dollars.

"*Dans le film, Arnold est meilleure mère que Terminator et moi meilleur Terminator que mère*" ironise à peine Linda Hamilton. Oui, le Terminator est désormais "gentil". Les rebelles au pouvoir des machines l'ont programmé dans ce sens, dans le but de protéger John Connor du terrible T-1000. "*Quiconque a constaté les dégats et les nombreux morts occasionnés par le Terminator dans le premier film ne peut vraiment le considérer comme foncièrement bon. Il a seulement été programmé pour protéger un enfant. Sinon, rien n'a changé en lui. Il reste plus dangereux que gentil*". Le Terminator est toujours une incroyable machine de guerre, un guerrier construit en série. Seul le micro processeur qui lui dicte ses faits et gestes connaît quelques changements notables. Il passe donc pour le bon, poste que pourrait occuper T-1000 dans une deuxième séquelle. "*Si le Terminator est différent aujourd'hui, c'est parce qu'il subit l'influence de l'environnement. Au fur et à mesure que le film se déroule, il adopte certains comportements humains en observant les autres. De machine, il devient une créature sur le chemin de l'humanité, mais ne pouvant néanmoins y aspirer vraiment. Dans le film, il y a une séquence magnifique où le Terminator questionne John Connor qui pleure : "Qu'est-ce qui ne va pas avec tes yeux ?". Plus tard, il lui demandera ce que pleurer signifie. Ces détails apportent beaucoup*".

Le Terminator gagne un semblant de coeur, artificiel peut-être, mais qui vaut son pesant d'émotions. Après **Un Flic à la Maternelle**, on craignait **Terminator dans le Jardin d'Enfant**, **Terminator Borde John Connor** ou encore **Terminator se Marie** avec l'impossible couple Sarah Connor/Terminator devant monsieur le maire. Sur le fil du rasoir, menacé par la niaiserie et les compromis, James Cameron et Arnold Schwarzenegger l'ont échappé belle. L'alchimie qui compose ce nouveau Terminator l'anime positivement devant la caméra. Les inconditionnels, tendance dure, du bon vieux cyborg ne seront pas frustrés. "*Beaucoup de temps, d'efforts et de tests ont été nécessaires pour déterminer jusqu'à quel point nous pouvions modifier le Terminator par rapport au premier film. James et moi avons discuté des moments où les changements devaient intervenir et, constamment, nous nous demandions : "Il est trop humain maintenant, ou pas assez peut-être ?". Au bout de deux semaines de tournage, j'avais trouvé le dosage idéal, j'avais le personnage bien en tête*". Un "dosage" capital dont dépendait toute la réussite de **Terminator 2**. Un geste paternel ou un réflexe mal contenu et l'entreprise vacillait sur ses bases. A une reprise, le Terminator sourit, ou plutôt essaie de sourire. On devine son incapacité à tordre le métal afin de tendre le muscle des lèvres vers le haut. Un sourire merveilleusement impossible, pathétique. Arnold Schwarzenegger émeut dans **Terminator 2**. Et ça, le computer qu'il possède en guise de cervelle ne l'avait pas programmé.

Le tournage de **Terminator 2** n'a pas été de tout repos pour Arnold Schwarzenegger. Le plan de travail préparé par James Cameron et son équipe le contraint ainsi à mettre les scènes en boîte dans le désordre. Alors que l'ordre chronologique lui aurait considérablement facilité la tâche et surtout aidé à rentrer plus aisément dans le perfecto de son personnage, le comédien doit se soumettre à une belle mosaïque de plans. "*Je devais donner des prémices d'humanité au Terminator, en tenant compte de la progression du personnage dans l'intrigue. C'est très complexe. Un jour, nous tournions une scène de la seconde moitié du film et le lendemain une scène du début. J'ai été en permanence obligé de trouver mes marques sur le*



plan de travail". Mais Arnold s'en tire, modulant parfaitement son timbre de voix, toujours emprunt d'un accent autrichien facilement décelable. *"Dans un film où je joue un humain, je me dois de parler naturellement. Mais ici, où j'incarne un cyborg, je dois absolument éviter ce genre d'intonations, les inflexions humaines, et débiter des réponses techniques sur un ton monocorde. Tant que je n'y parvenais pas parfaitement, la prise devait être refaite. De même, je traverse* ***Terminator 2*** *en conduisant des camions et en chargeant des fusils. Là aussi, je me comportais comme une machine programmée. C'est dans ces moments que j'ai le plus lutté contre moi-même"*. La lutte se poursuit dans les séquences d'action, y compris les plus risquées. *"Une fois, il m'a fallu ignorer totalement la peur. Lorsqu'un building explose, vos réactions vous poussent à vous mettre à l'abri, à vous enfuir. Dans l'armure du Terminator, il m'était impossible de réagir comme ça. Dans une séquence, je traverse tranquillement un mur de flammes en rechargeant mon arme pour faire feu. Aucun de mes gestes ne devait ressembler à ceux d'un homme"*. Autre objet de torture pour Arnold Schwarzenegger : les maquillages. *"Au stade final, mon corps est en charpie. La poitrine est ouverte et vous pouvez y voir la charpente de métal. Le mécanisme du robot est presque détruit, les chairs sont disloquées. La moitié du visage est dans le le même état. Il falllait cinq heures pour me maquiller ainsi"*. Que faisait Arnold pendant ces interminables séances ? *"Il est impossible de lire, parce que les maquilleurs travaillent sur le visage. Alors, j'utilisais tout ce temps pour travailler au maximum. Ma secrétaire me faisait part de mon courrier, des rapports de gymnase, me lisait des journaux. Travailler au maximum de mon potentiel quotidien m'obsède. Il n'y a rien de mieux que de rentrer chez soi le soir après avoir accompli tout ce que vous désirez"*. La réputation de bosseur d'Arnold n'est plus à faire. Comme celle de James Cameron, auquel le comédien voue une réelle admiration allant même jusqu'au culte. *"James Cameron est quelqu'un que je respecte au plus haut point. Quand il prend une décision, je sais que c'est la meilleure. C'est unique de travailler avec lui ; il veut tout faire ! Il a imaginé le concept de* ***Terminator****, il en a écrit le scénario. Il veut s'occuper directement des éclairages, du cadrage. Sur le plateau, il est fréquent de le voir courir vers la machine qui envoie de la fumée ou essayer de poser votre maquillage avant même les maquilleurs. James Cameron veut superviser jusqu'au plus petit aspect de la production. Il a une vision très précise de ce que le film doit être. C'est l'une des raisons pour lesquelles j'ai apprécié travailler de nouveau avec lui"*. Mais sept ans après le premier **Terminator**, James Cameron a changé. Ou plutôt a multiplié son potentiel. *"Aujourd'hui, il est encore plus tatillon sur les détails. Il se consacre davantage au travail des acteurs et il s'attache à donner à chaque scène quelque chose de spécial"*. On ne saurait être plus élogieux.

Le cachet d'Arnold pour **Terminator 2** atteint des sommes délirantes. 15 millions de dollars, et une partie sous la forme d'un mini-jet Gulfstream G-III. Un canard israélien s'est récemment amusé à faire le détail de la note. Le dit journal a relevé 770 mots sortant de la bouche du Terminator, soit 20.000 dollars le mot. Pas mal du tout. Mais Arnold a ce qu'il mérite. Sans lui, **Terminator 2** n'aurait plus le même potentiel commercial. Il fait d'ailleurs parti de ces stars parfaitement conscientes de leur valeur et désireuses de ne pas remplir les poches de leurs producteurs. *"Mon travail, contrairement à beaucoup d'autres acteurs, ne s'arrête pas au dernier jour de tournage. Il se poursuit lors de réunions sur le marketing et le merchandising. Peut-on tirer du Terminator une poupée ou non ? Peut-on s'en inspirer pour un jeu vidéo ? Je me mêle de tout ce qui se rattache au film, y compris la campagne publicitaire. L'ensemble prend bien une année complète. On me fait confiance, on me paie pour ça, et en retour, j'assure au studio de sacrés bénéfices"*. Requin Arnold ? Non, conseiller de George Bush en ce qui concerne le sport et la jeunesse, Arnold investit dans l'immobilier mais se consacre également à des œuvres de charité. Désormais, succès oblige, Arnold obtient les cachets qu'il souhaite, les plus rondelets de toute l'histoire du cinéma. *"A Los Angeles, les gens aiment parler du salaire des stars. Ils aiment dire : 'Nous les payons trop cher. Il est temps d'arrêter, et de changer la politique du studio". Mais quelle politique ? En fait, voilà ce qui se passe. Les studios nous payent X millions, et on signe un contrat qu'ils enferment dans leur coffre. Ensuite, ils font du tapage en déclarant que jamais ils n'ont rétribué autant quelqu'un comme moi, par exemple, et que la personne ainsi rétribuée mérite son cachet. Officiellement, c'est vrai. Ce qu'ils oublient de dire, c'est qu'ils ont 40 contrats identiques dans leur coffre. Chacun à Los Angeles se taille une belle part de la galette. Je ne demande que ma part. La façon dont je l'obtiens n'a pas d'importance pour moi"*. Arnold est rusé, l'instinct toujours. En guise de salaire, il n'a pas encaissé un seul centime pour **Jumeaux** et **Un Flic à la Maternelle**, mais un joli pourcentage sur les recettes lui a rapporté des millions de dollars. Aurait-il, en plus de son cachet, négocié un tel contrat sur **Terminator 2** ?

■

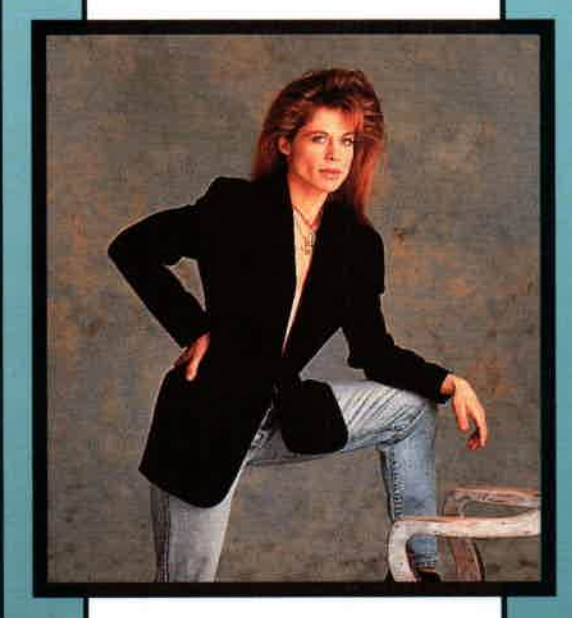


LES CANONS DE SAINTE SARAH

Fragile et fuyarde en 1984 dans le premier *Terminator*, Linda Hamilton reprend du service. Entretemps, elle met au monde le sauveur de l'humanité. Sarah Connor, un rôle paradoxal, à la fois physique et spirituel, épuisant, enivrant pour une comédienne déjà apparue dans *TAG*, *Le Jeu de l'Assassinat*, *Horror Kid* et *Sans Issue*...

Linda Hamilton est Sarah Connor, la mère du sauveur de l'humanité, celle que pourchasse le Terminator en 1985. Celle qui, aujourd'hui, prend l'initiative d'enrayer le processus amenant le jour de la fin du monde. "*Sur le tournage de **Terminator**, cela ne s'était pas très bien passé avec James Cameron. Mais tout a été pardonné à la vision du film. James Cameron possède une approche originale de la mise en scène, c'est un maître, un visionnaire. **Terminator 2** ne pouvait exister sans lui. Lorsqu'il m'a proprosé d'être de l'aventure, j'ai immédiatement accepté*". Contre la modique somme de 1 million de dollars, au terme de négociations avec *Carolco*. Mais le fric n'est pas l'élément le plus persuasif pour Linda Hamilton ; son personnage importe bien davantage, d'autant plus que celui-ci s'est singulièrement modifié. Dans **Terminator**, Sarah Connor, en permanence apeurée, passait son temps à détaler sous les rafales du Terminator. Dans **Terminator 2**, à l'opposé, elle tient tête à T-1000...

"*Sarah Connor a considérablement changé en dix ans. Le personnage est beaucoup plus intéressant que le précédent, plus riche. Dans **Terminator**, elle est une fille normale jusqu'à l'arrivée du cyborg. Elle doit trouver en elle la force de s'enfuir, de résister. Cela n'a rien d'inhabituel. Maintenant, elle est plus active. Elle agit directement sur l'histoire. Elle sait aussi qu'elle doit préparer son fils à devenir un homme. Néanmoins, Sarah possède une personnalité très sombre. Elle est même un peu folle, très agressive, dure. Pour incarner Sarah Connor, je ne devais pas avoir peur de la rendre antipathique aux yeux des spectateurs*". Même James Cameron se montre distant vis-à-vis de Sarah Connor dans les premières séquences du film. Il la filme de dos, s'exténuant à se muscler dans sa minuscule cellule. Progressivement, la glace fond. Derrière l'athlète internée se dessine petit à petit la mère.
"*Psychologiquement, je devais contenir mes émotions. Pas évident vu que, pendant deux ans, je les ai exacerbées dans **La Belle et la Bête**. Dans **Terminator 2**, il n'est pas possible d'extérioriser ses sentiments*". N'empêche que Sarah Connor gagne considérablement en crédibilité, en puissance. James Cameron façonne la fragile femme qu'elle était en louve farouche, en guerrière.



Trois mois durant, Linda Hamilton se soumet à un entraînement particulièrement âpre. "*Déjà, à la lecture du scénario, j'ai su que je devais me remettre en forme. Je me levais très tôt le matin six jours sur sept pour soulever des poids et haltères, faire de l'aérobic. L'après-midi, j'avais des cours sur le maniement des armes. Je faisais aussi du judo, le parcours du combattant... Et ce n'était que le début. Juste pour être prête, j'ai passé des jours entiers à faire des pompes. Mais cela valait le coup. Sur le plateau, j'avais des séquences dans lesquelles je devais rester suspendue par un bras pendant des heures. Mon but était d'avoir le corps de Madonna*". Opération réussie. Sur toute la durée de **Terminator 2**, Linda Hamilton respire la force, l'énergie. Jamais elle n'a à rentrer le ventre pour ressembler à Sarah Connor. L'identification est totale. "*Sarah Connor m'a appris qu'on pouvait avancer quoiqu'il arrive, que les embûches, les obstacles, ne doivent pas vous arrêter. Elle m'a rendue plus dure. Mais il fallait que j'évite aussi de me renfermer sur moi-même, comme mon personnage le fait*". Blindée, Linda Hamilton voit en plein tournage son mari, le comédien Bruce Abbott, mettre les voiles. "*Je me suis retrouvée seule comme Sarah Connor. Et celle-ci m'a donné la force d'affronter les problèmes de la vie réelle. Je me suis d'autant plus identifiée à Sarah que je suis également mère d'un fils, Dalton*".
Musclée, battante, vigoureuse et maternelle : la Sarah Connor de **Terminator 2** évoque irrésistiblement la Ripley/ Sigourney Weaver de **Aliens**, surtout que James Cameron lui met entre les mains des fusils énormes. "*Ces engins sont lourds. Chargés, ils le sont encore plus. Quelque part, je suis maso ; j'étais toujours partante pour refaire les scènes avec les armes en mains, et ce jusqu'à atteindre la perfection. Toutefois, je ne crois pas dans la puissance des armes. Maintenant, je suis certaine que les producteurs vont m'assimiler à des rôles musclés de guerrières. Pour nous montrer l'exemple, James Cameron se faisait tirer dessus à blanc !*". Toujours dans le feu de l'action, Cameron, lui qui exécutait les cascades avant les cascadeurs sur le plateau du premier **Terminator** !

Terminator 2 est à ce point rempli d'effets spéciaux que l'apparition d'une seconde Sarah Connor, en fait le caméléon T-1000, doit en être un de plus, au même titre que Van Damme dans **Double Impact** ou encore Jeremy Irons dans **Faux Semblants**. Erreur. James Cameron, soucieux de donner

une vraie dynamique à la séquence, débauche la sœur jumelle de Linda Hamilton. "*Elle n'a rien à voir avec le monde du cinéma. Elle est infirmière, et élève ses trois enfants dans le New Jersey. James Cameron lui a mis un fusil entre les mains et lui a demandé de me tirer dans le dos. Elle n'avait jamais touché une arme de sa vie. Elle paniquait. Et c'était ainsi tous les jours. Un challenge constant. On a également dû passer un mur de feu. J'avais plutôt peur. Mon fils dans le film, Eddie Furlong, était lui carrément terrifié !*". Manifestement, James Cameron ne ménage pas ses comédiens. Il les pousse souvent jusqu'à leurs limites. N'a-t-on pas vu Arnold Schwarzenegger sur le tournage s'impatienter sérieurement en clamant : "*Mais pourquoi doit-on recommencer encore ce putain de plan ?*".

Linda Hamilton-Arnold Schwarzenegger : entente parfaite. "*Arnold est merveilleux, généreux. Il prêtait facilement son gymnase portable qui le suit partout ainsi que son avion personnel. Mais il peut aussi vous sortir des plaisanteries se voulant drôles, mais qui ne sont pas forcément agréables à entendre*".

Arme lourde sur l'épaule, pistolet à la main, poignard à la ceinture, Linda Hamilton est, paradoxalement, à la fois une "macho woman" comme les affectionne James Cameron, et une sainte. "*C'est exactement ainsi que je vois Sarah Connor. **Terminator 2** a été une expérience presque religieuse pour moi. Dans le premier film, mon personnage est la Madonne, la Vierge Marie, la mère du sauveur de l'humanité. Dans cette séquelle, elle s'apparente bien davantage à Saint Jean-Baptiste, le sauvage qui crie dans le désert pour avertir les gens des événements à venir*". Expérience religieuse, vraiment ? Pas étonnant de la part de James Cameron après un très lithurgique **Abyss** dont les extra-terrestres prônant la paix ressemblent étrangement à des anges. Mais le cinéaste persiste et signe. "*Dans les rêves de Sarah apparaît Reese, son défunt amant, le père de son fils. Il la soutient, puis lui dit que faire*". Une apparition quasi divine, mystique, intervenant avant le crescendo de violence. "***Terminator 2** est un film sur le respect de la vie humaine. Il est curieux de voir autant de violences à l'écran pour en arriver à cette conclusion*". Les propos de Linda Hamilton renvoient directement à ceux de James Cameron. L'important n'est vraiment pas dans les fusillades et les effets spéciaux, des effets que la comédienne explique très rondement, très simplement. "*En la matière, j'ai beaucoup d'entraînement. Il faut dire que j'ai joué dans le plus mauvais film du monde, **King Kong 2**, où il n'y avait rien d'autre sur le plateau qu'un immense écran bleu. Ce n'est pas bien difficile de s'y habituer. Il suffit de connaître à l'avance ce que le réalisateur va rajouter ensuite*". Mais T-1000, c'est tout de même autre chose que le gros gorille gaga opéré du cœur pour les besoins d'une suite rigoureusement superflue. Pour l'heure, Linda Hamilton aspire à un film plus reposant que **Terminator 2**. Un retour à la série télé qui a fait sa célébrité, ***La Belle et la Bête*** ? "*Non. C'est vrai que ce feuilleton m'a popularisée. Je suis devenue la chouchou des mamans. La mienne adore **La Belle et la Bête**. Je suis très fière de cette série, surtout que la télévision américaine a besoin de romantisme, de poésie. Mais ce fut également frustrant. Travailler pour la télévision signifie aussi répéter à l'infini ce qui fait votre succès*". Exit une nouvelle saison de ***La Belle et La Bête*** donc ! Linda Hamilton souhaite en fait tourner une comédie. Ce que n'est vraiment pas **Terminator 2**...

"Quelque part, je suis maso ; j'étais toujours partante pour refaire les scènes avec les armes en mains. Maintenant, les producteurs vont forcément m'offrir des rôles musclés de guerrières !"



edward furlong

L'ENFANT-PROIE

Comédien néophyte, Edward Furlong hérite du rôle moteur de *Terminator 2*, celui de John Connor, la proie, l'enfant qui doit disparaître afin que les machines dominent le monde. Un Jésus-Christ en puissance...





"Hasta la vista" !

A 13 ans, Edward Furlong aime le rap, les films d'horreur, la série des **Freddy** tout particulièrement et ***Les Simpsons***. Il est aussi un fan du comique poids lourd John Candy. Et Edward Furlong se retrouve du jour au lendemain au générique de **Terminator 2** dans lequel il incarne John Connor, le futur leader de la rebellion contre les machines. John Connor, dont les initiales sont J.C., Jésus-Christ. Un hasard ? Non, James Cameron (un autre J.C. !) ne laisse jamais rien au hasard. Sarah Connor étant la Madonne, son fils ne pouvait être que le sauveur de l'humanité. *"A quoi ressemblait Jules César lorsqu'il avait 13 ans ? Savait-il qu'il allait devenir l'Empereur de Rome ?"* corrobore James Cameron en évitant de se montrer plus précis sur le statut réel du gamin.

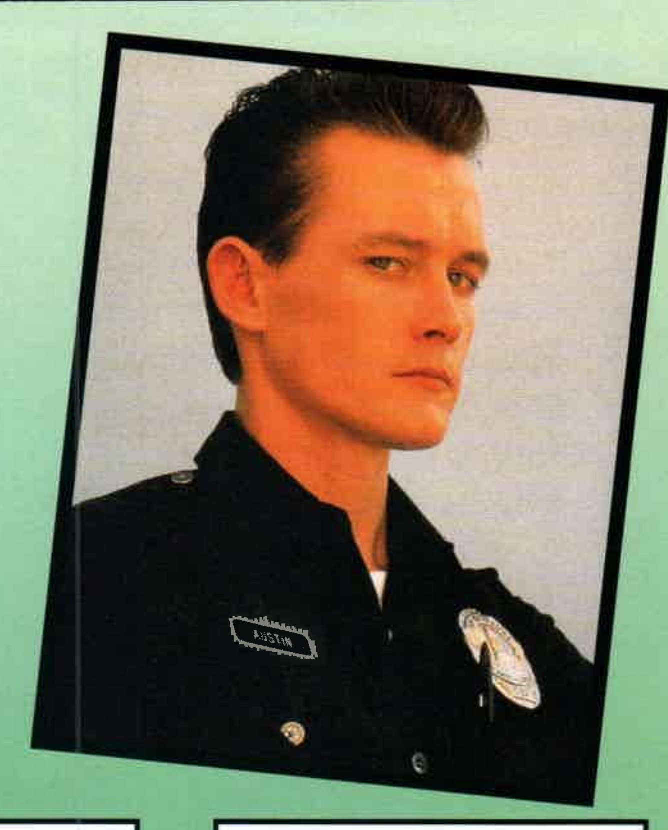
Selon la formule consacrée, Edward Furlong est choisi parmi des centaines de candidats au rôle de John Connor. Chargée par James Cameron de mettre la main sur l'oiseau rare, Mali Finn écume tous les lieux de Los Angeles et alentours où un grand nombre de jeunes garçons se ressemblent. Les clubs de basket ball par exemple. *"Elle cherchait quelqu'un qui ressemble à la fois à Linda Hamilton et Michael Biehn"* commente Edward Furlong. Quelques polaroïds, et Mali Finn rend visite à la famille du gamin, où la tante suspecte celle-ci de recruter des enfants en vue d'un film bizarre, voire porno. Un coup de fil l'avertissant qu'il s'agit en fait de **Terminator 2** rassure la tatie. *"Je me suis mis à courir dans tous les sens en l'apprenant"* se souvient Edward Furlong.

> *"J'ai appris à charger des armes, à piloter une moto, et à parler quelques mots d'espagnol."*

Etape suivante : une audition vidéo filmée par Mali Finn. James Cameron visionne la cassette et demande à voir le candidat au personnage de John Connor. *"Cette nouvelle audition ne s'est pas très bien déroulée. J'étais nerveux à l'idée de donner la réplique à Linda Hamilton. Après le test, je pensais avoir perdu toute chance. Cependant, James Cameron m'a donné quelques lignes de dialogues à apprendre en compagnie d'un coach. En revanche, cet essai ne m'a pas posé de problème"*. Le réalisateur annonce alors qu'un délai de deux jours est nécessaire pour donner une réponse définitive. Elle sera positive. *"Aucun de mes copains ne me croyait"*.
A raison de 9 heures et demie de travail sur six mois (tournage et répétitions inclus), Edward Furlong vit un rêve malgré un travail physiquement épuisant pour un enfant de son âge. *"J'ai appris à charger des armes, à piloter une moto, à parler quelques mots d'espagnol"*. Et à jouer la comédie. *"Avant **Terminator 2**, j'avais pour unique expérience le transport de quelques accessoires dans les coulisses d'une pièce montée dans mon école"*. Difficile d'enchaîner sur le tournage du plus gros budget de l'histoire du cinéma, en compagnie de la vedette la mieux payée au monde, Arnold Schwarzenegger. *"Au départ, j'étais réellement embarrassé à l'idée de le côtoyer. Mais j'ai appris à le connaître, et il n'est pas si spécial que cela. Nous allions souvent faire les pitres dans le voisinage du plateau. James Cameron venait nous chercher ; il n'aimait pas nous voir nous amuser au lieu d'être à travailler sur une scène. Arnold rentrait immédiatement dans son personnage, chose que je ne pouvais accomplir aussi facilement. Parfois, il désirait partir s'amuser un brin, et c'était très dur de refuser ses invitations"*.
Sélectionné par James Cameron pour son habileté à passer de l'émotion à la dureté (transition dont sont incapables la plupart des jeunes comédiens d'Hollywood), Edward Furlong tire les marrons du feu. Ni cabot, ni insupportable, ni infantile, Edward Furlong sert de proie pendant deux heures à T-1000, et laisse présager sans problème l'homme, le sauveur, que sera John Connor. ■

robert patrick

CYBORG ET SI MÉCHANT



Voué jusqu'à présent aux postes de routier novice de séries B, Robert Patrick sort de l'ombre pour incarner le vilain le plus retors de l'histoire du cinéma. Un méchant froid, invulnérable, multiforme, contre lequel le Terminator ne fait vraiment pas le poids...

A la ville, Robert Patrick est le plus gentil, le plus aimable des hommes. Dans **Terminator 2**, il incarne le Mal à l'état brut, le Mal absolu sous les formes variables de T-1000, un Terminator envoyé du futur pour tuer John Connor. Qui est Robert Patrick ? "*Je suis un total inconnu. Personne ne sait qui je suis et ce que je fais. Mais ça va bientôt changer*". Bientôt, grâce à **Terminator 2**. Avant, Robert Patrick ne se distingue pas de centaines d'autres comédiens américains qui survivent en œuvrant dans les séries B ou Z. Robert Patrick, lui, a la chance de trimer sous les ordres de Roger Corman, le pape du genre et grand découvreur de talents. D'où une filmographie typique : **Warlords from Hell** (où il est un motard dément), **Equalizer 2000** (un barbare madmaxien également timbré), **Eye of the Eagle** et **Behind Enemy Lines** (un viet-vet en action dans les rizières), **Future Hunters** (sous-sous Terminator !)... Un cran au dessus, il se fait corriger illico-presto par Nick Nolte (**48 Heures de Plus**), puis par Bruce Willis (**58 Minutes pour Vivre**). Et un virage à 180 degrés s'amorce dans sa carrière lorsque Mali Finn, directrice du casting de **Terminator 2**, le remarque alors que James Cameron semble avoir perdu tout espoir de trouver le T-1000 de ses rêves.

"*Avant l'audition, mon agent m'a simplement demandé d'être le plus effrayant possible, le plus intense, le plus froid. Puis nous nous sommes rendus chez Mali Finn pour l'essai vidéo. Celle-ci m'a donné quelques indications supplémentaires sur le personnage, mais sans me dire qui il était ni ce qu'il faisait vraiment*". Le secret devait vraisemblablement être gardé sur ce méchant hors-normes. Pas question de passer des annonces dans les quotidiens hollywoodiens : "Recherchons grand méchant loup pour **Terminator 2**". James Cameron visionne la cassette ; il est impressionné par la performance de Robert Patrick qu'il convoque le jour suivant pour une nouvelle audition. "*Parce qu'il a travaillé avec Roger Corman au commencement de sa carrière, je me suis senti bien avec lui. Il m'a montré les story-boards du film, m'a ensuite évoqué en détail le rôle. Et c'est seulement là que j'ai réalisé qu'il était génial. "Pourvu que j'obtienne le rôle" me suis-je dit intérieurement*". Après quelques rencontres supplémentaires avec James Cameron, Robert Patrick l'obtient.

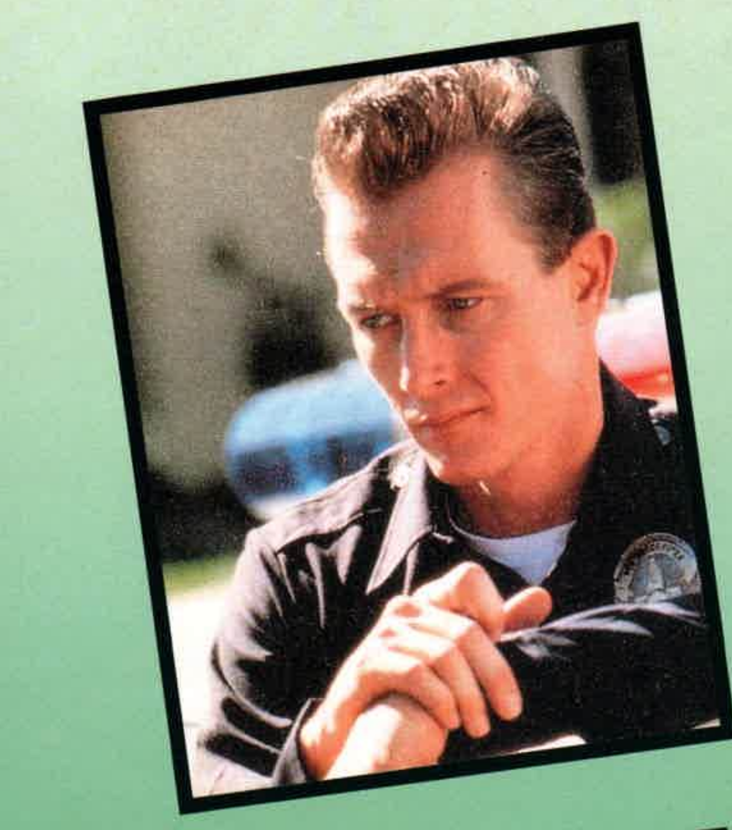
"*James Cameron m'a dit : "Je veux que tu sois une vraie éponge, je veux que tu absorbes tout ce qui vient de l'extérieur, que tu sois en contact étroit avec ton corps"*. Robert Patrick ne se fait pas de soucis là-dessus : son corps, il le connaît parfaitement pour l'avoir soumis à une discipline de fer à travers les arts martiaux, la philosophie Zen. A peine recruté par James Cameron, il se remet à l'entraînement en compagnie de son instructeur, Steve Cook. Il se lève à cinq heures du matin, pratique la natation, soulève des kilos, manie des armes. "*A vrai dire, je n'avais pas besoin de tout cela car j'étais déjà en super forme aux auditions. J'ai quand même appris à contrôler tout mon corps, à le tendre comme un ressort, à le rendre fluide. J'ai même modifié ma façon de respirer. Steve m'a suggéré de respirer par le nez. Cela aide, même en courant très rapidement, à donner à T-1000 un aspect, une démarche de machine. J'ai également renforcé la puissance de mes jambes de manière à courir très vite, sans m'essouffler, même après plusieurs prises. Cet entraînement était très militaire, très dur*". Mais Robert Patrick, d'un gabarit en fait très modeste, allait avoir besoin de toutes ses ressources, pour relever le défi de T-1000, qui consiste notamment à détaler à 100 à l'heure sans recourir aux effets spéciaux ringues qui font tout le charme kitsch de ***L'Homme qui Valait trois Milliards*** et de ***Super Jaimie***.

> *"Mon personnage, T-1000, ne hait pas les gens. Pour haïr, il faut éprouver des émotions. Et T-1000 en est totalement incapable !"*

"*Aux auditions, j'ai mis à contribution quelques unes des attitudes, des mimiques de Arnold Schwarzenegger dans le premier* ***Terminator***. *Petit à petit, j'ai défini mon propre personnage en improvisant, en rajoutant des détails qui en faisaient autre chose qu'un duplicata de l'androïde d'Arnold*". Arnold qui, on s'en souvient, s'était largement inspiré de la démarche du robot-cow-boy Yul Brynner dans **Mondwest** pour composer son T-800. "*En revanche, T-1000 devait être fluide, ne jamais faire le moindre effort, un peu comme s'il flottait*".







Autant Arnold Schwarzenegger est impressionnant, imposant, en mécanique sophistiquée qu'il est, autant Robert Patrick se montre souple, fluet presque. *"Arnold est beaucoup plus fort que moi, mais les arts martiaux m'ont appris qu'un homme de petite constitution peut terrasser un type balèze. Mentalement, j'étais donc préparé, et pendant les prises, j'ai envoyé Arnold au tapis plusieurs fois. J'avais peine à croire que j'étais en train de flanquer une raclée à Schwarzenegger. Mais Arnold est quelqu'un de très puissant. Mes pieds décollaient du sol et il m'envoyait dinguer de tous les côtés"*. A l'écran, la confrontation Arnold Schwarzenegger/Robert Patrick est réellement surprenante, presque inégale en apparence. Mais le petit bonhomme criblé de plomb, écrasé, se relève toujours, impassible, stoïque.

"Pour interpréter T-1000, il fallait que je comprime toutes mes émotions. Il m'arrivait cependant lors d'une prise de traduire un sentiment. Le côté humain reprenait le dessus et James Cameron me le reprochait".

"Mon personnage ne hait pas les gens. Pour haïr, il faut éprouver des émotions et il en est totalement incapable. Les personnes qu'il poursuit sont seulement des cibles. Quelqu'un se met sur son route ; il le tue. Il ne ressent rien ; ni haine, ni joie. T-1000 est, en quelque sorte, un mort". Un zombie maléable, indestructible même lorsqu'un gros projectile lui explose la tête.

"Parce que mes dialogues étaient presque inexistants, je devais compenser par ma présence physique. Dans ce sens, les yeux étaient importants. Ils devaient exprimer une réelle intensité, comme si une foule de choses se déroulaient à l'intérieur de T-1000 sans pouvoir s'extérioriser. Je devais braquer mon regard sur les "cibles" sans jamais sourciller, droit face à moi, et ensuite me déplacer souplement, sans traduire le moindre effort". A ce petit jeu, Robert Patrick est si fort que Arnold Schwarzenegger semble déborder d'émotivité. De vie tout simplement.

Une fois délimités les paramètres physiques du personnage, reste encore à Robert Patrick à se plier en quatre (l'expression n'est pas trop forte) pour assurer la transition avec les effets spéciaux que se chargeront de rajouter les génies informatiques de *Industrial Light and Magic*. *"C'était là le plus éprouvant physiquement. James Cameron me demandait de me coller au mur, de rentrer la tête, de ne pas bouger les mains, d'arquer les épaules toujours contre le mur. Je devais demeurer dans ces positions particulièrement inconfortables jusqu'à ce que le plan soit tourné"*. Des heures durant, dans des poses qui auraient rebuté le plus téméraire des contorsionnistes. Résultat final : le T-1000 de Robert Patrick se transforme à loisir, modifie constamment son apparence, boit littéralement les balles, se répand par terre comme une flaque d'eau. Sans broncher, sans même le plus petit sourire sardonique, les yeux étrangement fixes. Une performance dont tout le mérite revient à Robert Patrick. N'aurait-il pas même, quelque part, un peu tendance à voler la vedette à Arnold Schwarzenegger ?

■



MÉTAL HURLANT

Avec une enveloppe de 16 millions de dollars, les effets spéciaux de *Terminator 2* se doivent d'être à la hauteur. Ils le sont. Un Arnold qui tombe en morceaux, un T-1000 aussi élastique qu'un super-héros de BD, Los Angeles sous le feu nucléaire... Quelques explications s'imposent...



T-1000, tel un caméléon, surgit d'un sol en lino.

Le nom de Stan Winston fait rêver les metteurs en scène hollywoodiens à l'imagination fertile. John McTiernan lui refourgue l'alien rasta baroque de **Predator**, Tim Burton le pantin pathétique de **Edward aux Mains d'Argent**... Même si Stan Winston trempe dans les eaux insalubres de **Leviathan**, ses penchants naturels vont vers les entreprises risquées, comme **Terminator** et **Aliens** de James Cameron. James Cameron ne pense pas immédiatement à lui lors de la préparation de **Terminator 2**. Stan Winston est, depuis **Aliens**, passé à la mise en scène avec **Pumpkinhead** et **Upworld** ; James Cameron se figure donc que ce dernier ne désire plus travailler sous les directives d'un autre cinéaste. *"Lorsque James m'a contacté pour **Terminator 2**, ma réponse a été positive et enthousiaste. J'aime travailler avec lui car il donne à mon travail un aspect terrible. Le meilleur de moi se trouve dans ses films"*. On ne saurait mieux expliquer une signature au bas d'un contrat.

Bien avant que le scénario soit achevé, James Cameron mime, dans son salon, les nombreuses péripéties, et les innombrables effets spéciaux du film. Une vraie preview minimaliste mais prometteuse. A ce stade, la majorité des effets concerne le multiforme T-1000, derrière lequel se dissimule une batterie d'ordinateurs. Le Terminator se contente lui de quelques maquillages. Mais le scénario ne prendra sa forme définitive que plus tard. Entretemps, James Cameron et son comparse, William Wisher, rajoutent une multitude de séquences dépendant directement de Stan Winston.

*"James m'a confié un scénario avec des centaines d'effets spéciaux délirants, à priori impossibles à réaliser, ce qui est coutumier de sa part. Dans les deux premières minutes de **Terminator 2**, j'ai compté plus d'effets spéciaux que dans tout **Terminator**. Nous avons lu le manuscrit en nous écriant "oui, nous pouvons faire ça. Faisons-le !". C'était effrayant dans la mesure où la plupart des effets spéciaux étaient inédits. Cela les rendait d'autant plus excitants pour nous"*.

> *"James Cameron m'a confié un scénario avec des centaines d'effets délirants, à priori impossibles à réaliser. Ce qui est coutumier de sa part !"*
> (Stan Winston)

Le travail de Stan Winston et son équipe commence bien avant le tournage de **Terminator 2** ; il débute sur la première bande-annonce dans laquelle sort d'un sarcophage hydraulique un Terminator flambant neuf. *"James Cameron veut dire que tous les Terminator ressemblent à Arnold Schwarzenegger ! Et c'est aussi un moyen de justifier son retour après qu'il ait été détruit dans le premier film"*. Cinq jours de tournage, 150.000 dollars de budget, cette bande-annonce n'innove pas tellement. Des armatures métalliques, des éclairages bleutés, des mouvements de caméra, un montage sec et l'apparition finale d'Arnold, les yeux rouges... Schématique mais efficace. Mais le plus dur, de loin, reste à faire...

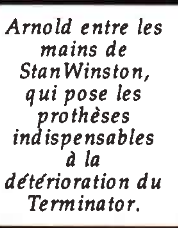
Une grande part des effets spéciaux de **Terminator 2**, ceux qui tournent surtout autour d'Arnold, repose sur la technique de l'animatronique. En résumé, cette technique consiste à manipuler à distance des éléments, des parties du corps du cyborg. Manettes prolongées par des câbles et radio-commandes animent ainsi des marionnettes, ou des fragments d'automates. Première étape dans la préparation des effets spéciaux "physiques", la duplication des comédiens. Arnold Schwarzenegger, Linda Hamilton et Robert Patrick doivent se soumettre à une séance de laser dans les laboratoires de Cyberware. Dans des tenues légères, les trois comédiens sont "scannerisés" par un œil électronique qui enregistre la moindre courbe de leur corps. Les données collectées sont ensuite entrées dans un ordinateur. Un stylet dirigé par le computer se charge dans un autre temps de dessiner des bustes extrêmement fidèles à l'image des acteurs. Une technique révolutionnaire qui détrône les fameux moulages effectués à grand renfort de plâtre tartiné sur les visages. De plus, la méthode laser est rapide, très rapide même. Elle permet le façonnage de visages arborant telle ou telle expression. Le Terminator d'Arnold n'offrant pas une grande variété de mimiques (un cyborg ne grimace pas comme Louis de Funès, c'est bien connu), Stan Winston lui réserve la "vieille méthode", à base de moules, de plâtre...

Analogie ironique et hasard surprenant, **Terminator 2** renvoie au thriller de science-fiction **Looker** de Michael Crichton, avec ces mannequins éliminés par le vilain James Coburn après que celui-ci ait volé leur image grâce à un ordinateur doté d'un scanner. La technique de maquillage du film de James Cameron n'est pas si éloignée des démonstrations de **Looker**. Quant la science-fiction rattrape la science-fiction.

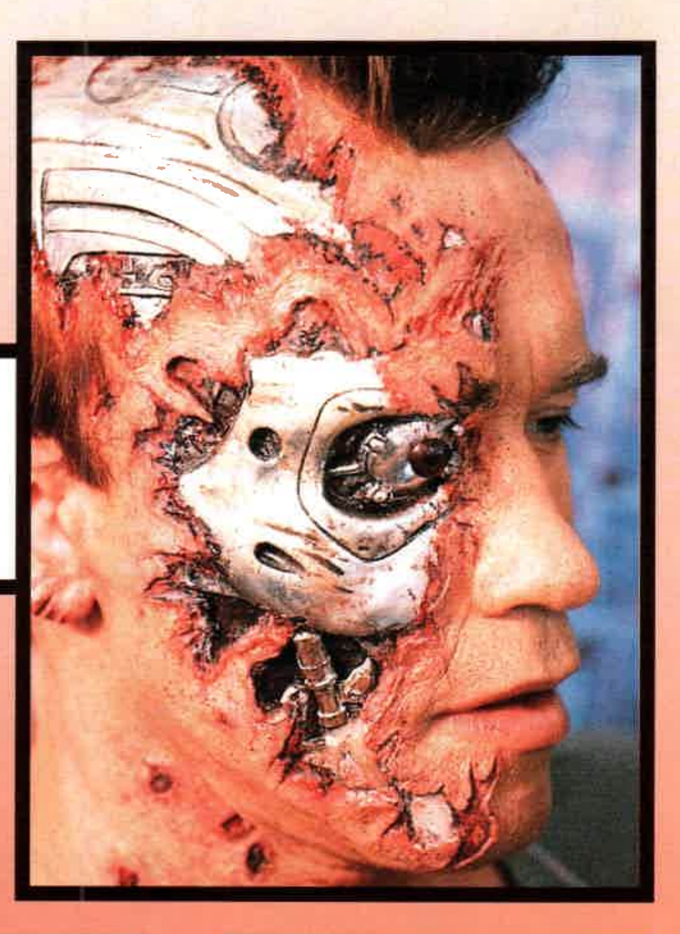
Dans une séquence mémorable de **Terminator 2**, Arnold Schwarzenegger réceptionne des dizaines de balles alors qu'il se tient à la fenêtre du laboratoire devant lequel déboulent une armée de flics. James Cameron désire que la peau du cyborg accuse bien les impacts, sur le visage comme sur le reste du corps. Ces plans interdisent l'intervention du comédien ou même d'une doublure. Stan Winston résout rapidement le problème en piquant une combine de feu Jim Henson, créateur du ***Muppet Show*** et des Tortues Ninja. Il construit un buste creux d'Arnold Schwarzenegger, comprenant la tête, dans lequel vient, par derrière, se loger un opérateur. Le







Arnold entre les mains de Stan Winston, qui pose les prothèses indispensables à la détérioration du Terminator.



faux Arnold est également monté sur un bras métallique prolongé par un petit chariot à roulettes. L'opérateur prête ainsi ses jambes au cyborg mais n'a pas à supporter tout le poid de cette singulière demi-marionnette dont les mouvements sont assurés par des câbles, et, en ce qui concerne le visage, par une radio-commande. Six personnes se chargent de manipuler le Terminator. A l'écran, l'effet est miraculeusement invisible. Mais la technique n'explique pas tout. James Cameron et Stan Winston ont aussi inversé le "truc" que tant de spécialistes des effets spéciaux s'exténuent à employer : des mouvements mécaniques essayant, tant bien que mal, d'imiter des gestes naturels. Dans **Terminator 2**, le comédien se doit de calquer sa démarche sur celle de sa réplique ! *"Heureusement, Arnold Schwarzenegger est très doué pour ça. Il aime s'amuser, mais il sait redevenir sérieux et se mettre à notre disposition. Nous avons, par exemple, reproduit sa démarche du mieux possible, mais l'effet ne pouvait être totalement parfait. C'est alors qu'il a réajusté sa propre démarche de manière à ce qu'elle ressemble à celle de la marionnette. Comme il le fait à merveille, la transition entre le vrai et le faux Arnold passe inaperçue"* dixit Stan Winston. Une transition en effet incognito, mais, surtout, naturelle.

Mais le Terminator-tronc destiné à essuyer un maximum d'impacts de balle n'est pas le seul et unique modèle fourni par Stan Winston et son staff. On en dénombre une vingtaine. L'un d'eux, grandeur nature et transpercé par une barre métallique, demande un minimum de huit opérateurs pour l'animer. De plus, il existe des répliques inarticulées d'Arnold Schwarzenegger pour des chutes, des prouesses physiques que même des cascadeurs chevronnés ne peuvent accomplir sans risquer leur peau. *"On a construit de deux à quatre marionnettes pour chaque étape de la désintégration du Terminator. Avec toutes ces reproductions, parfois partielles, nous étions en mesure de reconstituer tout ce qu'Arnold devait accomplir dans **Terminator 2**. Tout ceci a apporté à James Cameron une grande automonie"*. Une autonomie, associée à une mise en scène et un montage adroits, permettent à James Cameron d'assimiler admirablement les effets spéciaux et de ne jamais leur laisser la possibilité de se montrer agressifs, vulgairement voyants, même si leur réussite exceptionnelle est évidente.

L'autre cyborg, T-1000, se taille la part du lion des effets spéciaux de **Terminator 2**. Satisfait des exploits techniques de *Industrial Light and Magic* sur **Abyss**, James Cameron demande une fois de plus à la société de George Lucas de travailler sous ses ordres. C'est surtout la branche Graphic Computer d'*Industrial* qui se consacre à ce tournage quasi expérimental. *"Vu la relative nouveauté du graphisme informatique, le risque de créer autant d'effets spéciaux autour de T-1000 était énorme. Mais nous étions prêts à suivre James Cameron. On a fini avec une cinquantaine d'effets générés par ordinateur. Mission dangereuse, mais c'était le seul moyen de faire faire à T-1000 ce que James voulait"* commente Dennis Murren, ténor d'*Industrial Light and Magic*. Dennis Murren et James Cameron se connaissent bien. Ils accomplissent déjà l'impossible en mettant au point le pseudopode, la colonne d'eau vivante de **Abyss**, un effet qui sert de base à ceux de T-1000. *"Le pseudopode se limitait à un seul truc tandis que le cyborg de **Terminator 2** en réclame beaucoup plus"*. Dennis Murren, le scénario en main, classe les effets spéciaux de T-1000 en plusieurs catégories : facile, assez facile, difficile et miraculeux. Il commence ensuite le travail en filmant chaque séquence réclamant des besoins informatiques. *"On a filmé d'abord Robert Patrick en action, puis le décor pour qu'on puisse y placer notre personnage*



T-1000 "s'éclate" : une grenade est passée par là !



Une décharge de fusil à pompe creuse un tunnel dans la tête de T-1000, ici sous la forme d'un automate.

de synthèse. Avoir l'interprétation du comédien bien en tête sert de guide ; c'est toujours mieux que de se l'imaginer". Avec, en boîte, Robert Patrick mimant son interprétation future dans le décor adéquat, Dennis Murren fragmente les métamorphoses de T-1000 en cinq étapes : une masse de forme indistincte, une forme chromée presque humaine, une forme ressemblant de plus en plus à l'acteur, une réplique chromée très fidèle à l'image de Robert Patrick et, enfin, Robert Patrick, en chair et en os. Les quatre premières phases de la transformation nécessitent une grande variété d'ordinateurs. *"Pour donner à la peau de T-1000 le look voulu, celui du chrome, on a utilisé un programme software. Chaque étape de la métamorphose est basée sur la précédente. On a d'abord mis au point la troisième phase afin qu'elle serve de base aux étapes deux et quatre. La technique dite du "morphing" consiste alors à digitaliser les images pour rendre fluides les passages d'un état à l'autre, sans rupture au montage".* Sachez que le "morphing" a largement servi sur le plateau de **Willow**, pour la séquence où la fée Raziel se change successivement en chèvre, autruche, paon, tigre et femme. L'étape quatre, l'homme de chrome, est de loin la plus complexe. Dennis Murren duplique Robert Patrick. Presque à poil, une grille informatique dessinée sur le corps, photographié dans toutes les poses de T-1000, le comédien se prête au jeu. *"On étudie ses formes afin de savoir comme il se déplace et bouge. Puis l'ordinateur nous donne une espèce de squelette de lui. Cette charpente ne devait pas être utilisée dans le film, mais elle a considérablement aidé l'animateur Steve Williams à comprendre la dynamique physique du sujet. Après quoi, on a pu créer la peau, et même les armes".* Toujours est-il que la mise au point du visage chromé de T-1000 amène l'opération à être renouvelée.

Dans le laboratoire de Cyberware, Robert Patrick se soumet à une autre séance de scannerisation qui aboutit à un buste fabriqué avec une mousse spéciale. *"Un programme nous a permis ensuite de transcrire toutes ces données en trois dimensions dans notre ordinateur. L'aspect du visage a dû néanmoins être retouché à la main par la suite car James Cameron désirait filmer T-1000 en très gros plans. Le buste façonné d'après les relevés du scanner n'était pas assez détaillé".*
Tous les effets spéciaux mettant T-1000 en vedette ne tournent pas autour des ordinateurs d'Industrial Light and Magic. Stan Winston a, lui aussi, son mot à dire et son matériel à exploiter. D'où de nombreuses prothèses supportées par un Robert Patrick décidément très sollicité. La plus élaborée de ces prothèses, dite de "l'homme fendu", intervient dans la séquence où Arnold tranche net et verticalement son adversaire. Du fait de la constitution liquide de T-1000, la balafre géante part de l'épaule pour s'arrêter à la moitié du torse. Stan Winston pense alors construire un corps complètement articulé par câbles. Evidemment, James Cameron, qui fourre son nez dans le moindre secteur de **Terminator 2**, suggère une idée plus ingénieuse encore. *"James Cameron a caché une partie du corps de Robert Patrick grâce à un angle de caméra bien précis, puis lui a attaché une fausse épaule et un faux torse pouvant être fendus et séparés"* témoigne Stan Winston. Mais celui-ci apporte néanmoins une contribution capitale à la viabilité de T-1000, avec notamment la tête mécanique du cyborg dans laquelle Arnold vide un chargeur. Judicieusement appelée "splash head", la tête se creuse d'impacts liquides suivant l'exemple d'un projectile tombant dans l'eau. Le recours à l'ordinateur permet ensuite de refermer les plaies au chrome.
Dans l'une des séquences finales, Sarah Connor tire au fusil à pompe sur T-1000. James Cameron veut un véritable tunnel chromé partant de l'œil pour traverser tout l'intérieur du visage. Stan Winston bricole une marionnette que son équipe baptise "tête de beignet". Dégât suprême subi par T-1000 : son éclatement physique dû à l'explosion d'une grenade. Trois automates animatroniques font illusion. Le premier, de forme quasi-humaine, renferme un mécanisme qui lui permet de "s'ouvrir". Le deuxième est une version articulée par câbles du corps éclaté qui essaie vainement de se reconstituer. Le troisième exemplaire du T-1000 agonisant, plus rudimentaire celui-là, tombe dans le métal en fusion.
En plus des marionnettes servant d'intermédiaires avec les effets d'animation perpétrés par ordinateur, Stan Winston peaufine aussi les dommages mineurs, sur-

> *"On a fini avec une cinquantaine d'effets générés par ordinateur. Mission dangereuse, mais c'était le seul moyen de faire faire à T-1000 ce que James voulait."*
> (Dennis Murren)

T-1000 bondit dans un hélicoptère sous la forme d'une colonne d'eau et se reconstitue par étapes successives.

tout des impacts de balle, rapidement effacés par le métabolisme de T-1000. Pour retrouver le look mercure liquide façonné par les images de synthèse, Stan Winston chrome le latex des prothèses, ce qui a pour effet de donner l'impression que le corps de Robert Patrick est troué comme un gruyère. *"Pour montrer T-1000 atteint par les balles, nous avons sculpté des morceaux de chrome de manière à ce qu'ils ressemblent à des vaguelettes partant d'un point central. Une commande que Robert Patrick pouvait actionner a permis au mécanisme de s'ouvrir instanément. L'effet s'apparente à une fleur dont les pétales s'ouvrent en accéléré"* commente toujours Stan Winston. L'animation informatique se charge ensuite de refermer les plaies chromées béantes.

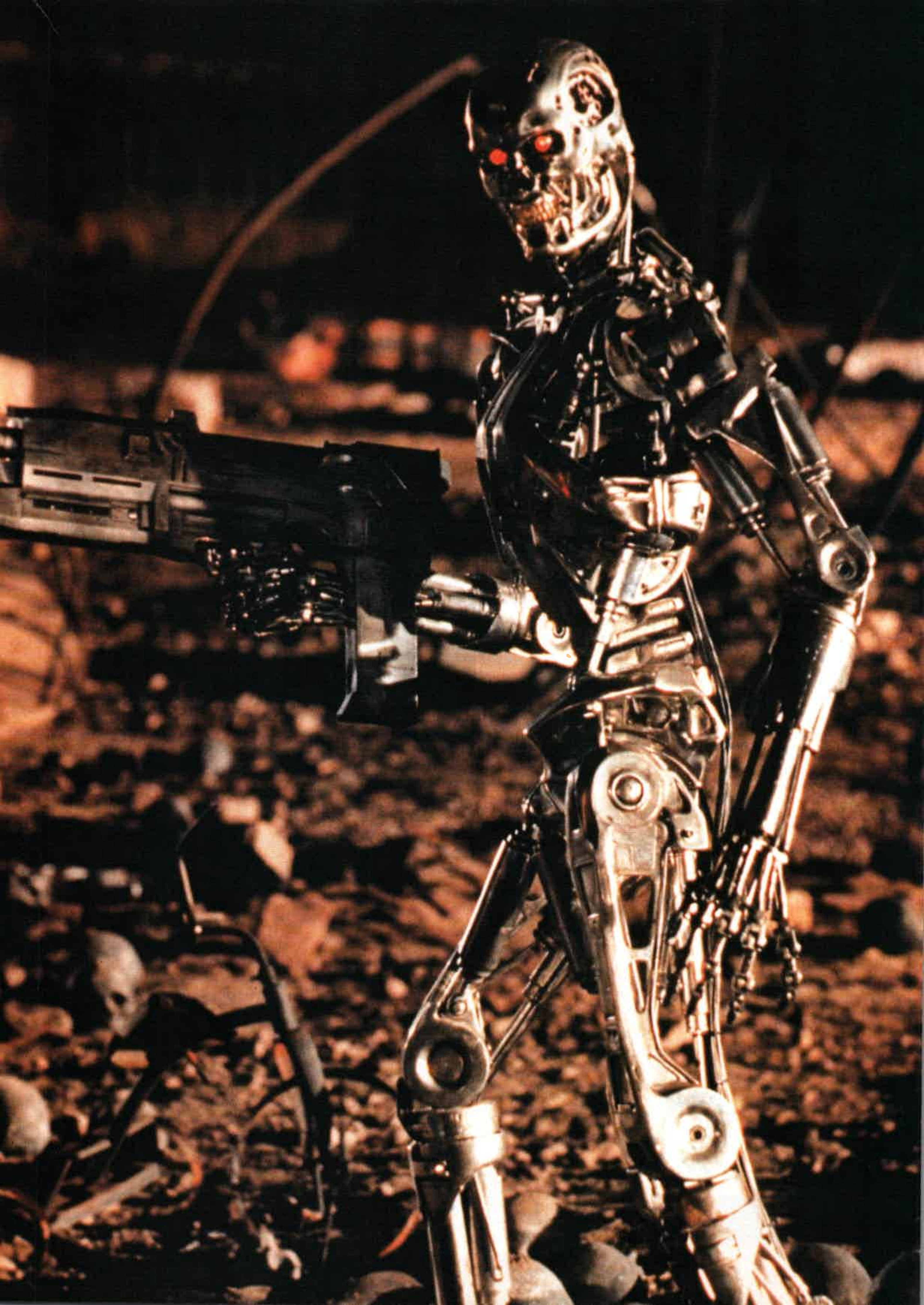
Tandis qu'une quarantaine de personnes s'activent autour des ordinateurs nouvellement acquis par *Industrial Light and Magic*, la société *4-Word Production* dirigée par les frères Robert et Dennis Skotak se voit confier par Cameron deux tâches particulièrement ardues (mais elles le sont toutes sur le tournage de **Terminator 2**) : trouver une combine pour imiter le métal en fusion et simuler une explosion nucléaire sur Los Angeles.

Allié à des prises de vues réelles, le premier effet est la combinaison de décors à une échelle réduite, de peinture blanche et de différents filtres pour donner au métal toute l'incandescence souhaitée. Beaucoup plus sophistiqué s'avère le rêve nucléaire de Sarah Connor. Les frères Skotak visionnent d'abord toutes les images d'explosions atomiques de l'histoire du cinéma. *"De **Invasion USA** au **Jour d'Après**, on a tout vu. James Cameron nous a aussi fourni une sorte d'anthologie, un bout à bout de déflagrations nucléaires. Il y a là l'enregistrement d'à peu près tous les essais atomiques existants. Dans **Terminator 2**, on a dû adapter ces images à un environnement urbain. Avant, on n'avait jamais vu une onde de choc détruire un décor familier, une ville avec ses buildings, ses maisons, ses arbres, son autoroute"*. Ce que les frères Skotak donnent à voir est criant de réalisme, tétanisant. Leur reconstitution du cataclysme virtuel passe d'abord par un long travail de recherches. *"Nous avons utilisé de vrais plans de certains quartiers de Los Angeles. Le nôtre compte beaucoup d'arbres et, au fond, vous distinguez les buildings de Downtown. Nous avons filmé ces endroits à deux moments de la journée pour une question de luminosité : à l'aube lorsque les immeubles sont à peine éclairés, et au crépuscule lorsqu'ils paraissent être éclairés de derrière. Pour la séquence du film, nous avons pris les images du petit matin pour simuler l'effet de flash. Et juste après, nous avons placé les plans tournés le soir. A la base, nous avons donc mis le soleil à contribution pour détruire Los Angeles"*. C'est ensuite que l'onde de choc balaie le bitume et réduit le paysage en cendres. Les frères Skotak filment alors une aire urbaine, puis travaillent sur une peinture sur verre détaillant le résultat, à la Hiroshima, de l'explosion. Les deux hommes meublent les secondes intermédiaires de plans d'une Los Angeles miniaturisée, comprenant surtout des buildings scrupuleusement reconstitués malgré la brièveté de leur présence à l'écran, et qu'un canon à air, gonflé à bloc, souffle. Lampadaires, cabines téléphoniques et arbres sont conçus avec des pivots à la base pour donner une impression de flexibilité indispensable à la véracité de l'onde de choc. *"A la demande de James Cameron, nous avons imaginé une autoroute miniature. La plupart des véhicules y sont équipés de toits qui explosent, de portières qui s'envolent et de vitres qui éclatent. Sous ce décor, nous avons placé des sortes de ressorts pour que l'asphalte ait l'air de trembler et de sauter"*. De quoi faire frémir les habitants de Los Angeles vivant dans la peur du grand tremblement de terre prédit avant l'an 2000. La vision de l'holocauste nucléaire semble directement sortie des archives de l'armée américaine, qui aurait bien pu se livrer à ce charmant excercice dans un patelin abandonné au milieu de nulle part. Il n'en est pourtant rien.

La scène de la destruction de Los Angeles symbolise bien à la fois l'ampleur et la modestie des effets spéciaux de **Terminator 2** : en mettre plein la vue, mais sans verser dans l'auto-satisfaction. Servir l'histoire, les personnages, la mise en scène. S'effacer devant eux. Reculer les frontières du possible. Et, sacro-sainte règle, ne jamais trahir les lois de la logique interne et de la crédibilité en général. T-1000 existe vraiment : nous l'avons vu !



T-1000 en action. Tout lui est possible, y compris de prendre l'apparence d'un gardien d'hôpital.





Le Chevalier Rouge, issu de l'imagination de Parry, surgit en plein Central Park.

FISHER KING



Réalisateur :

Terry GILLIAM

Silencieux depuis Les Aventures du Baron de Münchausen, Terry Gilliam refait surface. Discrètement, sans budget dément ni tournage épique. Désormais humaniste, il double la satire ultra réaliste d'un véritable conte de fée avec dragon, calice, princesse et château. Le tout dans le New York de 1990 !

Mad Movies : *Avez-vous toujours des regrets concernant **Les Aventures du Baron Münchausen** ?*

Terry Gilliam : Pas vraiment sur le film lui-même, mais plutôt sur la façon dont il a été distribué aux Etats-Unis. A vrai dire, il n'a pas réellement été montré. Les gens de *Columbia* n'ont tiré que 170 copies, c'est dérisoire pour un si grand territoire. A cette époque, *Columbia* se préparait à être rachetée par les Japonais de *Sony*. Les responsables du studio voulaient que les livres de compte aient belle allure. Ils ont donc considérablement rogné sur les films que David Puttman avait produits au sein de la firme. En France, les gens de *Columbia* ont vraiment travaillé sur la sortie de **Münchausen**, et il a très bien marché. Idem pour l'Espagne. Par contre, les Américains ont tout fait pour s'en débarrasser. Il est déprimant de passer des années sur un film pour constater ensuite que quelques personnes refusent de le mettre à l'affiche dans les cinémas.

M.M.: ***Fisher King** n'est pas un projet personnel, contrairement à **Brazil** et **Münchausen**...*

T.G.: Le script m'a été envoyé à la demande de Robin Williams. Je venais alors de refuser **Robin des Bois, Prince des Voleurs** dont je trouvais le scénario idiot. Les idées de **Fisher King** allaient exactement dans le sens que je souhaitais. C'était vraiment le film que j'aurais voulu écrire alors. Mettre en images le scénario d'un autre était d'ailleurs pour moi une expérience intéressante. Pour une fois, j'étais vraiment le réalisateur dans le sens américain du terme.

M.M.: *Le script vous a comblé entièrement ? Vous n'y avez rien changé ?*

T.G.: Si, quelques détails, mais rien d'essentiel. Les personnages n'ont pas changé. J'ai rajouté quelques touches personnelles comme la chanson que fredonne Robin Williams, "I Love New York". La majorité des modifications concernait d'ailleurs la vision de New York. Dans le scénario, la ville était proche des films de Woody Allen, style **Manhattan**. J'ai abordé le sujet plus franchement, de manière plus extrémiste. J'ai placé les personnages dans des endroits différents, mais l'histoire n'a pas changé pour autant. Elle est devenue simplement plus extrême. Les extrêmes m'ont toujours attiré du fait de ma formation de cartooniste. Je vois donc tout sous un angle grotesque, burlesque, même si les situations sont réalistes. Cependant, la base de **Fisher King**, c'est les personnages, le reste est secondaire.

M.M.: *Votre New York est pour le moins sombre, noir, à la limite de l'humanité.*

T.G.: Oui, mais à certains moments, la ville entière se présente sous un jour franchement merveilleux. Au début de **Fisher King**, vous ne verrez pas de verdure, d'animaux, rien de vivant. Ce n'est que lorsque Robin Williams rentre dans Central Park, une magnifique forêt, que vous commencez à percevoir les choses sous un angle différent. Dans la réalité, New York est à la fois un endroit excitant et dangereux. Les new-yorkais considèrent que j'ai montré leur cité de manière inédite ; ils ont aimé. Des publicitaires ont même voulu utiliser **Fisher King** pour en faire la promotion.

M.M.: *Beaucoup de films se tournent à New York. Et tous les metteurs en scène s'accordent à dire que ce n'est pas un lieu de tournage facile.*



Parry (Robin Williams) se lance à la recherche du Saint Graal.

T.G.: C'est nettement plus facile qu'à Londres où personne n'est vraiment coopératif. A New York, il existe une commission chargée de vous aider à tourner dans les rues. La police aussi participe à l'opération. Il n'y a que les habitants qui ne jouent pas le jeu. Ils se foutent de savoir que l'on tourne un film ou pas, ils désirent juste rentrer chez eux ou se rendre à leur travail. Au milieu de la nuit, ils nous balançaient de l'eau depuis leur fenêtre parce qu'on faisait du bruit. On se faisait engueuler un peu partout. Pendant que je réalisais **Fisher King**, quatre ou cinq autres films se tournaient aux alentours, **La Manière Forte**, **Alice**, **Green Card**... Et Barbra Streisand allait utiliser Central Park juste après nous. En mai-juin, c'est d'ailleurs l'un des plus beaux endroits du monde.

M.M.: *Quelle est la signification du Saint Graal selon vous ? Tous les cinéastes en donnent une définition différente...*

T.G.: Dans **Fisher King**, le Saint Graal, c'est l'Amour, l'Amour de tous. C'est ce que tous les personnages recherchent à un moment ou à un autre du film. Jack trouve au fond de lui cette humanité. Au commencement, il est juste un trouduc, un égoïste cynique. Il a atteint le niveau de succès que l'Amérique impose à ses citoyens. Il possède tout ce que les Américains rêvent de posséder, un grand appartement, des meubles de classe, des filles magnifiques, une garde-robe plus que remplie... En somme, tout ce que l'Amérique encourage ses citoyens à avoir. Mais, en gagnant tous ces biens matériels, il se transforme en véritable merde. Le scénario de **Fisher King** le secoue, le débarrasse de tous ses défauts pour qu'il se retrouve, lui, en tant qu'être humain. Selon moi, **Fisher King** est un point final aux années 80 et une ouverture vers la décennie suivante. Jack est vraiment le produit des années 80.

M.M.: *C'est au contact de Parry que Jack se bonifie. Parry, lui, est fou à lier !*

T.G.: Il existe, spécialement à New York, un tas de gens dingues dans les rues. Ces gens ont choisi d'adopter un point de vue particulier sur le monde ; ils vivent dans leur monde intensément. Bien sûr, ils ne sont pas aussi charismatiques que Parry, mais **Fisher King** n'est pas aussi cruel que la réalité ; **Fisher King** est un conte de fée. Personne, surtout à New York encore une fois, n'envisage le monde de la même maniè-



Parry et Jack, enfermés dans leur monde, celui des clochards.

re. Les riches sont concentrés dans un quartier, ils en oublient totalement le reste de la ville. Comme Jack au début du film ; il voit New York à travers les vitres fumées de sa limousine ou depuis le sommet de son building. Dans la station radio, il ne voit rien du tout ; il n'y a pas de fenêtres ! Les gens comme Parry peuvent, par contre, voir des princesses en détresse, des châteaux et des dragons. Ils sont là si vous voulez bien les voir.

M.M.: *Parry évoque furieusement le héros de **Brazil** incarné par Jonathan Pryce. Ce sont deux hommes qui vivent dans des mondes qui n'appartiennent qu'à eux, des mondes intérieurs...*

T.G.: Oui, mais la différence, c'est que le Sam Lowry de **Brazil** n'est pas un activiste comme Parry ; il se cache du monde dans ses rêves. Parry agit sur le monde, Sam Lowry le rejette. Il reste en retrait, tâchant toujours d'en faire le moins possible. Dans la rue, Parry reconstruit le monde après la mort tragique de sa femme. Il y entraîne les gens qui veulent bien accepter de croire ce qu'il croit. Il est bien plus positif que Sam Lowry. Ceci dit, les deux hommes ont en commun les rêves.

M.M.: *En commun avec vous ! Dans **Fisher King**, vous rêvez vraiment, vous brisez net le quotidien pour y glisser des bouffées oniriques comme le ballet viennois dans le hall de la gare routière de Grand Central...*

T.G.: Toucher à la réalité me rend nerveux. Dans le passé, aucun de mes films n'avait d'assises dans le quotidien, dans le monde contemporain. **Fisher King** est, à l'opposé, complètement réaliste. Sur le tournage, je n'étais pas sûr que le public accepte le côté fantastique du film : le personnage de Parry qui a bien des points communs avec la mythologie, et le plan final, surtout, qui est bien plus invraisemblable que la valse viennoise dans Grand Central.



Une vision inédite de New York.

M.M.: *Le final ? C'est carrément du Walt Disney !*

T.G.: Oui. Je me suis dit : "Et puis merde, allons-y". Happy-end pour haddy-end, pourquoi ne pas terminer sur un feu d'artifice. Robin Williams et Jeff Bridges ont d'ailleurs beaucoup aimé.

M.M.: *Un autre protagoniste de **Fisher King** est issu du folklore fantastique, le Chevalier Rouge qui hante Parry. Il ressemble tellement aux héros de **Jabberwocky** !*

T.G.: Ou plutôt à une pièce de métal déchirée, éclatée de partout, un peu comme une chaudière qui aurait explosé dans les sous-sols de Parry. Des flammes, de la fumée lui sortent de partout. Le résultat est plus heureux que je le pensais au départ. Mais je voyais le Chevalier Rouge plus laid, plus méchant. On a eu beaucoup de mal à peindre le cheval en rouge. Vous ne trouvez pas facilement des montures de cette couleur, ni des types capables de chevaucher avec tout un attirail pesant sur le dos, lance-flammes y compris. Au bout du compte, le Chevalier Rouge ressemble à la navette spatiale Challenger en train de décoller ! Il fait aussi penser à une version délurée des samouraïs d'Akira Kurosawa.
Au montage, j'ai coupé pas mal dans les apparitions du Chevalier Rouge car je tenais à préserver une grande part de son mystère. Je craignais également qu'en le montrant trop souvent, **Fisher King** ressemble à mes précédents délires cinématographiques. Ma femme n'arrête pas de me dire que je refais toujours le même film, alors...

M.M.: *Puisque vous en parlez... Vous donnez, dans **Fisher King**, une curieuse idée des femmes. Elles sont avant tout des victimes !*

T.G.: Je ne pense pas que ce soit vrai. Dans **Brazil**, la mère est un personnage puissant. Dans **Fisher King**, Anne, la compagne de Jack Lucas, se montre très forte, très indépendante. Elle a dû être traitée comme une chienne par de nombreux hommes car elle tombe trop facilement amoureuse. Mais elle parvient à survivre à tout ça. D'un côté, elle est vulnérable. De l'autre, elle ne se laisse jamais détruire. Lydia, que convoite Parry, est davantage une victime de la vie que des hommes. Dans une autre existence, elle dit avoir été un homme qui profitait très largement des femmes. Son problème : elle s'enferme dans ses romans à l'eau de rose comme dans les rêves. En discutant de **Fisher King**, on a créé toute une controverse sur la virginité de Lydia sans pouvoir y trouver une réponse. On ne sait jamais si elle parle de ses propres expériences ou de ce qu'elle a lu !

M.M.: *L'image de Pinocchio est très présente dans **Fisher King**. Pourquoi ?*

T.G.: Le scénariste, Richard LaGravenese, l'a rajouté dans le film au dernier moment. J'aime beaucoup ce personnage. L'histoire de cette marionnette qui fait l'expérience de la vie et devient progressivement un vrai petit garçon est un peu celle de Jack Lucas. Comme Pinocchio, Jack Lucas se métamorphose finalement en véritable être humain.

M.M.: *L'irruption de la violence dans **Fisher King** surprend. Vous êtes partisan de l'électro-choc ?*

T.G.: Au début du tournage, j'ai dit à Robin Williams : "**Fisher King** est très drôle mais tout ce qui est drôle se base aussi sur la douleur, celle de la mort de la femme de Henry Sagan, de Parry". Il est vraiment curieux de voir le public réagir au massacre dans le pub alors qu'il est coutumier des films gore ou des polars violents. Je voulais simplement dire à quel point il est doulou-

reux de voir disparaître un être cher sous ses yeux. En fait, vous ne voyez pas le visage de la femme de Parry emporté par la balle, vous voyez juste ce qu'il lui arrive, à lui, le sang, les morceaux de cervelle qu'il reçoit. Certaines personnes m'ont déconseillé de garder cette séquence lors du montage final. Cependant, je tenais à amener le public à la fois dans des moments d'extrême bonheur et d'extrême chagrin. Je voulais que les gens ressentent ce que Henry Sagan ressent.

M.M.: *De même, la séquence dans le hall d'attente de l'hôpital secoue. On a l'impression que vous avez décrit l'enfer effectif des hôpitaux publics américains...*

T.G.: L'endroit est horrible. En fait, nous avons tourné à Los Angeles, dans les locaux de la Southern Pacific Electric Company qui possèdent un look intéressant. Les hôpitaux publics américains sont en effet des lieux atroces où s'entassent les miséreux. Evidemment, du point de vue des docteurs, c'est différent. Ils doivent en priorité soigner des malades à deux doigts de mourir. Les "blessés superficiels" passent ensuite. Dans **Fisher King**, on résume cette situation bien réelle en montrant les docteurs tentant de réanimer un type sur une table tandis que personne ne s'occupe d'un autre patient qui poireaute avec un couteau planté dans le corps.

M.M.: *Entre rêves et cauchemars, il y a aussi une petite place pour les private-jokes, les affiches de vos précédents films par exemple !*

T.G.: On devait reconstituer le vidéo-club tenu par Anne et Jack Lucas. Il était donc nécessaire d'y mettre des affiches de films. Je me suis dit : "Pourquoi faire de la publicité à quelqu'un d'autre ? Qu'est-ce qu'ils ont fait pour moi ?". On s'est ainsi vite résolu à mettre les affiches de mes films et ceux de ma productrice, Debra Hill, **New York 1997** par exemple. On trouve même un poster de **Jabberwocky**. Celui de **Brazil** est le mieux placé. Sur un écran télé de ce même vidéo-club, j'ai placé un extrait de **La Dame de Shangaï**.

M.M.: *Que devient **Watchmen**, un projet sur lequel vous avez travaillé bien avant de signer pour **Fisher King** ?*

T.G.: C'est terminé en ce qui me concerne. Je n'ai pas vu Joel Silver, le producteur, depuis au moins un an. Je ne pense pas qu'il ait réussi à rassembler l'argent nécessaire. De plus, je n'ai plus envie de gaspiller du temps sur des films qui ne se feront pas. Vers la fin, le scénario de **Watchmen** me déplaisait vraiment et je ne pensais pas qu'il était possible d'écrire un bonne version cinéma de la bande dessinée. La bande dessinée sort de l'ordinaire : elle est complexe, très travaillée. Je ne voulais pas qu'à l'écran **Watchmen** soit une adaptation de bande dessinée comme les autres films de super-héros. Je voulais rien changer pour demeurer le plus proche possible de l'œuvre originale, pour ne pas la trahir. Si **Watchmen** se tourne un jour, ce sera sans moi.

M.M.: *Quel sera votre prochain film, alors ?*

T.G.: Je collabore de nouveau avec Richard LaGrenovese, le scénariste de **Fisher King**, sur **Deffective Detective**, une sorte de rencontre entre **Bandits, Bandits** et **Brazil**. Le film tourne autour de la vision du monde d'un petit garçon opposé à un privé new-yorkais hyper classique, cynique et dépressif. On y trouvera le même choc réalité/rêves qui m'obsède en permanence. Toute l'histoire de ma vie quoi !

Propos recueillis par **Marc TOULLEC** (traduction : **Didier ALLOUCH**)

le bon Américain



Le triste destin d'un "Bon Américain", selon Terry Gilliam.

Brusquement, Terry Gilliam dit niet à la démesure de **Brazil**, de **Münchausen**, à leur excentricité, à leur folie furieuse, à leurs délires visuels. Brusquement, Terry Gilliam, le Monty Python américain à l'accent mi-new-yorkais mi-londonien, s'est calmé. Non pas que **Fisher King** soit un sombre drame ultra réaliste, tellement ancré dans le quotidien qu'il en oublie de rêver. Non. Terry Gilliam rêve beaucoup dans **Fisher King**, au même titre que son personnage principal, Henry Sagan, le professeur d'université devenu Parry, le clodo qui chasse le dragon cracheur de feu en plein New York. Parry, qui croit dur comme fer que le Saint Graal est détenu par un milliardaire dans sa résidence bâtie sur le modèle des châteaux forts. Généreux, Parry sauve Jack Lucas, rempli de whisky à s'en faire péter l'estomac et disjoncter le cerveau. Jack Lucas, la star nocturne des ondes, l'as du micro à la répartie virtuose et cinglante, celui qui méprise le monde entier par de savants calembours, se retrouve dans le ruisseau... Quelle déchéance ! Mais Lucas a une bonne raison pour avoir roulé si bas, dans le ruisseau. Il est coupable d'avoir poussé un dépressif à liquider huit personnes dans un bar snob. Parmi les victimes : l'épouse de Henry Sagan. Sagan part dans un coma catatonique d'où il ressort intact, mais doté d'une nouvelle personnalité. Parry le clodo est né.
On comprend que le scénario de **Fisher King** ait séduit Terry Gilliam, devenu le temps d'un film réalisateur d'une "commande" comme les Américains savent si bien les emballer. Mais le paquet se double d'un magnifique cadeau. Le scénario de Richard LaGravenese colle miraculeusement bien à la personnalité du réalisateur divinement inspiré de **Brazil**. Celui-ci y retrouve instinctivement son propre univers, matière à un humour absurde, cruel, matière à cauchemars, matière à féérie. Un chevalier rouge persécute Parry à travers les rues de New York, des dizaines de couples de yuppies se mettent soudainement à danser des valses viennoises dans une pulsion plastique digne de **La Porte du Paradis**... Mais les coups de folie de Terry Gilliam prennent pour cadre un monde palpable, contemporain, bien éloigné de ses précédents films. Il le transcende par le rêve, le romantisme, par une quasi béatitude, par une double union... Optimiste, Terry Gilliam l'est. "Toute chaussure a son pied. Y'a du vraiment bon qui sommeille dans tous les hommes, y compris dans des salauds égocentriques comme cet enfoiré de Jack Lucas" murmure-t-il. Faut parfois chercher loin dedans pour y dégoter quelque chose de positif, faut prendre son temps pour trouver. Terry Gilliam s'est donné deux heures quinze pour opérer son sujet. Insupportable de suffisance caustique (mais irrésistible), Jack Lucas, l'Américain pur Oncle Sam, retourne sa veste dans le bon sens et entre dans le rêve médiéval de Parry. Costumé comme un Robin des Bois de série Z indonésienne, il se livre même au casse le plus dérisoire de l'histoire du cambriolage... La magie opère. Le duo Jack Lucas/Parry est formidable. Ceux constitués par Parry et Lydia (un Buster Keaton au féminin) et Jack Lucas et Anne (la mégère hispanique au cœur gros comme ça) sont émouvants.
Entrez donc dans ce trip sans coke, sans acide, presque sans alcool, mais qui sent bon l'herbe de Central Park, le dernier repaire du dragon d'**Excalibur** !

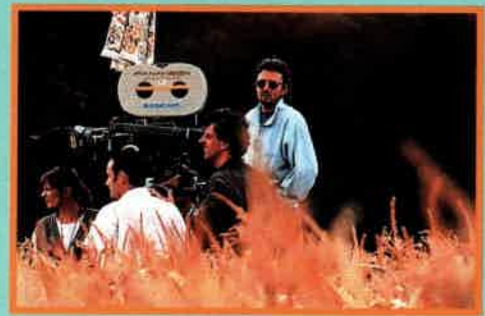
M.T.

The Fisher King, USA. 1990. Réal.: Terry Gilliam. Scén.: Richard LaGravenese. Dir. Phot.: Roger Pratt. Mus.: George Fenton. Prod.: Debra Hill & Lynda Obst pour Tri-Star. Int.: Robin Williams, Jeff Bridges, Mercedes Ruehl, Amanda Plummer, David Pierce, Tom Waits, Chris Howell, Christian Clemenson... Dur.: 2 h 15. Dist.: Columbia/Tri-Star. Sortie nationale prévue le 2 octobre 1991.

SIMPLE MORTEL

Réalisateur :

Pierre JOLIVET



"Plus ça va, plus je deviens un chef d'orchestre silencieux." (Pierre Jolivet, à droite)

Après avoir écrit le scénario du *Dernier Combat*, Pierre Jolivet revient à la SF avec *Simple Mortel*. Son héros, un type tranquille, est contacté par une puissance extraterrestre pour, tout simplement, sauver le monde. Une mission pour laquelle il devra apprendre à tuer... *Simple Mortel*, film hors norme, devrait marquer la (petite) production fantastique française. Tant mieux !

Mad Movies : *D'où vient l'idée de **Simple Mortel** ?*

Pierre Jolivet : C'est une idée bizarre qui est venue se cristalliser autour de vieilles obsessions. J'ai toujours pensé qu'il y avait un sujet intéressant à faire sur le mythe des Horaces et des Curiaces, les deux familles qui combattaient pour Rome et Albe. Ce côté duel, entre deux cités qui choisissaient de faire lutter une ou deux personnes plutôt que de se livrer à une guerre violente, m'a toujours paru un bon sujet. Un sujet très proche d'une réflexion du biologiste Rémi Cauvin qui a étudié les fourmis pendant quarante ans, et qui en est arrivé à cette conclusion : "Il n'y a pas de hasard. Il y a un ordre pré-établi, mais il reste mystérieux." Je tournais autour de choses comme ça quand m'est venue l'idée du film. J'étais à une terrasse de café, tout allait bien et j'ai vu arriver un mec sur le trottoir d'en face, l'air habité, concentré, terriblement troublé, et je me suis dit : "Ce mec est peut-être en train de sauver la Terre entière et on ne le saura jamais." Pourquoi j'ai pensé ça ? Encore aujourd'hui, je me pose la question. J'avais aussi en tête la vision de mon gamin jouant avec son *Gameboy*, manipulant la vie de son petit héros en appuyant sur des boutons, et de là, j'ai commencé à échafauder un scénario.

M.M.: *Le thème du film est proche de la littérature de science-fiction des années 70...*

P.J.: A 20 ans, j'étais un fervent lecteur de la collection *Présence du Futur*. J'ai baigné dans Lovecraft, Matheson, Bradbury, dans tous les grands auteurs américains de SF des années 70. Cela m'a certainement laissé un héritage. Mais, je ne crois pas que l'on puisse ranger **Simple Mortel** dans un genre précis, que ce soit SF ou autre chose. Je crois que, comme **Strictement Personnel** qui flirtait avec le thriller policier, **Simple Mortel** flirte avec le thriller fantastique. Je n'ai pas voulu faire un film de SF, je l'ai peut-être fait sans m'en rendre compte. Je voulais faire un film, euh... Je ne sais pas quel film je voulais faire d'ailleurs. Quand je démarre un film, je ne sais jamais à quel genre il appartiendra. A partir du moment où je commence à faire lire le scénario et à ne pas trouver un rond parce que certains lancent "C'est de la SF mais pas vraiment", pendant que d'autres répondent "C'est de la SF et j'en veux pas", je me dis que je dois tenir un truc qui va m'intéresser. Je n'aime pas m'en tenir aux lois d'un genre. Ceci dit, beaucoup de gens verront **Simple Mortel** comme un film de SF.

M.M.: *Et vous, vous le définiriez comment ?*

P.J.: Thriller métaphysique, peut-être. Une sorte de *Tintin* métaphysique. Le héros me fait l'effet d'un Tintin qu'Hergé aurait mis face au cosmos, face à l'univers infini, face à l'irrationnel, et aurait laissé se débrouiller avec tout ça. Un Tintin qui doit faire des choses extrêmement premier degré, comme monter sur un toit ou se battre, pour raconter une histoire qui atteint un degré cosmique. On s'est tous retrouvé au moins une fois à regarder les étoiles en se disant qu'on n'était qu'une petite merde, un petit rien du tout en comparaison du cosmos. On a tous ressenti ce rapport entre l'infiniment grand et l'infiniment petit. On a tous eu envie de ne pas être qu'une petite fourmi manipulée par le destin, l'irrationnel, le hasard ou Dieu, chacun y donnera le nom qu'il veut. Je me suis dit que ce serait amusant de faire jouer à cette petite fourmi un rôle qui soit cosmique.

M.M.: *Vous croyez à la prédestination ?*

P.J.: Je crois qu'il doit y avoir une part de prédestination. De toute façon, il est totalement inutile d'y réfléchir. Peut-être qu'il y a de très bons astrologues qui savent plein de choses, mais je ne comprends absolument pas l'intérêt d'aller les voir. J'aime assez la vie pour ne pas en avoir besoin. Je ne comprends pas ceux qui vont voir un astrologue pour connaître leur avenir. Je ne vois pas l'utilité de gagner du temps sur le temps.

M.M.: *La réaction du héros de **Simple Mortel** est-elle normale ?*

P.J.: Non, puisqu'on voit au début du film un personnage qui n'y arrive pas, qui ne supporte plus tout ça, qui se retrouve donc dans une impasse et décide de se volatiliser. Le héros du film a aussi envie d'en finir, mais il continue, parce qu'il se découvre capable de continuer. En face d'une situation comparable, chacun réagirait différement. Il se trouve que ce personnage-là arrive à aller jusqu'au bout. Presque contre sa propre volonté. Seules les situations extrêmes arrivent à révéler ce que nous sommes vraiment.

M.M.: *Justement, vous aimez bien les situations extrêmes. On s'en est aperçu dans **Strictement Personnel** et **Force Majeure**.*

P.J.: C'est vrai que ça me passionne. Les situations extrêmes font tomber les masques, permettent de se découvrir véritablement. Avant, on ne fait que



"Rencontres du troisième type" dans un parking !



Tintin au bord de l'abattement : le monde court-il à sa perte ?

gérer notre image, notre courage, notre lâcheté, notre acquis d'éthique, de morale. On gère tout ça tant qu'il n'y a pas trop de danger. Parfois, le danger arrive et c'est ce qui fait qu'une vie devient un destin. En face du vrai danger, c'est notre corps qui réagit et qui nous montre ce que l'on est réellement. Cet instant de vérité me fascine et je lui cours toujours après.

M.M.: *Avez-vous eu du mal à monter le film ?*

P.J.: Beaucoup. J'ai du mal à monter tous mes films. Si j'étais revenu à la charge avec un sujet du même genre que **Force Majeure** et avec Bruel, ça aurait été plus facile. Là, je ramène un film qui frôle la SF. Tous les financiers ont pris peur. Moi, ça m'amusait justement de remettre tout l'argent sur le tapis et de vraiment retrouver l'excitation d'un premier film. De se retrouver face à un récit qu'on ne sait pas par quel bout prendre, avec un acteur pas très connu. Il y a quelque chose de vivifiant dans ce projet et je ne voulais surtout pas m'endormir sur le joli succès de **Force Majeure**. Il est toujours temps de gérer le succès le jour où on n'a plus la santé pour monter en première ligne et s'amuser. Le cinéma, c'est mettre le feu, s'amuser avec les techniciens, découvrir ensemble des choses qui nous fascinent, des trucs qu'on n'a pas encore faits, c'est réapprendre à être môme, quoi. Donc, si je choisis un sujet sans être sûr de pouvoir bien le traiter, sans que les financiers m'apportent leur soutien, sans savoir si le public a envie de voir ce film, alors je suis vraiment motivé. Dès que je sens que tout le monde est d'accord pour faire un film, je le refuse. J'ai besoin de sensations fortes. Je ne me réalise que dans des films risqués.

M.M.: *Comment s'est déroulé le tournage ?*

P.J.: C'est le plus difficile que j'ai connu. Visuellement, la frontière entre le réalisme et l'irrationnel était très mince. Ce qui voulait dire que chaque jour, il fallait se poser des questions sur les cadrages, la lumière, le style, la continuité du climat, etc... Je revoyais constamment le film en même temps que je le tournais, ce que je n'avais jamais fait auparavant. Toute l'équipe sentait qu'on essayait d'attraper quelque chose de très fragile, et que ce travail demandait une concentration de tous les instants. On a travaillé à fond le cadre, la lumière, la couleur des décors, l'aspect visuel du film, la façon de se déplacer de Volter, ses silences, le mixage, le son, tout pour que le film paraisse limpide. Je ne voulais pas tomber dans le piège d'un tournage de SF surfait genre "c'est un film bizarre alors la caméra doit se comporter bizarrement", ni dans celui d'une platitude qui annihile toute action. Il fallait rester à la mince frontière entre ces deux pôles. Et c'était un travail harassant, sur chaque plan, chaque image.

M.M.: *Certains plans, comme l'accident ou la mort de Nathalie Roussel, ont l'air de sortir un peu du film. Est-ce un effet volontaire ?*

P.J.: Un coup de bol, oui. Quand un film est sur les écrans, les gens vous parlent de telle ou telle séquence. On est très content et un peu étonné. On ne peut pas vraiment dire pendant le tournage quels seront les temps forts du film. Ils faut que chaque plan soit le meilleur. Les séquences les plus réussies sont rarement celles qui se sont le mieux passées sur le tournage. Parfois, quand on nous dit que tel plan est particulièrement bon, on rigole doucement avec le chef-op, parce que c'est un plan qu'on ne voulait pas faire ou qu'on a merdé. En même temps, ces plans-là n'existent que si on est vraiment tous dans le film. Je crois que le travail d'un metteur en scène, c'est de faire en sorte que tous les techniciens prennent le même train, à la même heure, dans la même direction. Plus ça va, plus je laisse de la liberté aux techniciens. Je deviens un chef d'orchestre silencieux. Je les regarde travailler et je me dis : "Qu'est-ce qu'ils font ça bien !". Cela m'épate et me ravit. C'est le travail avec les techniciens qui me redonne à chaque fois envie de faire du cinéma. Le film en lui-même, le public l'aimera ou pas, on n'y peut plus rien. En fait, faire de la mise en scène, c'est limiter les dégâts, c'est essayer de pas faire de mauvais films. Je ne pense pas avoir fait un jour un bon film, simplement de pas trop mauvais. Quand j'ai vu **Simple Mortel**, la première fois, plein de trucs m'ont déplu au point que je me suis demandé si c'était la peine d'avoir fait quatre films pour en être encore à faire des conneries pareilles. On me dit que les gens ne les remarquent pas, mais moi je les vois. Quand j'ai vu le film fini, je l'ai trouvé tellement sinistre, tellement dur, que j'ai cru qu'on allait à la catastrophe. J'en étais presque gêné par rapport à mes producteurs. Je suis même agréablement surpris de l'accueil que la presse réserve au film. En fait, on fera toujours des erreurs. Et je sais que je serai toujours atterré quand je verrai mes films.

M.M.: *L'absence d'effets spéciaux est-elle due au manque de moyens ou est-ce un choix personnel ?*

P.J.: Je n'en ai pas mis dans le scénario, sauf à la fin, mais ce sont des effets que je voulais à la fois sobres et efficaces. C'était plus amusant de faire un film de SF sans effets spéciaux. Un effet spécial est déjà réducteur pour le spectateur, il montre ce que l'esprit devrait imaginer. Or, pour moi, le cinéma reste un art de l'évocation qui crée une alchimie à l'intérieur de l'esprit du spectateur, là où il pourra imaginer le film, son plus beau film, qu'il ne verra jamais sur un écran. Je préfère essayer de semer des graines dans l'imagination de façon à ouvrir des portes dans lesquelles l'esprit peut s'engouffrer. Il est beaucoup plus terrible d'imaginer la Lune en train d'exploser plutôt que de voir une fausse Lune exploser dans un studio d'Hollywood. L'imagination humaine est sans fin, sans limite, sans contrôle. C'est un univers autrement plus fascinant que celui des effets spéciaux.

M.M.: *Avez-vous envie de refaire un autre film fantastique ou de SF ?*

P.J.: Oui mais je ne sais pas du tout si je pourrais le faire. Le public n'a pas été voir les quelques films de SF français. Il n'ont pas été voir **Le Dernier Combat**, ni **Gawin** ; ne parlons-pas de **Terminus**. Dès qu'on associe SF et France, j'ai l'impression que le public fait une sorte de rejet. La SF se doit d'être américaine, sinon le public ne se déplace pas. C'est pour ça qu'on est très inquiet sur la sortie de **Simple Mortel**. Si je rencontre le public, tout ira bien, sinon, ce sera la merde. Cela dit, je n'ai pas à me plaindre, j'ai pris mes responsabilités. On verra bien.

Propos recueillis par
Didier ALLOUCH



Dr. IMMORTALIZER

Petit film de série indéfinie (B c'est trop d'honneur, Z c'est pas assez), ce **Dr. Immortalizer** se révèle finalement plus sympathique qu'on ne pouvait le craindre. Pour un million de dollars, le Dr. Levine propose à ses clientes du troisième âge de transplanter leur cerveau dans de jeunes corps. Dans sa cave, des zombies, fruits d'expériences loupées, lui servent à enlever les "donneurs" involontaires. Les clientes n'ont plus qu'à faire leur marché de chair fraiche afin de quitter leur vieille peau pour la superbe plastique d'une blondinette. Mais le méchant docteur a dans l'idée d'utiliser, à des fins personnelles, le corps de ce jeune praticien qu'il vient d'engager. Sa maîtresse, qui est aussi son infirmière et qui le trompe avec son assistant, aimerait bien, elle aussi, se refaire une jeunesse...
C'est vous dire si ça se complique furieusement vers la fin, d'autant plus que les zombies sont de sortie. Il est possible de prendre quelque plaisir à ce joyeux foutoir.

***The Immortalizer.** USA. 1989. Réal.: Joel Bender. Int.: Ron Ray, Chris Crone, Clarke Lindsay, Melody Patterson... Dust.: Delta Vidéo.*

RENDEZ-VOUS AVEC UN ANGE

Tom McLaughlin (**Jason le Mort-Vivant**) a vu, revu, rerevu **Splash** et **E.T.**, deux contes de fée qu'il digère pour pondre **Rendez-Vous avec un Ange**. Jim Sanders, un jeune musicien, trouve dans sa piscine une drôle de créature dotée d'une paire d'ailes. Il passe le restant du film à la cacher, à fuir et à éviter sa petite amie...
Futile en général, mais plaisant dans sa candeur, **Rendez-Vous avec un Ange** s'ingénie à tenter de convertir Emmanuelle Béart (l'ange) à l'American Way of Life. Au-delà de la comédie de boulevard, il y a tout de même deux ou trois scènes féériques où les effets spéciaux visuels de Richard Edlund, évidemment très proches de l'école Spielberg, élèvent Emmanuelle Béart loin au-dessus du sol.

***Date with an Angel.** USA. 1988. Réal.: Tom McLaughlin. Int.: Michael E. Knight, Emmanuelle Béart, Phoebe Gates... Dist.: Fox Vidéo.*

ETERNITY

Un cas de réincarnation et de love-story qui se répète d'un siècle à l'autre, du moyen-âge à l'Amérique contemporaine. Le preux chevalier devient un reporter de télévision, son frère, le vilain prince, un magnat de la télévision aussi... Suite à des rêves, le héros retrouve la gitane qu'il a aimée et tragiquement perdue. Elle est désormais une actrice sans engagement...
De la bonne volonté, il y en a dans **Eternity**, mais la platitude pédante de la mise en scène, la lourdeur de l'interprétation (un Jon Voight bouffi et pataud en tête), les ficelles épaisses du scénario, les bavardages, le ridicule de la reconstitution du moyen-âge et les collants de Jon Voight concourent à jeter **Eternity** dans l'abîme. Prétentieux, ennuyeux et raté.

USA. 1989. Réal.: Steven Paul. Int.: Jon Voight, Eileen Davidson, Armand Assante, Wilford Brimley, John P. Ryan... Dist.: Antarès-Travelling Productions.



SANG FROID

Une nouvelle variation sur le vampirisme qui rappelle un petit film australien méconnu, **Thirst**. Signé par le néo-zélandais David Blyth (**Death Warmed Up**), **Sang Froid** présente des buveurs de sang contaminés par un virus qui, s'il leur donne force et immortalité, les accule à la dépendance vis-à-vis du précieux fluide. Dans le centre du Dr. Alcore, des savants cherchent donc l'antidote pour éliminer les inconvénients du vampirisme...
Atmosphère lourde, nocturne, quelque peu malsaine lorsque le sexe s'en mêle (et c'est souvent), **Sang Froid**, malencontreusement parasité par un scénariste qui ignore le sens du mot "cohérence", se distingue par la sophistication nauséeuse de sa mise en scène et la sensualité glauque des contacts corporels. Hautain et froid, Christopher Plummer compose un vampire en complet-veston particulièrement impressionnant.

***Red Blooded American Girl.** USA. 1989. Réal.: David Blyth. Int.: Andrew Stevens, Christopher Plummer, Heather Thomas, Lydie Denier, Kim Coates... Dist.: CIC Vidéo.*



CLOWNHOUSE

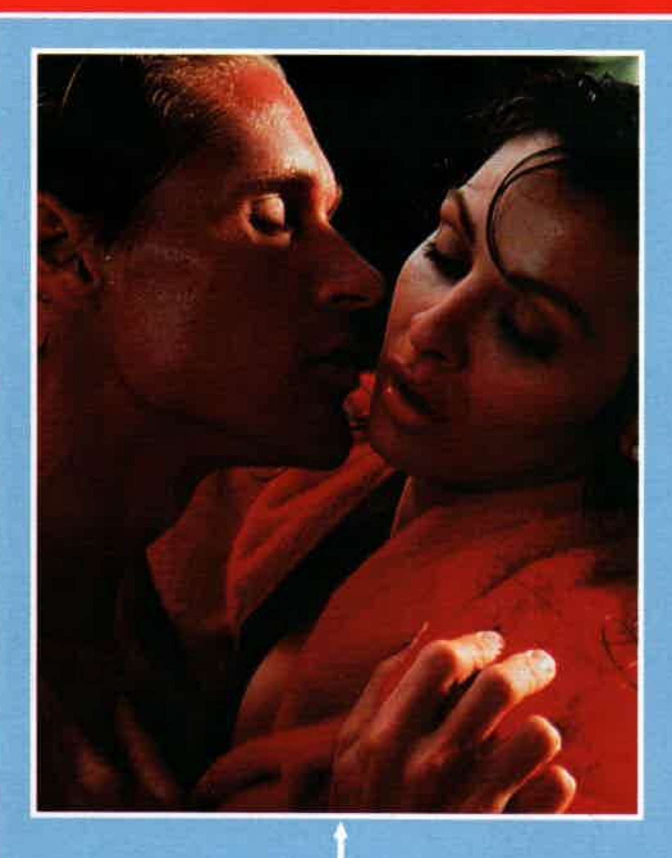
Après l'excellent **Killer Clowns** et le très classique **Ca** d'après Stephen King, **Clownhouse** fait pâle figure. Semble-t-il conçu pour la fête d'Halloween aux Etats-Unis, le film met en scène des gamins qui ramènent d'un cirque des psychopathes grimés en clowns. Pas question de rigoler : les dingues hilares veulent la peau des gosses qu'ils assiègent dans une maison au milieu des bois...
Victor Salva, le réalisateur, illustre un suspense très classique, plutôt bien mené mais prévisible. Il s'appuie essentiellement sur le pittoresque des clowns et le décalage par rapport à la situation. Grâce à une superbe photographie et à une atmosphère nocturne bien distillée, il y réussit souvent.

***Clownhouse.** USA. 1988. Réal.: Victor Salva. Int.: Nathan Forrest Winters, Brian McHugh, Sam Rockwell... Dist.: G.C.R.*

BOBBY

Bobby as-tu du coeur ? Bobby Clifton, un sportif, devient donneur d'organe involontaire et son jeune cœur bat désormais dans la poitrine d'un vieux magnat de l'industrie. Ce n'est pas du goût du reste de son corps qui, plongé dans des eaux polluées, revient à la vie animé par une seule et unique idée : reprendre son bien.
L'argument farfelu et le titre original laissaient espérer une pochade agréable, mais il faut déchanter. L'humour qui aurait pu sauver l'entreprise fait défaut, ce qui rend la prestation des acteurs d'une banalité anesthésiante. Ouvrez l'œil tout de même pour le final et l'apparition tant attendue du monstre.

***Look Who's Toxic.** USA. 1990. Réal.: Louis Matthew. Int.: Chris Robinson, Louis Lemus, Alex Morris... Dist.: Zénith Productions.*



AU COEUR DE MINUIT

Minuit est, dans le film, une étrange boîte de nuit dotée de petites chambres destinées à des pensionnaires d'un genre particulier. Jenny, une jeune femme infirme et dangereusement introvertie, hérite de Minuit qu'elle entend bien transformer et réouvrir. Elle s'y installe et la folie la guette...
Scandaleusement demeuré inédit et privé de festival d'Avoriaz suite à une sordide histoire de sous et de sous-titrage, **Au Coeur de Minuit** décrit une psychose, la terreur du contact charnel. Charnelle, la mise en scène de Matthew l'est aussi, tour à tour étouffante, caressante, envoûtante. Dans des décors aux couleurs écœurantes, **Au Coeur de Minuit** évoque souvent **Blue Velvet** dont il possède le côté suave et étrange. Aguicheuse, allumeuse, victime, Jennifer Jason Leigh est l'interprète idéale de ce thriller sexuel, reposant sur les frasques érotiques d'un satyre mémorable.

***Heart of Midnight**. USA. 1988. Réal.: Matthew Chapman. Int.: Jennifer Jason Leigh, Peter Coyote, Frank Stallone... Dist.: Delta Vidéo.*

PRAYER OF THE ROLLERBOYS

Abandonnant le pas de l'oie, les néo-fascistes du futur se déplacent, avec la même démarche mécanique inquiétante, sur des rollers. Leur projet n'a rien à envier à celui des nazis : distribuer une drogue qui rend stérile et qui permettra à une race de sur-hommes de reconquérir l'Amérique.
Avec des moyens réduits, **Prayer of the Rollerboys** donne une vision cauchemardesque des années à venir. Les villes en ruines et les ghettos permettent aux Rollerboys d'y imposer leur loi alors que des milliers de réfugiés sont parqués dans des camps immenses et que la police patine. Partagé entre ses idéaux libéraux et les avantages matériels à devenir l'un des nantis sur roulettes, Griffin décide d'aider les flics.
Très mouvementé, le film trouve son style et crée une véritable atmosphère de pourrissement social par de petits détails qui rendent l'ensemble d'autant plus troublant. N'hésitez pas à y jeter un œil.

USA/Japon. 1990. Réal.: Rick King. Int.: Corey Haim, Patricia Arquette, Christopher Collet, J.C. Quinn... Dist.: Zénith Productions.

BLUE PASSION

Derrière un titre de film érotique à l'italienne se dissimule en fait un remake des **Yeux de Laura Mars**. Scott, un photographe de mode, rêve toutes les nuits à une jeune femme assassinée de différentes façons par une main inconnue. Un beau jour, il rencontre cette femme...
Nico Mastorakis ne possède pas une imagination débordante. Ce qui n'empêche pas le producteur-réalisateur d'origine grecque de s'adonner à un exercice de petite virtuosité. Progressivement et à force de combines roublardes, il parvient à embobiner le gogo et à surprendre. Comme Mastorakis sait se montrer sophistiqué, sait choisir ses décors, la plastique de ses comédiennes (malgré un érotisme très américain, très pudique donc) et quelques guest-stars illustres, **Blue Passion** se tire bien de l'ornière de la copie pirate et servile.

***In the Cold of the Night**. USA. 1989. Réal.: Nico Mastorakis. Int.: Jeff Lester, Adrianne Sachs, Brian Thompson, Marc Singer, Shannon Tweed, David Soul, John Beck, Tippi Hedren... Dist.: CIC Vidéo.*

LA MALEDICTION CELESTE

Vaguement inspiré de "La couleur tombée du ciel", une nouvelle de Lovecraft, **La Malédiction Céleste** ne craint jamais de donner dans le dégueulasse, tant moral que physique. Dans une campagne reculée des States, une famille de fermiers est victime d'un météorite qui répand dans l'eau un liquide nocif. Les contaminés sont frappés de folie homicide et massacrent allègrement leurs proches, gosses y compris.
Sur cet argument de choc, le comédien David Keith, passé derrière la caméra, se consacre surtout à la description d'une famille tyrannisée par un père bigot et violent (Claude Atkins et sa tête de lard). Plans bizarres, horreur poisseuse, **La Malédiction Céleste** est supervisé par Lucio Fulci (Louis Fulci sur la jaquette !), lequel s'est chargé de la mise en scène des effets gore. Ceux-ci portent bien sa marque de fabrique.

***The Curse, ex-The Farm** USA/Italie. 1987. Réal.. David Keith. Int.: Claude Aktins, Whil Wheaton, Malcolm Danare... Dist.: Delta Vidéo.*

DRAGONFIGHT

Deux trusts internationaux, un américain et un nippon (cherchez le gentil) décident de transformer leur lutte pour la conquête du marché en combat à l'épée. 200 millions de dollars sont en jeu, mais l'un des champions engagés refuse de monter à l'assaut de cette forteresse humaine qu'est Lochaber (le pittoresque Robert **Maniac Cop** Z'Dar). Ce dernier le provoque en réduisant en charpie tout ce qui bouge dans le coin de désert où ils doivent se battre.
Difficile de croire à une telle histoire qui frôle le bizarre et cotoie le ridicule. Sa grosse carcasse emballée dans une cotte de mailles, Z'Dar joue essentiellement de son physique de méchant né. C'est l'intérêt majeur du film.

USA. 1990. Réal.: Warren Stevens. Int.: Michael Paré, Robert Z'Dar, Paul Coufos, Charles Napier, James Hong... Dist.: Warner Home Vidéo.



DEAD SPACE

Le syndrome **Alien** frappe encore chez Roger Corman, lui qui a déjà produit sous une autre bannière **La Galaxie de la Terreur** et **Mutant**. **Dead Space** est loin de se montrer aussi jouissif. Sur la planète Phaebon (*où il ne phae pas bon vivre*, NDC), des scientifiques tentent de trouver un antidote au virus DD-5. Tout rate, et des expériences naît un monstre qui grossit, grossit, grossit. Un baroudeur de l'espace et son robot viennent en aide aux savants.
Dans quelques décors à demi cachés par des éclairages diffus et des contre-jours, avec quelques girophares et des coursives, Fred Gallo bâtit un suspense très fonctionnel ponctué par les apparitions d'un monstre souvent très "muppet show". Marc Singer lui décoche même un violent coup de pied ! Les dialogues sont du genre "Oh mon dieu, quelle horreur". Mais, avec les moyens du bord et un plagiat en guise de scénario, l'ensemble réussit à demeurer regardable un soir de désœuvrement et de haute paresse intellectuelle.

***Dead Space, ex-Biohazard**. USA. 1990. Réal.: Fred Gallo. SPFX : Gabe Bartalos. Int.: Marc Singer, Laura Tate, Bryan Cranston, Judith Chapman... Dist.: G.C.R.*

Marcel BUREL

NEW VIDEO

RABID GRANNIES

Un opéra gore dont la bonne santé ravageuse et communicative fait oublier la minceur du script et l'inexpérience des comédiens. Attention, ça dégage !



Un héritier prêt à passer à la casserolle.

Fugitivement aperçu au dernier Festival du Film Fantastique de Paris, **Rabid Grannies** n'aura jamais connu la grâce d'une distribution sur les grands écrans de notre hexagone. Le parti-pris joyeusement gore du métrage, l'irrespect des valeurs traditionnelles, le propos volontiers iconoclaste, et sans doute aussi le jeu plus que rudimentaire des principaux acteurs ont sans doute pesé lourd dans la balance en défaveur de cette œuvrette, finalement assez proche de la plaisanterie de potache, et sans prétention aucune.

Deux vieilles dames, gentilles et fortunées (du genre pas bêcheuses : elles n'hésitent pas à offrir une bouteille de gros rouge à un pauvre !), fêtent leur anniversaire et, comme chaque année, les héritiers potentiels débarquent pour faire leur cour. Les rascals évaluent déjà leur place au Top Ten testamentaire et mesurent à vue d'œil la résistance physique des deux grands mères. Mais voilà qu'un neveu récemment déshérité pour mauvaise conduite - il avait célébré une messe noire, mais pas méchamment, sans doute... - va venir troubler la fête. Il fait remettre un cadeau à ses tantes : un mystérieux coffret dont le pouvoir satanique va les transformer en deux harpies vengeresses et carnassières, ceci en plein repas d'anniversaire. Le château devient alors le théâtre d'une traque implacable dont bien peu d'héritiers sortiront indemnes.

DROLE DE FAMILLE

On reconnaît ici le classique huis clos où les monstres traquent leurs victimes tout au long d'un récit échevelé. Au croisement des **Démons**, **Evil Dead**, et même **Zombie** de George Romero, l'histoire n'innove guère, si ce n'est dans la présentation folklorique des divers caractères, sommairement élaborés, mais par des traits de peinture tellement grossiers qu'ils en deviennent burlesques. Dans cette invraisemblable galerie de personnages, on découvre une vieille fille, un fabricant de préservatifs (son stock vient de brûler et il connaît quelques problèmes avec les écolos du coin !), un beauf irréductible, un couple de lesbiennes, un frimeur bellâtre, un marchand d'armes (qui rêverait bien de troisième guerre mondiale pour arrondir ses fins de mois), une servante demeurée, une cuisinière tyrannique et un curé complètement halluciné. L'auteur s'amuse dès lors des travers de tous ces héritiers et multiplient les scènes cocasses en nous les montrant tour à



Une mémé grillée, à point.

tour odieusement lâches, mesquins, envieux, et méritant bien leur triste sort.
L'humour et l'exagération des nombreuses séquences gore parviennent également à faire passer toute l'horreur et la méchanceté crasses des divers meurtres complaisamment étalés. L'insupportable survient même lorsque la mère, à la recherche de sa petite fille, voit la jambe sectionnée de celle-ci dévaler doucement les escaliers, tandis que le chien de la maison s'occupe à dévorer la seconde. La fillette elle-même, est caressée par la mamie sauvage, et baigne évidemment dans son sang. Car le scénariste ne fait pas de détail en s'attaquant aussi bien aux rares personnages innocents ou sympathiques qu'aux autres. C'est le grand équarrissage, la kermesse horrifiante, l'ultime nettoyage, et aussi la grande marrade.
La première mémé s'étant faite copieusement trouer la peau par le marchand d'armes expérimentant ainsi sa dernière création - sans grands résultats d'ailleurs - l'autre apparaît soudain revêtue d'une véritable armure, telle un preux chevalier du Moyen Age. Effet garanti ! De même, l'enfant s'attaque à sa mère (euh... **La Nuit des Morts-Vivants**), le prêtre s'occit lui-même à l'arme à feu et sa cervelle vient heurter le mur, puis dégouline lentement, les mamies voraces déchirent la jambe d'une victime, tandis qu'un témoin peureux vomit copieusement, etc... Ainsi, chaque séquence, chaque meurtre, cherche à la fois l'originalité du geste et l'humour de la situation. Une démarche assumée qui dédramatise l'horreur et nous ramène à la glorieuse école du grand guignol. Car, nous parlions ici d'**Evil Dead**, mais c'est bien certainement davantage d'**Evil Dead II** dont semble s'inspirer Emmanuel Kervyn.

LE SOUFFLE D'UNE PREMIERE OEUVRE

La grande force de **Rabid Grannies** réside à la fois dans son innocence et sa passion. lorsque l'inexpérience du technicien lui sert curieusement de talent et lui permet justement les audaces les plus vertigineuses. Au bout d'une demi-heure d'un dialogue banal et répétitif, récité très lentement par des acteurs jouant faux comme ce n'est pas permis (sans doute avec une post-synchro ultérieure), le réalisateur décolle pour se cantonner au strict travail visuel. Aidé par des effets spéciaux surprenants, compte-tenu de la minceur du budget, Emmanuel Kervyn compose parfois de magnifiques images et exploite toutes les possibilités de prises de vues. Plans subjectifs, contreplongées, course effrénée de la caméra à la poursuite des victimes, qui s'arrête brutalement à la vision d'une porte refermée (merci encore à **Evil Dead** !), travelling de 360 degrés à la verticale, plans obliques, tout y passe comme s'il s'agissait d'un véritable challenge technique. Et ça fonctionne. A mesure du déroulement, la tension monte, oppressante, appuyée par une bande son ne redoutant pas d'en faire trop : hurlements, musique répétitive et monocorde (sauf lors de l'exposition et du final libérateur, de facture plus classique), rafales de vent, halètements, cris d'horreur, couinements divers et autres bruits d'ambiance.
Rabid Grannies démarre à la fin du jour, se déroule en une seule nuit, et se conclut au petit matin. Pas d'artifices ni de dislocation de l'espace-temps. Unité de lieu de temps et d'action. C'est net, simple et sans bavures. On sent là le désir profond de retrouver le souffle épique des grandes premières œuvres du genre, même si le résultat reste légèrement en deça des prétentions. Linéaire, prévisible, quelque peu laborieux, surtout dans sa première partie, **Rabid Grannies** vaut surtout pour son look ravageur et ses trucages inventifs.
Après **Baby Blood** pour la France, la Belgique égalise. Un partout, la balle au centre...

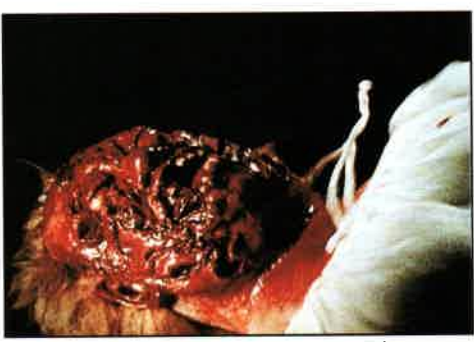
Jean-Pierre PUTTERS


Des maquillages surprenants signés par Stéphane Fernandez (PS : y'a rien de drôle).


Les mamies avant la toilette du matin.


"Ce n'est pas parce que c'est les vacances qu'il faut abandonner vos bras." (slogan de la SPB, Société Protectrice des Bras)

Belgique. 1989. Réal. et scén.: Emmanuel Kervyn. Dir. Phot. Hugo Laby. SPFX : Sébastien Fernandez. Dir. Art.: Luke Bertrand. Mus. : Pierre Damien Castelain et Jean Bruno Castelain. Int.: Danielle Daven, Anne-Marie Fox, Jack Mayar, Elliot Lison, Françoise Moens, Paule Herreman. Prod.: Lloyd Kaufman et Michael Herz. Dist. vidéo : Kara Films. Dur.: 1 h 25.


Le retour de "Superpizzaman" !



NEW VIDEO

SUNDOWN

la guerre des vampires

Vampires et cow-boys n'ont pas grand chose en commun, rien qui pourrait justifier une rencontre au sommet... Il faudrait que le comte Dracula s'installe au Far West pour que des crocs poussent aux pistoleros. C'est chose faite avec *Sundown*...



Emmett Walsh et la tête qu'il vient d'arracher par une gigantesque mandale.

Les vampires au cinéma : une longue histoire carburant à l'hémoglobine, au pieu dans le cœur, au crucifix et aromatisée d'un doux fumet d'aïl. Accommodés à toutes les sauces, ils trouveront bientôt un illustre ambassadeur nocturne en la personne du **Dracula** de Francis Coppola. Après **Vampire, Vous avez dit Vampire ?, Aux Frontières de l'Aube, Sundown, La Guerre des Vampires** constitue en quelque sorte son avant-garde.

Sundown, un mixte étrange, impossible à priori, mais que quelques téméraires ont déjà tenté. Le pistolero qui résiste aux balles de **Curse of the Undead** (1959) est un vampire. Et Dracula s'est compromis dans le Old West sous les auspices d'un nanar désormais mythique, **Billy the Kid versus Dracula** en 1965. **Sundown** renoue donc avec ces rencontres d'un troisième type. Il plante une colonie de vampires dans un environnement aride généralement foulé par des boots éperonnées.

IL ETAIT UNE FOIS DANS L'OUEST

Un bled perdu quelque part en Arizona, Purgatory, acheté par le Comte Mardulak (David Carradine) soucieux de réhabiliter ceux de sa race : les vampires. Lunettes noires, larges chapeaux, les vampires peuvent désormais vivre le jour. Ils se nourrissent de sang artificiel fabriqué dans une usine. Mais cette hémoglobine n'est pas du goût de tous. La dissidence dans la colonie est menée par Jefferson (John Ireland), nostalgique du temps où les vampires puisaient directement le fluide vital à la jugulaire des humains. Jefferson fait des disciples, à qui il fournit une arme d'un modèle révolutionnaire, la seule capable de clouer définitivement au sol ses adversaires : des balles en bois... La révolution commence et il faudra que le Ciel vienne en aide à Mardulak, alias Dracula, pour que les gentils vampires adeptes du sang synthétique l'emportent sur les vilains représentants des traditions séculaires ! Même Robert Van Helsing (Bruce Campbell), petit-fils du fameux chasseur de créatures de la nuit, se rallie à la bonne cause. Le monde à l'envers !

A partir d'un scénario à l'origine très sérieux, Anthony Hickox (fils de feu Douglas et réalisateur du prometteur **Waxwork**) s'adonne à la parodie combinée des clichés du western et du film fantastique. "*A l'origine, **Sundown** n'était qu'une réponse au **Bal des Vampires***" dit-il. Il prend le script en main et habille tous les personnages façon cow-boys, des cow-boys qui logent dans leur fameux colt six coups des projectiles de métal. Mais la mythologie du vampire n'autorise pas des décès brutaux par ce moyen. "*Lorsque je réécrivais le scénario, quelqu'un m'a annoncé que, manquant de métaux, les Allemands, pendant la dernière guerre, se sont mis à fabriquer des balles en bois*".

Mais Anthony Hickox ne rejette pas pour autant les bons vieux trucs qui réduisent les vampires en poussière : l'eau bénite, les pieux maladroitement manipulés par un Van Helsing aussi abruti que son aïeul, les

David Carradine sur les traces de Papa dans le rôle d'un vampire peu conventionnel !

crucifix, le soleil... Anthony Hickox, au sein de la parodie la plus outrancière, proche des **Enfants de Salem**, se drape néanmoins d'un grand respect. Sur une musique aux accents de celle de **La Conquête de l'Ouest**, c'est presque un exploit...

MERCI SERGIO

"Depuis toujours mon souhait était de réaliser un film dont les héros seraient des vampires, dans le décor d'un western spaghetti. Bien sûr, ***Sundown*** *est très nettement influencé par* ***Le Bal des Vampires****. De plus, il se base sur les clichés des films gothiques, pas des adaptations littéraires modernes comme "Interview with a Vampire"* continue le jeune réalisateur. Cependant, celui-ci a l'intelligence de ne pas délaisser le versant western de son film, présent surtout à travers un décor que Sergio Leone aurait apprécié pour **Pour une Poignée de Dollars**. Il donne ainsi le rôle de Jefferson à un vétéran du genre, John Ireland, dont le palmarès inclut des classiques comme **Réglement de Comptes à OK Corral**, **J'Ai Tué Jesse James**. John Ireland qui affronte dans un duel aux pistolets emprunté à Sergio Leone un David Carradine savoureux dans la panoplie rétro d'un exilé des Carpathes. David Carradine, fils de John, lui-même Comte Dracula dans **Billy the Kid versus Dracula** ! Un bien bel héritage spirituel. *"A la lecture du scénario, je me suis rendu compte que je devais interpréter Mardulak de la manière dont mon père jouait les vampires, de façon solennelle"*. Mais David Carradine tâte encore mieux de l'ironie. Il faut le voir sortir de son cercueil capitonné, les yeux rougis par le sommeil et baillant. Poli, il met la main devant la bouche. *"C'est la première fois que l'on choisit le Comte Dracula pour être le héros positif d'un film"* rajoute le comédien. Habituellement, Van Helsing et ses sermons ont le beau rôle. Mais, dans **Sundown**, le dernier représentant de la fameuse lignée ne parvient que rarement à dégainer pieux et marteau au moment opportun. Il se range finalement dans la résistance dirigée par Dracula. Peter Cushing devrait en perdre ses derniers cheveux.



Un vampire allergique au sang synthétique.

Cyrille GIRAUD

Sundown : The Vampire in Retreat*. USA. 1989. Réal.: Anthony Hickox. Scén.: John Burgess et Anthony Hickox. Dir. Phot.: Levie Isaacks. Mus.: Richard Stone. SPFX : Tony Gardner, Larry Hamlin, Anthony Doublin. Prod.: Jefferson Richard pour Vestron. Int.: David Carradine, Maxwell Caulfield, Morgan Brittany, Bruce Campbell, M. Emmett Walsh, Deborah Foreman, John Ireland... Dur.: 1 h 40. Dist.: Delta Vidéo.*

NEW VIDEO

LE PUITS ET LE PENDULE

Les écrits d'Edgar Poe n'en finiront jamais d'être trahis par le cinéma. Stuart Gordon, après avoir joliment écorché Lovecraft, s'ajoute donc à la longue liste des traîtres envers l'écrivain. *Le Puits et le Pendule* n'adapte pas la nouvelle. Il s'en inspire, pour un joyeux festival gore !



Une résurrection digne du grand-guignol.

Depuis son désastreux **RoboJox** et son éviction du générique de **Chérie, J'Ai Rétréci les Gosses**, Stuart Gordon se limite à peu de choses. Un téléfilm où Anthony Perkins joue les papa vampires (**Father of Darkness**), et c'est tout. Avant que le réalisateur du frénétique **Ré-Animator** ne reprenne du poil de la bête en accumulant les projets solides (**Thor** et son monstre sous-marin, **Shadow over Innsmouth** d'après Lovecraft, et le thriller de SF **Fortress** avec Christophe Lambert). Un an avant cette quasi résurrection, Stuart Gordon se fait la main sur un incunable d'Edgar Poe, que Roger Corman a déjà génialement trahi avec **La Chambre des Tortures**, "Le Puits et le Pendule". Evidemment, le scénariste Dennis Paoli ne retient d'Edgar Poe que la fameuse serpe qui balaie la chambre des tortures avant de tailler dans le vif, le reste de la nouvelle étant constitué par le délire d'un condamné à mort. Ainsi, pour faire bonne mesure, il introduit dans le script trois autres récits de l'écrivain dopé, "L'Emmuré Vivant" , "L'Enterré Vivant" et "La Barrique d'Amontillado".

LE GRAND INQUISITEUR

Le Puits et le Pendule a pour "héros" un authentique fanatique, Torquemada, un dingue sado-masochiste, qui envoie au bûcher des centaines d'innocents sous prétexte qu'ils s'adonnent à la sorcellerie. "*Torquemada ne se considère pas lui-même comme un assassin. Il se définit comme le Messager de Dieu. Plutôt que d'en faire quelqu'un de diabolique, nous en avons fait un homme censé qui s'imagine simplement que Dieu parle par sa bouche. Il pense ainsi avoir le droit divin d'outrepasser les ordres du Pape*" explique Stuart Gordon. Mais, dans sa chasse aux pêcheurs, Torquemada rencontre Maria, une très jolie boulangère. Il en tombe amoureux et l'emprisonne pour sorcellerie. Rongé par la culpabilité, Torquemada court à sa perte...

Torquemada, un tortionnaire, un bourreau, un sadique que Stuart Gordon étudie scrupuleusement. "*Ce moine dominicain a réellement inventé l'Inquisition. Il en a une approche très méticuleuse. Torquemada a écrit environ 28 livres sur ce sujet, avec ses lois. On y trouve aussi le compte-rendu des procès, la description des tortures infligées aux innocents. Nous avons mis la main sur l'emploi du temps détaillé d'un tortionnaire. Réveil, le petit déjeuner, pendre une vieille femme par les poignets pour la fouetter. Puis la détacher, manger un morceau, reprendre en main la prisonnière pour la faire asseoir sur un feu... A la lecture de ces abominations, j'ai compris que la torture n'était qu'un boulot comme un autre pour ces gens*". Voilà qui rappelle furieusement les déclarations d'un commandant de camp de concentration nazi. Interrogé sur les sentiments qu'il éprouvait quand il envoyait des milliers de gens à la mort, il répond : "C'était ennuyeux, mais il fallait le faire". Soumis à la même question, les bourreaux de l'Inquisition aurait

pareillement argumenté. Mais, tout amateur de gore qu'il est, Stuart Gordon ne peut potasser à loisir les mémoires saignants de Torquemada. *"Nous avons même trouvé le mode d'emploi des tortures. Au bout de la vingtième page, j'en étais malade !"*. Cependant, dans le film, Gordon met le paquet au niveau des sévices physiques. Les sbires de Torquemada brûlent les pieds, crèvent les yeux, écartèlent... La toute puissante Inquisition ordonne même qu'un cadavre soit sorti de sa sépulture pour être jugé, puis châtié de cent coups de fouet. Evidemment, après la peine, il ne reste que des ossements éparpillés. Torquemada les fait broyer et, avec la poudre, remplit un sablier ! Ce qui s'appelle pousser l'humour noir jusque dans ses derniers retranchements. Mais Stuart Gordon assure que ces faits sont véridiques, historiques. Le prince du gore aurait-il désormais besoin de vilains alibis culturels pour justifier tant d'horreurs ?

D'UN COMEDIEN A L'AUTRE

Dans la soutane de Torquemada, Lance Henriksen se donne à fond. Il contourne la démonstration de grand-guignol que Stuart Gordon affectionne, évite la froideur cynique et méthodique de Vincent Price, pourfendeur de sorcières dans **Le Grand Inquisiteur**. Le Torquemada de Lance Henriksen est un malade mental, un psychopathe, frustré, refoulé... Un impuissant sans doute car, au moment d'honorer une Maria victime d'un odieux chantage, il tourne casaque et accuse le démon de le soumettre à la tentation. Un triste sire pathétique, mais point libidineux comme les hommes qu'il emploie. Joli prétexte que de chercher les signes extérieurs de Satan pour palper le corps nu d'une vierge...

Avant d'engager Lance Henriksen et Rona De Ricci (Maria), Stuart Gordon sollicite Peter O'Toole et Sherilyn Fenn, la bombe érotique de **Mystère à Twin Peaks**. *"Le tournage devait démarrer avec eux en mai 1989, en Grande Bretagne, car Peter O'Toole ne pouvait s'éloigner de Londres. Mais, deux semaines avant la date du premier coup de manivelle, l'argent de la production a disparu à cause de la défection de Vestron, qui avançait une grande part des 6 millions de dollars de budget. La mise en chantier du* ***Puits et du Pendule*** *s'est immédiatement arrêtée, les éléments du décors sont partis au magasin des accessoires et les 1000 rats ont pris du ventre dans leurs cages"*.

Lorsque, deux ans plus tard, Stuart Gordon monte de nouveau le projet avec le producteur Charles Band, il ne peut retrouver le même casting. Peter O'Toole et Sherilyn Fenn sont, pour longtemps, sous contrat. Du coup, sans distribution prestigieuse, le budget diminue de moitié. Aux côtés de Lance Henriksen, Gordon mobilise sa femme (Carolyn Purdy-Gordon dans le rôle d'une aristocrate), son copain Jeffreys Combs (le Herbert West de **Ré-Animator** incarne ici un lettré bigleux et complice de Torquemada)... Roublard, il demande à Oliver Reed de faire une courte apparition dans le rôle d'un émissaire du Pape que Torquemada s'empresse d'éliminer. Oliver Reed qui, en 1971, aura péri sur un bûcher de l'Inquisition dans **Les Diables** de Ken Russell. Détail rigolo : il y était grillé sur les ordres du Pape !

De Grande-Bretagne, le tournage passe alors en Italie. Les ouvriers du cru, trop zélés, ne tiennent pas compte des indications de Stuart Gordon et construisent un pendule de métal véritable !

LA PEAU DE POE ?

"Je suis depuis toujours un inconditionnel d'Edgar Poe et des adaptations de Roger Corman. Il m'a semblé être temps de faire découvrir cet écrivain à une nouvelle génération et de mettre à nouveau ses récits en images" commente Stuart Gordon. Depuis peu, les adaptations grouillent, toutes guère fidèles et encore moins respectueuses de l'œuvre du Maître. Stuart Gordon ne fait pas exception à la règle. **Le Puits et le Pendule** ne doit pas ainsi être vu comme un Edgar Poe à l'écran, mais plutôt comme ses petits films allemands qui fleurissaient dans les années 70, **La Marque du Diable**, **La Torture**, dont les chasseurs de sorcières se nommaient Anton Diffring et Reggie Nalder. Un tantinet plus gothique et moins champêtre, **Le Puits et le Pendule** accumule avec la même santé morbide les scènes gore, les supplices pratiqués par des bourreaux sadiques, toujours prompts à déshabiller une jolie fille avant de lui extirper le Diable du corps... Comme Michael G. Armstrong et Adrian Hoven (les réalisateurs de **La Marque du Diable** et de **La Torture**), Stuart Gordon se complait dans la souffrance et plaide, finalement, la cause de l'Eglise dans un contre-jour volontairement bondieusard tandis que monte une musique pseudo religieuse pompée sur celle de **La Malédiction**. Hypocrite va !

Cyrille GIRAUD

Torquemada : grand Inquisiteur et impuissant notoire.



L'instrument favori de l'Inquisition : le bûcher.

The Pit and the Pendulum. *USA/Italie. 1990. Réal.: Stuart Gordon. Scén.: Dennis Paoli d'après une nouvelle d'Edgar Poe. Dir. Phot.: Adolfo Bartoli. Mus.: Richard Band. SPFX : Greg Cannom. Prod.: Charles Band pour Full Moon. Int.: Lance Henriksen, Jeffreys Combs, Oliver Reed, Rona de Ricci, Tom Towles... Dur.: 1 h 37. Dist.: CIC Vidéo.*

TONTON MAD VS. THE FLYING JAQUETTE (7)

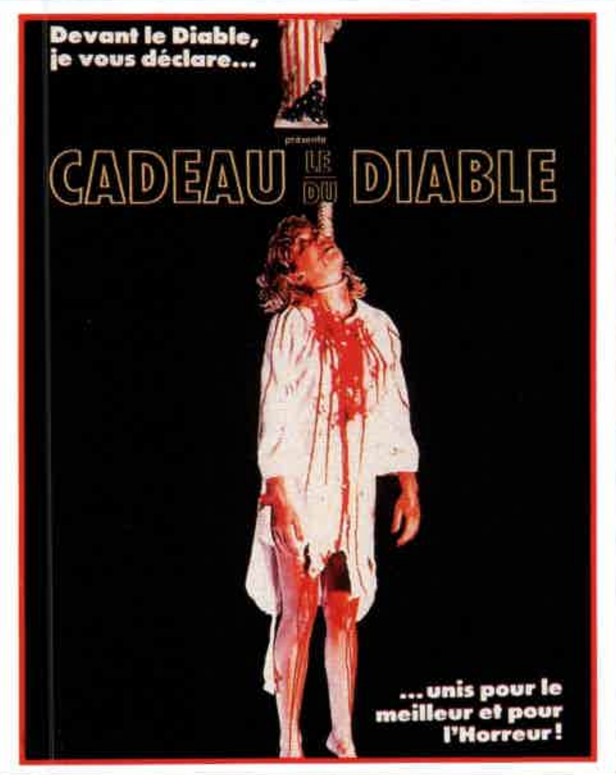
Jaquettes détournées, slogans ringards, titres mensongers, ou encore illustrations délirantes, explorons tous ensemble l'univers étrange de la vidéo en folie...

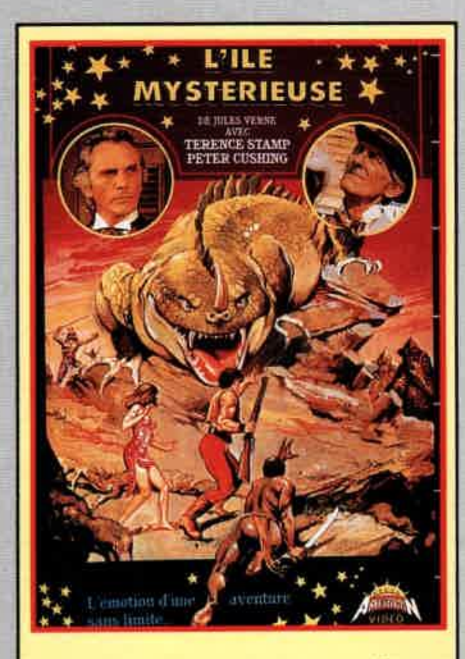


Ouah ! La main rouge qui déchire un ciel londonien sous les yeux d'un joli monstre vert. On sent là un petit relent de Freddy, qui semble beaucoup inspirer les illustrateurs. Par ailleurs on reconnaîtra l'exact plan de la ville ayant déjà servi pour le visuel du **Terreur sur Londres**, dissimulant lui-même le film **Gorgo**.
Nous avons ici affaire à **I Monster (Je Suis un Monstre)**, de Stephen Weeks, une version inavouée du célèbre mythe de Jekyll et Hyde tournée par Chris Lee et Peter Cushing. Quant à ce titre nébuleux de **La Main Rouge**, on se perd en conjectures... Et pourquoi pas le pied noir ou la salade verte ?

Commencée il y a plus d'un an, cette rubrique ne va pas tarder à s'interrompre. En effet, nous avons progressivement passé en revue les détournements de films les plus notoires, et l'actualité ne suffirait pas à alimenter ces deux pages en permanence (ce dont nous pouvons nous montrer satisfaits).
Il n'est que temps, si vous connaissez quelques autres titres que nous n'aurions pas encore fait figurer dans notre index, de nous les faire parvenir au plus tôt.

"Voyage au bout de l'enfer... Même les acteurs ont été censurés", nous prévient le slogan qui n'a pas l'air de rigoler. A la limite, ils censuraient aussi le film et personne n'y perdait. Car il s'agit d'une exploitation opportuniste du thème de **L'Exorciste** (l'héroïne rejette ici le démon, dans un flot de sang, sous la forme d'un long et fin serpent...), lequel **Exorciste** marqua irrémédiablement la production fantastique des années 74/75. Sorti chez nous sous le titre de **Magdalena la Sexorcisée** (ou parfois **Magdalena l'Exorcisée)**, l'œuvre connut par ailleurs l'adjonction de quelques séquences plus sexuellement musclées.
Au chapitre des emprunts, on reconnaîtra aussi celui du visuel de la jaquette, qui n'a bien entendu rien à voir avec le sujet puisqu'il provient du **Suspiria** de Dario Argento. On ne peut pas être partout, non plus...
Par ailleurs, le film est signé Michael Walter, et non Jésus Franco, comme il est annoncé dans notre index (n° 70).





Une bien belle illustration qui utilise au moins le sujet de l'affiche originale. C'est déjà ça. Malheureusement, le titre n'a rien à voir, sinon que l'histoire concerne bien une île où il se passe des choses mystérieuses (évidemment, vu sous cet angle...).
Le film connut déjà une sortie en France sous le titre **Le Mystère de l'Ile aux Monstres**, signé par le regretté Juan Piquer (un des rares auteurs regretté de son vivant...), et déjà responsable de quelques baclages notoires, du genre **Sadique à la Tronçonneuse**, **Supersonic Man** ou **Slugs** (le seul film où l'on prépare une salade, 1) sans la laver, 2) sans s'apercevoir qu'une énorme limace noire se cache à l'intérieur. Un record !).
Par ailleurs, le récit ne s'inspire absolument pas de *L'Ile Mystérieuse* de Jules Verne, mais d'un autre ouvrage, *L'Ecole des Robinsons*. Un jeune homme s'aguerrit volontairement sur une île où il doit combattre divers dangers, dont quelques (faux) monstres ringards fournis, à son insu, par un oncle fortuné. Sans intérêt.

Enfant, Suzanne a tué sa mère en fourrant une araignée dans son lit. Puis elle grandit normalement en trucidant les gens de son entourage au moyen de son élevage de tarentules. Une vocation, quoi !
Il faut reconnaître derrière ce **Mygale** le très moyen **Le Baiser de la Tarentule** datant quand même d'il y a une bonne quinzaine d'années. C'est carrément la mygale des anciens combattants ! (bon d'accord, je vais au coin et j'ai un gage..).





Encore plus fort que **L'Exorciste**, nous avertit le slogan. Ah bon, dans quelle discipline ? Car on reconnaît bien entendu ici, derrière ce titre fantaisiste de **Horror Terminal**, **Les Vampires de Salem**, odieusement tronçonné en France (massacre à la tronçonneuse ?), ramené qu'il fut d'une durée de quatre heures à une heure cinquante-cinq.
Sur l'identité de l'auteur, le résumé hésite constamment sans jamais s'y retrouver : "encore un chef-d'œuvre signé DENIS HOOPER", ou, plus loin : "toute la force et l'imagination de DENIS HOPPER est présente". Et pourquoi pas "sont présentes", puisqu'on s'intéresse à l'orthographe ?
Bref, imaginez les mêmes obligés de pondre un texte sur **Massacre à la Tronçonneuse 2**, de Tobe Hooper, avec Dennis Hopper... Les pauvres, on souffre déjà pour eux !



Bay Mad ! Ah, enfin un film pour nous. Manque de chance, il s'agit du **The Blood Suckers** (appelé aussi **Incense for the Damned**) de Robert Hartford Davis. Encore une fois, nous trouvons des visuels fort différents, dont pas un ne correspond vraiment au contenu du film, encore que la fille en train de crier reste commune aux deux illustrations.



Colombus, particulièrement, fit très fort en mettant en valeur des silhouettes évoquant davantage Roy Thinnes, Goldie Hawn et Francis Perrin, que Peter Cushing et Patrick McNee censés jouer dans le film. Notons les mignonnes chauves-souris, avec les oreilles plus ou moins longues, avec queue ou sans queue, voletant dans le décor. Ca ne peut pas faire de mal...

LEXIQUE

(suite)

Operation Destructor : Le Monde Perdu (I. Allen)
L'Or et le Sang : Maciste dans les Mines du Roi Salomon (Martin Andrews : Nino Zanchini)
Panic : La Vierge de Nuremberg (A. Dawson)
Panique sur l'Autoroute : Le Motel Rouge
Panique sur Londres : Konga (John Lemont)
Paperino : La Longue Nuit de l'Exorcisme (Fulci)
Pleine Lune : Les Vierges de la Pleine Lune (Paolo Solvay)
Possédée : Emilie, l'Enfant des Ténèbres (Massimo Dallamano)
Prediction : L'Emmurée Vivante (Lucio Fulci)
Reaction : La Nuit des Fous Vivants (G. Romero)
Reincarnator : Dracula contre Frankenstein (Al Adamson)
Rencontres Diaboliques : Démoniaque Présence (Martin Newlin : Fabrizio Laurenti)
Rendez-vous avec la Mort : Le Silence qui Tue (Denny Harris)
Rêves Macabres : Le Corps et le Fouet (Mario Bava)
Rush 2 : Rage (Anthony Richmond : Tonino Ricci)
Santo le Mutant : Santo et le Trésor de Dracula (René Cardona)
Sauvage : Mais qu'Avez-Vous Fait à Solange ? (Massimo Dallamano)
La Secte de l'Horreur : Le Château des Messes Noires (Jonathan Samo)
Sexual Sadique : La Vie Amoureuse de l'Homme Invisible (Pierre Chevalier)
Spider, l'Horrible Invasion : l'Invasion des Araignées Géantes (Bill Rebane)
Soif de Sang : Le Mort-Vivant (Bob Clark)
Space Mutants : Planet of the Vampires (M. Bava)
Spiritika : L'Eté de la Peur (Wes Craven)
Télédrome : Hypnos, ou la Folie du Massacre (Paul Maxwell : Paolo Bianchini)

à suivre...

Non ce n'est pas **L'Au-delà**, malgré le repiquage de la célèbre affiche. Et pour les amateurs, signalons déjà que ce **Château des Morts-Vivants** possède l'amusante particularité de ne pas montrer du tout de morts-vivants. Mais que fait donc *50 Millions de Consommateurs* ?
"Pourquoi avez-vous accepté son invitation ?" proclame le slogan. Son invitation à qui ? Au château, au mort-vivant ? On ne nous dit rien !
Ce film date de 1970 et sortit en France sous le titre **Le Monstre du Château**. Un peu d'érotisme, un dément assassin, un faux coupable, et surtout un tombereau de poncifs. On se demande un moment si Luis Mérino n'a pas voulu tisser là une stricte anthologie des lieux communs du cinéma fantastique (savant fou, château lugubre, villageois apeurés, portes grinçantes, orage, jeunes filles en déshabillés, etc.). Pas grave : laissons tisser le Mérino...



L'ennui avec les faux titres c'est que celui qui se dit, "tiens je me taperais bien une histoire de mutant de l'espace dans le genre **Alien**" ressort déçu, et cet autre qui se lamente "mais quand sortira **Planet of the Vampires** en vidéo ?" laissera passer ce très beau film de Bava, aux images proprement sublîmes. Un procédé qui ne satisfait strictement personne. Encore bravo, les gars !



"Un vampire ne doit pas se faire de mauvais sang", nous prévient le slogan, ce qui est déjà assez drôle en soi (si, c'est drôle, on vous dit). Mais ils pouvaient aller plus loin.



Du genre "un film du célèbre Clive Donner (de sang !)." Comme quoi on peut toujours faire plus con, quand on cherche...
Bref, cette **Folle Histoire de Vampiror** cache le déjà distribué chez nous **Les Temps sont Durs pour Dracula**, où le célèbre comte vampire tente de redonner vie à son épouse en l'abreuvant de sang. Mais hélas, parmi les victimes figure une Noire et, du coup, la malheureuse se retrouve toujours vampire mais... Noire, bien évidemment.
Une version drôle et moderne du mythe, avec les très belles Jennie Linden, Veronica Carlson et Linda Hayden.



Avec **Disparitions**, nous noterons déjà celle du titre français, **L'Homme H**, sorti chez nous il y a quelque 32 ans. Quant au slogan : *"la Mort rôde sur ses pas"*, il nous plonge dans un torrent de perplexité. Sur ses pas à qui ? A la Mort ? A quelqu'un d'autre ?
Ce film d'Inoshiro Honda montre une substance, née de la radio-activité, qui digère les corps de ses victimes tout en s'imprégnant de leur mémoire. Intéressant.



Cette **Enterrée Vivante** cache bien entendu la pauvre Madeline de **La Chute de la Maison Usher (House of Usher**, 1960) de Roger Corman.
Pas facile de s'y retrouver, d'autant que le même Corman signa déjà un **Enterré Vivant**, et Lucio Fulci une autre **Enterrée Vivante** qu'il ne faudra pas confondre avec ce titre-ci. C'est très dur.
Tradition, fatalité, langueur, poésie et bucolisme au menu.

Enquête menée par **Jean-Pierre PUTTERS**

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS



MAD MOVIES

23 La série des Dracula, Mad Max II.
26 Les "Mad Max", Cronenberg, Avoriaz 83.
27 Le Retour du Jedi, Creepshow.
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984.
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava.
31 Indiana Jones, l'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages.
33 Gremlins. Les effets spéciaux d'Indiana Jones.
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985.
35 Terminator, Brian de Palma, Wes Craven.
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator.
37 Mad Max III, Legend, Ridley Scott.
37 Hors-série : Tous les films de James Bond.
38 Rick Baker, Retour vers le Futur, Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 1986.
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock.
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma.
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type.
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton.
44 Massacre à la Tronçonneuse II, Stephen King.
45 La Mouche, Star Trek IV. Avoriaz 1987.
46 King Kong et les autres, Bloody Bird, L'Exorciste.
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy III, Evil Dead II.
48 Evil Dead II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II.
49 Dossier Superman, Hellraiser, La série B américaine.
50 Robocop, The Hidden, Effets spéciaux, House II.
51 Star Trek IV, Robocop, Avoriaz 1988.
52 Running Man, Hellraiser II, les films de J. Carpenter.
53 Near Dark, Maniac Cop, Dossier "zombies".
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les "Vendredi 13".
55 Roger Rabbit, les films de "Freddy", Bad Taste.
56 Beetlejuice, Freddy IV, Near Dark, Cyborg.
57 The Blob, Fright Night II. Avoriaz 1989.
58 Entretien Cronenberg, Invasion Los Angeles.
59 Batman, Hellraiser II, The Craignos Monsters (1).
60 Freddy 5, Re-Animator 2, The Craignos Monsters (2).
61 Indy 3, Abyss, Batman, The Craignos Monsters (3).
62 Spécial SPFX: Star Wars, etc... The C. Monsters (4).
63 Avoriaz 1990, Simetierre, Bride of Re-Animator, etc.
64 Freddy, Basket Case II, Nightbreed, Frankenstein.
65 Total Recall, Les Tortues Ninjas, Akira.
66 Gremlins II, Highlander II, The C. Monsters (5).
67 Robocop II, Dick Tracy (SPFX), The C. Monsters (6).
68 Les Tortues Ninjas, Darkman, George Lucas.
69 Avoriaz 91, Highlander II, L'Exorciste, La Suite.
70 Predator II, Massacre à la Tronçonneuse III.

IMPACT

1 Commando, Rocky IV, George Romero, Avoriaz 86.
2 Highlander, Rutger Hauer, Michael Winner.
3 The Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive.
4 John Badham, Jack Burton, Sybil Danning, Critters.
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch.
6 Daryl Hannah, Dossier "Ninja", Day of The Dead.
7 Crocodile Dundee, Harrison Ford, Nastassia Kinski.
8 Les trois "Rambo", Dolls, Evil Dead II.
9 Freddy III, Tuer n'est pas jouer, Indiana Jones 2.
10 Predator, L'Arme Fatale, Brian de Palma.
11 Kubrick, Les Incorruptibles (De Palma), Superman IV.
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser.
13 Avoriaz 1988, Lucio Fulci, Le "hard Gore", J. Chan.
14 Hellraiser II, Rambo III, Elvira, Harrison Ford.
15 Double Détente, les "Emmanuelle", Beetlejuice.
16 Spécial Rambo III, Cyborg, Munchausen.
17 L'Ours, Freddy IV, Roger Rabbit, Rambo III.
18 Les "Inspecteur Harry", Avoriaz 1989, Tsui Hark.
19 Avoriaz 89, Phantasm 1 et II, Faux Semblants.
20 Indiana Jones, Simetierre, entretien J. Carpenter.
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme.
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2.
23 Spécial les trois "Indiana Jones", The Punisher.
24. Ciné-muscles: Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop II, Total Recall, Entretien : R. Corman.
26 Dossier "Super Nanas", Maniac Cop II, Eff. Spéciaux.
27 Gremlins II, Jean-Claude Van Damme, Jackie Chan.
28 Robocop II, Dick Tracy, Gremlins II.
29 Total Recall (SPFX), Rocky V, Van Damme.
30 Avoriaz 91, Rocky V, Cabal, Envoyé Spécial.
31 Coups pour Coups, Highlander II, le retour du Western.













BON DE COMMANDE

Pour commander: découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement, à MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.

Chaque exemplaire: 20F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon de commande (Mad 1 à 22, 24, 25 et 28 : épuisés). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon: 5F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

MAD MOVIES 23 26 27 29 30 31
32 33 34 35 36 37 38 39 40 41
42 43 44 45 46 47 48 49 50 51
52 53 54 55 56 57 58 59 60 61
62 63 64 65 66 67 68 69 70 37HS

IMPACT
1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11
12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22
23 24 25 26 27 28 29 30 31

NOM ____________ PRENOM ____________

ADRESSE ____________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, réglement joint.

Mad Movies et le Ministère de la Culture présentent :

THE

CRAIGNOS MONSTERS

Onzième épisode

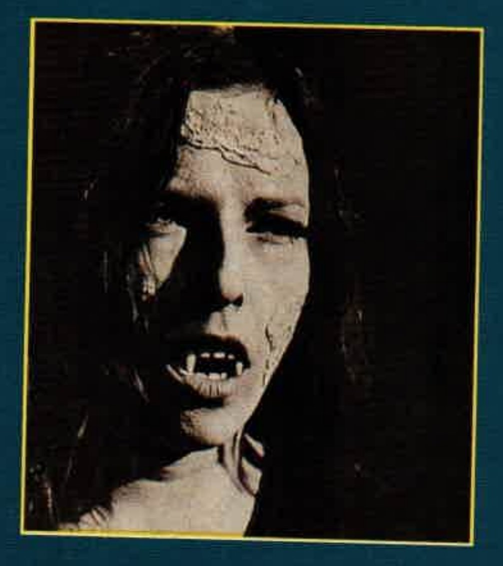








L'atelier culturel de la création dadaïste dissidente, branche expression ludique, vous présente enfin le résultat de ses travaux pour ce dernier bimestre. Un onzième chapitre qui trônera bientôt au beau milieu de votre déjà colossale collection. Et, croyez-moi, ça fait du bien quand les onze y trônent ! (c'est pas moi, on m'a forcé...).



RETURN OF COUNT YORGA

1971. U.S.A. De Bob Kelljean. Avec Robert Quarry, Mariette Hartley et Roger Perry.

Tous ces vampires, on se demande s'ils se lavent bien les dents après chaque morsure. Quand on voit l'état des victimes, il est permis de se poser la question.
Ce film fait suite au précédent de la série (logique, jusqu'ici), **Count Yorga, Vampire**, ayant obtenu un fort estimable succès.
Yorga revient donc pour tenter de vampiriser une douce jeune fille, et tout irait pour le mieux si son fiancé ne montrait pas devant ce projet une mauvaise volonté tout à fait déconcertante.
Les lecteurs versés dans la linguistique comparée auront déjà noté que Yorga est un des rares noms à faire en l'inversant le mot "Agroy". Ce qui n'avance pas essentiellement nos travaux, mais enfin c'est comme cela que la sémantique, elle aussi, progresse à petits pas.

WHITE ZOMBIE

(Les Morts-vivants)

1932. U.S.A. De Victor Halperin. Avec Bela Lugosi, Madge Bellamy et John Harron.

Ces rudes énergumènes aux faciès superbes représentent sans doute les premiers zombies de toute l'histoire du cinéma. Le terme "zombie" s'étant répandu un peu plus tôt dans le domaine public, suite à la parution d'un livre (*The Magic Island*, de William B. Seabrook) et la sortie d'une pièce de théâtre (*Zombie*).
Bien sûr, ils craignent un peu avec leur air balourd et leur côté propre sur eux, mais on se console en se disant qu'au moins ils sont blancs (ben si : **White Zombie** !).
Bela Lugosi les soumet à sa volonté, jusqu'à ce qu'ils finissent par se révolter. C'est ça que je n'aime pas avec les zombies : on ne peut jamais leur faire confiance. Victor Halperin récidivera quatre ans plus tard avec, justement, son **Revolt of the Zombies**.
Conseil aux spectateurs : apportez de quoi tricoter avec vous, parce qu'il se passe bien certaines choses, mais elles arrivent très lentement dans le film. Euh, dans le fond, j'avais dit "tricoter", pas "tripoter". Merci.





CURSE OF THE DEMON

(Rendez-vous avec la Peur)

1958. G.B. De Jacques Tourneur. Avec Dana Andrews, Peggy Cummings et Niall McGinnis.

Un démonologue inspiré invoque cette effrayante entité satanique pour se débarrasser de ceux qui gênent ses travaux. Il lui suffit de remettre, parfois à son insu, un certain parchemin à un malheureux, pour que celui-ci tombe aussitôt victime du monstre. Sauf si l'intéressé parvient à confier le grimoire à quelqu'un d'autre avant l'assaut fatal.
Le dénouement verra deux protagonistes se refiler fièvreusement l'objet funeste avant que la créature ne s'empare évidemment du plus méchant des deux. Bien joué, le monstre... Bon, au pied, maintenant !

THE WONDERFUL WORLD OF THE BROTHERS GRIMM

(Les Amours Enchantées)

1962. U.S.A. De Henry Levin et George Pal. Avec Laurence Harvey, Karl Boehm, Russ Tamblyn, Terry Thomas et Yvette Mimieux.



Fumer est dangereux pour la santé, mais notre fier animal n'en a cure dans ce segment des contes de Grimm, **L'Os qui Chantait**.
Terry Thomas s'en vient ici combattre un dragon, mais il est très peureux et, comble de malchance, le dragon est très méchant. Finalement, son serviteur terrasse lui-même l'animal. Pratique, le Chevalier trucide alors le valet pour s'attribuer la victoire. Classique mais efficace, et tout le monde en aurait fait autant à sa place...
Plus tard, la découverte d'un os provenant du cadavre favorisera la résurrection de la victime et le châtiment du coupable. Comme on voit, la malhonnêteté ne paie plus. Du moins au cinéma...

THE CAT CREEPS

1930. Espagne. De George Melford. Avec Antonio Moreno, Lupita Tovar et Manuel Granado.

Il s'agit de la version espagnole du film de Rupert Julian (qui signa **Le Fantôme de l'Opéra**, avec Lon Chaney, en 1925), tiré de la célèbre pièce de John Willard, *The Cat and the Canary*, déjà adaptée à l'écran dans une version muette par Paul Leni, en 1927.
Imaginez une maison mystérieuse, des personnages inquiétants et une sinistre question d'héritage traitée façon Agatha Christie. Les questions d'héritage restent d'ailleurs souvent sinistres, surtout quand on n'hérite pas...
Une héroïne doit rentrer en possession des biens d'un parent défunt, sauf si l'on peut établir qu'elle ne jouit pas de toutes ses facultés mentales. Il n'en faudra pas plus pour qu'un petit rigolo tente de la rendre dingue en se déguisant en cet affreux monstre tentant de l'assassiner. En déduire que le coupable se cache parmi les autres héritiers potentiels relève désormais du simple exercice de style.
George Melford récidivera l'année suivante en adaptant le **Dracula** de Tod Browning.





DR. HECKYLL AND MR. HYPE

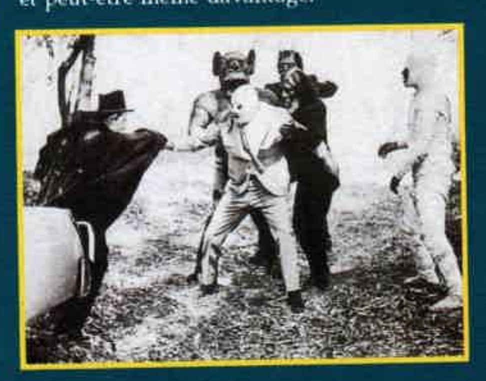
1980. U.S.A. De Charles B. Griffith. Avec Oliver Reed, Sunny Johnson et Mel Welles.

Cette adaptation méconnue de l'oeuvre de Stevenson reprend la démarche d'un Fisher dans son **Two Faces of Dr. Jekyll** (comment, Tonton Mad ? En français : **Les Deux Fesses du Dr. Jekyll** ? Dehors !), ou celle d'un Jerry Lewis dans son décisif et virulent **Dr. Jerry and Mr. Love**. A savoir que le Dr. Jekyll, assez moche, et ici nommé Heckyll pour raison de droits, bien certainement, se transforme en un Mr. Hyde (Hype) relativement séduisant (enfin, ce n'est jamais qu'Oliver Reed !).
Charles B. Griffith, autrefois scénariste de Corman, écrit et dirige cette histoire, en faisant du héros un pédicure qui, en tentant de se suicider au moyen d'une potion amincissante (pas idiot...) connaît cette étrange mutation. Sous l'emprise de la drogue, il devient très méchant à l'égard des femmes qui le méprisèrent si longtemps.
À défaut d'un film canon, c'est une production *Cannon*. On ne peut pas tout avoir !

SANTO Y BLUE DEMON CONTRA LOS MONSTRUOS

1968. Mexique. De Gilberto Martinez Solares. Avec Santo, Blue Demon et Carlo Ancira.

Tout au long de sa carrière, Santo tapa joyeusement sur toute sorte de méchants. Tellement joyeusement d'ailleurs que certains finirent par le surnommer "le gai tapant" (si, si !). A propos, il tombe dans celui tendu par une panoplie de monstres réunis pour l'occasion. Un vampire, un zombie, un monstre de Frankenstein, une momie (pas conne, craignant les coups, elle a amené ses bandelettes), un petit monstre au cerveau apparent, et même un cyclope !
Du coup, Santo va se faire aider de son ami Blue Demon. Mais le méchant de l'histoire fabrique alors un double de ce dernier pour tromper le bon Santo (à la limite, le lutteur étant masqué, il aurait gagné du temps à ne copier que le masque, mais, bon... on ne saurait penser à tout).
Bref, le suspense atteint ici son maximum, et peut-être même davantage.



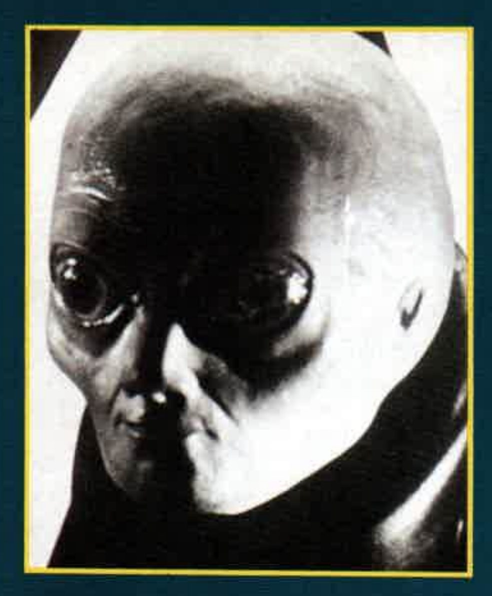
TWILIGHT ZONE

(La Quatrième Dimension)

1961. U.S.A. Episode Mr. Dingle, the Strong. De John Brahm. Avec Burgess Meredith, Don Rickles et Edward Ryder.

Ce vieux brigand de Burgess Meredith incarne le timoré Dingle sur lequel de cocasses frères siamois cybernétiques jupitériens tentent une expérience. Le Terrien va développer alors une force extraordinaire qu'il utilise à de vaines démonstrations d'esbroufe. Déçus, les extraterrestres lui retirent tout pouvoir.
Mais voici qu'apparaissent ensuite deux Vénusiens aux maquillages ravageurs et aux ravissantes antennes, qui vont lui transmettre cette fois une surdose d'intelligence dont il ne va pas, hélas, faire un meilleur usage. La morale de l'histoire cherche à nous convaincre que la force et le savoir doivent servir avant tout de nobles causes, et non servir de prétexte à de futiles fanfaronnades.
Et c'est tout à fait vrai. Ainsi, regardez, nous, nous avons fait *Mad Movies*...





END OF THE WORLD

(Destruction Planète Terre)
1977. U.S.A. De John Hayes. Avec Christopher Lee, Sue Lyon et Kirk Scott.

Soucieux de préserver l'Univers, des Aliens ont décidé de supprimer purement et simplement notre planète et, pour ce faire, ils utilisent un curieux procédé. Ils se déguisent en religieux et occupent un couvent qui leur sert de tête de pont. D'après eux, notre Monde ne pense qu'à rire, à tout détruire, à forniquer, et il importe donc de l'éliminer, comme dirait *Contrex*, tels les Sodome et Gomorrhe des anciens temps bibliques.
Des gens qui veulent détruire la Terre, on en voit depuis les origines du cinéma et ça n'est pas fait pour nous impressionner, mais pour une fois, ils vont vraiment y parvenir, car le film se termine sur notre destruction complète. Zut alors ! Avec des têtes pareilles, on ne les aurait jamais cru aussi méchants. Moi, dans le doute, je ne fréquente déjà plus les églises, on ne sait jamais...



THE THING

(La Chose d'un Autre Monde)
1951. U.S.A. De Christian Nyby. Avec Kenneth Tobey, Margaret Sheridan et James Arness.

Dans le genre "les militaires font semblant de s'attaquer à une créature extraterrestre mais vous savez, si elle était terrienne et communiste de surcroît, ce serait pareil, et toc !", **La Chose d'un Autre Monde** fait assez fort. Entre le discours scientifique pétri de tolérance, soucieux d'échange et de fraternité, et celui des militaires ne connaissant que le classique "je lui tire déjà dans les fesses et on verra après", le film de Nyby fait clairement son choix. Il illustre assez bien la méfiance de rigueur en cette période de Guerre Froide à l'égard de tout ce qui venait de l'étranger ou d'ailleurs. La "Chose", végétale et vampire, mourra donc, sacrifiée sur l'autel de la sécurité nationale. Triste !

STAR TREK

1966. U.S.A. Episode The Galileo Seven. *De Robert Gist. Avec William Shatner, and Co.*

Avec une tête comme ça, moi je dis que les gens devraient se faire tout petits. Eh bien pas du tout. Il s'agit de belliqueux hommes préhistoriques rencontrés sur une planète lointaine, Taurus 2, qui, bien entendu, vont aussitôt s'en prendre à l'équipage de l'Enterprise. Mais qu'est-ce qu'ils ont tous ? Décidément, les problèmes de l'immigration ne vont pas se résoudre de si tôt. Les étrangers pourraient faire un effort, quand même...





THE BOWERY BOYS MEET THE MONSTERS

1954. U.S.A. De Edward Bernds. Avec Huntz Hall, Leo Gorcey et Bernard Gorcey.

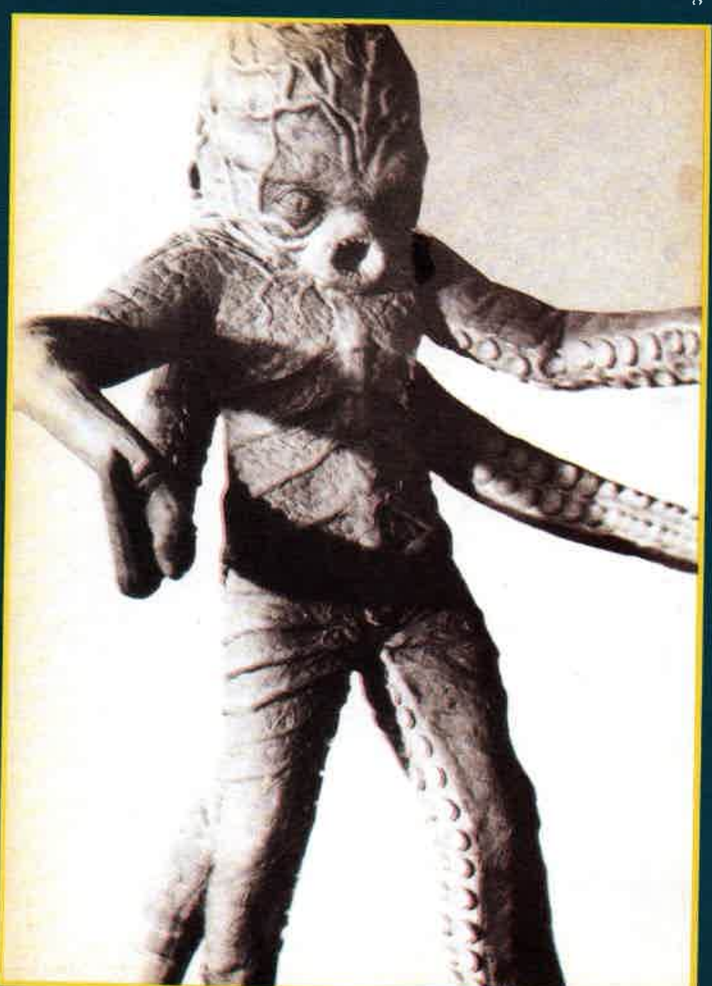
- Et quand j'appuie là, ça vous fait mal ?
- Humpf, arghh, scrountch, humpf...
- Oui, je sens que ça va beaucoup mieux, il crie déjà moins fort !

Leo Gorcey, un des leaders du team des Bowery Boys, tombe entre les mains d'un savant fou rêvant de greffer un cerveau humain à son gorille favori. Drôle d'idée, mais ils sont souvent comme ça, les savants fous. Les pitreries de l'intéressé lui feront peut-être renoncer à ce curieux projet.
On croise encore au détour d'un scénario, n'hésitant pas à en faire trop, un vampire, un robot et un amateur de plantes carnivores cherchant quelque pâture humaine pour jeter à ses monstres végétaux. La folie, quoi...



OCTAMAN

1971. U.S.A. De Harry Essex. Avec Kerwin Matthews, Pier Angeli et Jeff Morrow.



Ce splendide animal représente le premier vrai travail professionnel du maquilleur Rick Baker au cinéma.
Conçu, dit-on, pour la somme de 500 dollars, cet homme-pieuvre trimbale huit tentacules. Les quatre premiers pour les bras et les jambes de l'acteur supposé normal figurant la bête, et les quatre autres manipulés hors champ par des fils en nylon invisibles et maintenus par des cannes à pêche. (Arrêtez le tournage, les gars, ça mord, j'en tiens un gros !).
L'animal figure ici une espèce mutante surgie d'une eau polluée, qui va semer la panique, et aussi un solide fou-rire.
Le scénariste Harry Essex (**La Créature du Lac Noir, Le Météore de la Nuit**) se croit encore ici dans les années cinquante et dirige cette tête de chou à ventouses comme s'il réinventait les classiques. Emouvant...

FRANKENSTEIN CONQUERS THE WORLD

1965. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Nick Adams, Tadao Takashima et Kumi Mizuno.

Lassé d'enregistrer des échecs répétés, Bernard Tapie investit très fort en amenant ce nouveau transfuge au sein de l'équipe de France. Est-ce vraiment fair-play ?
Putainggg, conggg, si on gagne pas cette fois-ci, je mange ma machine à écrire. Putainggg ! Et je pèse mes mots...
Tzzybxwt... zblurgkzx ! Faites pas attention, c'est la machine à écrire qui proteste.
Bien sûr, nous avons déjà parlé de ce film, mais quand on aime on ne compte pas. A gauche, nous trouvons toujours le monstre de Frankenstein à l'issue de son étonnante croissance. Bel athlète !





CHABELO Y PEPITO CONTRA LOS MONSTRUOS

1973. Mexique. De José Estrada. Avec Pepito Romay et Chabelo.

Le burlesque et le fantastique se heurtent assez durement dans cette bluette mexicaine résolument bon enfant.
Chabelo et Pepito sont deux gamins débrouillards et insupportables qui vont devoir affronter un loup-garou, un vampire et cette curieuse créature du lac noir servilement repompée sur le classique de Jack Arnold.
Le costume plisse bien un petit peu, mais si l'on ne force pas trop sur les éclairages et si elle court assez vite, ça devrait aller quand même. Et viva Mexico !

REPTILICUS

1962. U.S.A./ Danemark. De Sidney Pink. Avec Carl Ottosen, Ann Smyner et Mimi Heinrich.

Un savant découvre un tissu animal dans une mine et décide de façon péremptoire qu'il s'agit d'un fragment de grand reptile. Et de se mettre aussitôt à la recherche des autres morceaux, ceci au grand divertissement de ses collègues. Il prétend que l'animal constitue le lien entre le reptile et le mammifère, puis déclare que sa chair peut se régénérer à volonté.
Mine de rien, pendant que les autres rigolent, l'élément placé dans une cuve à nourrir les dinosauriens (j'abrège, pour ne pas lasser...) commence à proliférer jusqu'à ce que s'échappe soudain... REPTILICUS ! Ce qui tombe assez bien, attendu qu'il s'agit du titre du film. On n'est pas des cons !
Militaires et scientifiques tomberont enfin dans les bras les uns des autres pour conjurer ce nouveau péril. C'est assez beau, en fait...



WEREWOLVES ON WHEELS

1971. U.S.A. De Michael Levesque. Avec Stephen Oliver, Billy Gray et Barry McGuire.



Un loup-garou à roulettes, quelle bonne idée !

Entendez pas là que notre héros chevauche une moto avant de subir la classique transformation griffue et poilue, laquelle comptera dans l'histoire des lycanthropes à l'air niais.

Quelques motards se moquent d'une secte de serviteurs du diable, qui vont les changer en loup-garou, pour, bien sûr, se moquer d'eux à leur tour. Un peu de sexe (très peu, merci, je suis au régime...), quelques effets gore, de la musique branchée (dix dollars à celui qui veut bien la débrancher...) motiveront l'intérêt des inconditionnels, à défaut de celui des cinéphiles.

On notera la posture particulière de l'animal reconstituant dans son malheur la position idéale du motard assis. Un coup d'œil dans le rétroviseur arrière, et il ne lui reste plus qu'à faire "vroum-vroum" pour s'y croire tout à fait !

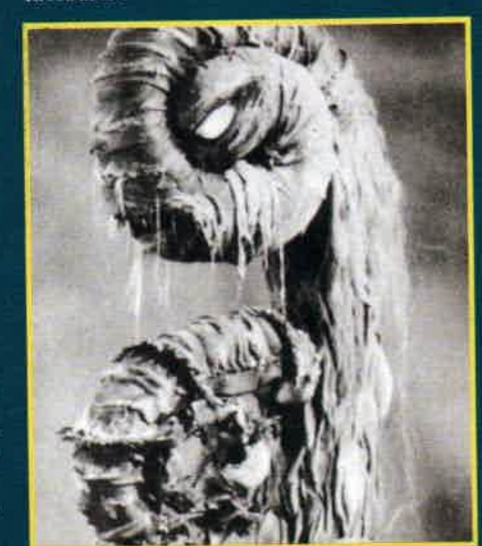
Tout cela est bien émouvant...

OUTER LIMITS

(Au-delà du Réel)

1964. U.S.A. Episode Counterweight. De Paul Stanley. Avec Michael Constantine, Jacqueline Scott et Larry Ward.

Un équipage de six personnes pérégrine doucement dans l'espace à bord d'un gigantesque vaisseau à destination d'une planète lointaine (quand c'est Bételgeuse, vous me réveillez, c'est là que je change...). Mais on s'aperçoit qu'il s'agit d'une simulation de vol, entreprise pour tester les réactions des passagers. Ca se passe plutôt mal, d'autant qu'un Alien, peu soucieux de voir débarquer des Terriens chez lui, décide de prendre les choses en main. Enfin, façon de parler...
La créature végétale ici représentée, animée de mauvaises intentions, l'est aussi par le grand spécialiste Jim Danforth. Quel raccourci !



DAI KOESU YONGKARI
(Monster Yongkari)
1967. Corée du Sud. De Kiduck Kim. Avec Yungil Oh, Chungim Nam et Soojai Lee.

Un tremblement de terre se produit en Corée à la surprise générale. Finalement, ce n'est qu'un reptile géant qui se secoue les plumes en sortant d'une léthargie de quelques millénaires. Bien sûr, celui-ci se met à tout détruire, comme s'il avait déjà visionné toute la série des **Godzilla**. Là où les militaires ne sont plus d'accord, c'est quand ils s'aperçoivent que l'animal se nourrit de produits pétroliers. Ah non alors, et la crise de l'énergie ?
Un petit garçon et un savant parviendront heureusement à vaincre la grosse bête.
Plus ringard que n'importe quel produit nippon, le film tente surtout de faire passer un message anti-rouge des plus virulents. Effort tardivement couronné de succès par la chute du grand dinosaure communiste. Boum ! (C'est quoi ce "boum" ? La chute ? Ah bon ! Merci l'ingénieur du son, alors...).

THE THREE STOOGES MEET HERCULE
1962. U.S.A. De Edward Bernds. Avec les trois Stooges, Emile Sitka et Gene Roth.



En remontant à l'antiquité, on découvre ces étonnants ancêtres des frères Bogdanoff, monstres siamois cyclopéens à la pillosité généreuse. Et eux, au moins, ils ne nous parlent jamais de la cosmogonie universelle du temps relatif, ce qui nous fait des vacances.
Ils tentent de faire moins de bêtises que les Trois Stooges réunis et, finalement, n'y parviennent pas.
Entre autres connaissances, on trouve encore Achille, Ulysse, Hercule et une machine à explorer le temps. L'action se déroule au moins 900 ans avant que Jésus crie, et c'est assez dire s'il était long à la détente.



HALF HUMAN
1955. Japon. De Inoshiro Honda. Avec Akira Takarada, Akémi Negisi et Momoko Kouchi.

Les yétis, on en parle toujours mais on ne les voit jamais. En voici un, merci *Mad Movies*.
Le bruit court qu'un yéti séjournerait dans une montagne du Japon. Quelques jeunes scientifiques explorent la région et tombent sur des restes humains visiblement massacrés (les humains, hein, pour massacrer les restes, faudrait vraiment être pervers !). On découvre que cet homme des neiges fait l'objet d'un culte auprès des montagnards du coin et vit de leurs offrandes.
Là-dessus, un businessman farouche rêve d'exploiter l'animal comme attraction, et fait enlever le fils du monstre qui, hélas, mourra dans l'action. Evidemment, le papa va dès lors s'employer à le venger.
La dissection du rejeton révèlera qu'ils furent l'objet d'une mutation provoquée par les radiations d'une ancienne expérience atomique, et que les yétis cachent en fait des hommes comme vous et moi. Enfin, surtout comme vous, je suppose.

UNKNOWN ISLAND
(L'Ile Inconnue)
1948. G.B. De Jack Bernhard. Avec Richard Denning, Virginia Gray et Philip Reed.

Un gorille rouquin et un tyrannosaure, joués par deux hommes dans des costumes idoines, s'affrontent dans une île du Pacifique où subsiste encore toute une faune préhistorique : dinosaures, iguanodons, cégétistes, abonnés à l'*Ecran Fantastique*, etc...
Le scénario se complaît dans la romance de l'héroïne hésitant entre les bras de l'ex-aviateur militaire passionné de photographie, et un marin membre de l'expédition ayant fait autrefois naufrage sur l'île.
Beaucoup de dialogues et une tendance à ne pas mêler les monstres aux personnages, ceci afin d'éviter des effets spéciaux par trop compliqués. Evidemment, si le spectateur s'aperçoit que les dinosaures accusent la même taille que les acteurs, où va-t-on ?





LONDON AFTER MIDNIGHT
(Londres après Minuit)
1927. U.S.A. De Tod Browning. Avec Lon Chaney, Conrad Nagel et Henry B. Walthall.

Voilà ce qui risque d'arriver aux présentateurs TV lorsqu'ils vieillissent. Evidemment, à force d'être contents de tout, du temps qu'il fait, de l'invité surprise, des chansons niaises qu'on barrit dans leurs émissions, de leurs jeux pour demeurés mentaux (au fait, avez-vous bien découpé votre bulletin dans *Télé-Star* ?), ça finira bien par leur laisser des traces.
En fait, il s'agit ici de Lon Chaney (le père) incarnant un faux vampire dans une scène destinée à confondre un coupable.
La trame resservira huit ans plus tard pour **La Marque du Vampire**, du même Tod Browning.

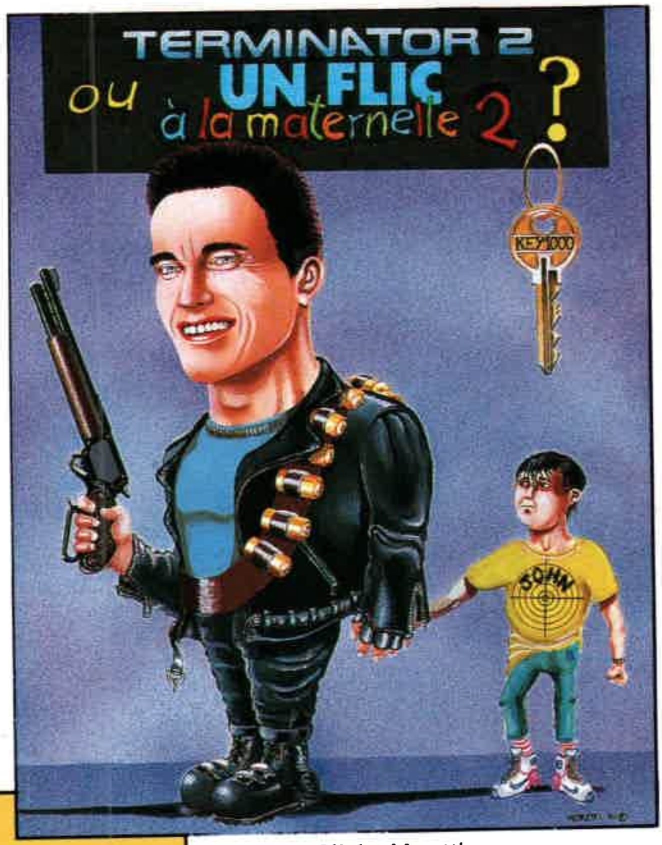
Dossier réalisé par **Jean-Pierre PUTTERS**

SUR LES TELESCRIPTEURS

Pendant la période estivale, *France-Inter* remplaçait ses émissions matinales, plutôt pertinentes d'ailleurs (zapping, etc.) par une enquête permanente auprès de diverses personnalités (Guy Tréjean, Line Renaud, Micheline Dax...) portant sur leur emploi du temps pendant les vacances. Avait-on vraiment envie de savoir à quoi pouvait s'occuper Line Renaud cet été ? Enfin bref...
Soudain, le 19 août, changement de programme et émission spéciale, rapport aux événements de Moscou. Faut-il donc faire la (contre) révolution pour qu'on cesse d'infantiliser les auditeurs le matin. On pourrait bien le penser. Et si on envahissait Monaco, tiens !

L'actualité qui tue :

- Aldo Maccione, co-produit par *La 5*, nous arrive dans la lucarne sous la forme de Six téléfilms. On est prié de tenir son récepteur fermé pendant l'orage.
- Michel Cardoze quitte *TF1*, qu'est-ce qu'on va faire de ses pochettes fleuries ?
- *RTL* et *TF1* augmentent leur audience par rapport à leurs homologues respectifs. Moralité : soutenons davantage le service public, les gars, y'a urgence.
- Emmanuelle (mais si, mon père, vous savez bien, Emmanuelle...) nous revient en téléfilms de 30 minutes, produits par Menahem Golan. Aie, aie aie...
- Les Carpentier font leur rentrée sur *La 5*, avec un show de variétés, ce qu'ils font d'ailleurs depuis des décennies. Va y avoir une sérieuse concurrence au créneau démago rigolo pour gais gogos gagas !
- Sabatier, du coup, nous annonce sa nouvelle émission : rires et chansons. Et si on le tuait ?
- Enfin, Dorothée s'exporte en Grande-Bretagne. Elle y démarre une série avec marionnettes dans laquelle elle apparaîtra. Les Anglais nous demandent déjà une rançon, sinon ils nous la rendent ! On est mal partis...



Dessin de Olivier Moretti.

STRIP-TEASE DES LECTRICES



La gagnante est mademoiselle Cindy Yats, 19 ans, de Hasparren. Très bonne idée ça, le coup de la pose avec le dernier numéro de *Mad*, voilà qui authentifie la démarche, et puis ça fait vendre au moins un exemplaire. Dis voir, Cindy, surtout, tu ne nous trompes pas avec *Glbe*, hein ?





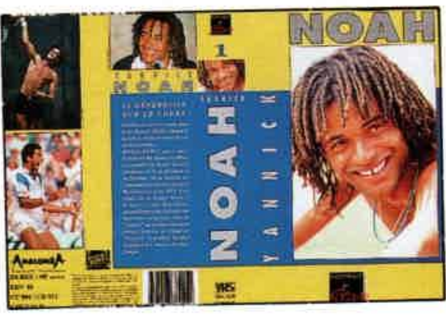
Deuxième prix à Joan et Roxane, de Vierville sur Mer. Euh, si vous voulez, c'est bien, mais je me demande si vous avez vraiment saisi le sens profond de la rubrique.

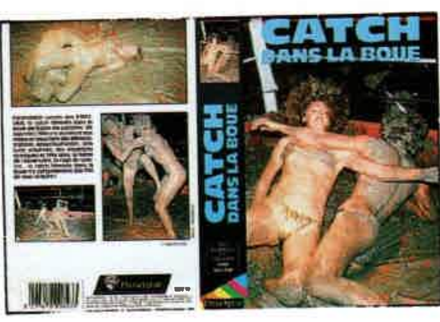


Prenez exemple sur notre jeune lectrice qui nous écrit (en morse !) du Groenland. Attention, toutefois, on avait dit seulement le haut ! Avec tous ces poils partout, on va finir par se faire interdire.

Les jeux sont faits, on attend vos photos (avec autorisation écrite de les publier).

VIDEO-SPORT





On a reçu ces deux trucs à la rédac pour vous en parler. Parlons-en. Dans la première K7, Noah ne chante même pas (qui a dit tant mieux ?), et dans l'autre les catcheuses ne chantent pas davantage ! En plus, comme tous les matchs de catch, c'est truqué. La perspective de non achat, dans les deux cas, nous paraît encore la plus raisonnable.

LE 4 RUE MANSART

(spécial, comme promis, pas assez de thunes)

"*On-Veut-De la thune, On-Veut-De la thune*...". C'est en entendant ce refrain entonné par la rédaction dix jours durant que J.P.P. a craqué pour finalement refiler 500 balles de plus à tout le monde. Les réactions ont été unanimes : *"J'arriverai jamais à payer le resto à toutes mes maîtresses, moi"* (Toullec), *"C'est 500 ou 5000 ? Ah, c'est 500..."* (Rallouch), *"Tu peux m'avancer mon salaire de novembre ? Pardon ? De novembre 93, oui."* (Guignebert), *"T'as qu'à m'envoyer une caisse de Chouchen et basta"* (Burel). La vie est dure, l'argent est cher, et les prix s'affichent, ce qui n'est pas pour arranger le quator rédactionnel. Toullec s'est fait couper le téléphone (Rallouch la bite mais c'est y'a longtemps et sans rapport) pour facture impayée. Guignebert a passé, lui, deux mois sans téléphone à dépenser plein d'argent ailleurs. Aujourd'hui, il n'a plus rien à dépenser. Alors il téléphone. Rallouch, interdit de chéquier, s'en va quand même quinze jours à Tel Aviv pour claquer du flouze, l'enfoiré. Tant qu'il est pas interdit de séjour en fait, ça va. Burel n'a loué que deux séries Z dans le mois. Il est tombé malade. Et la situation s'aggrave de jours en jours. Toullec se rue sur tous les papiers et décroche 26 pages de **Terminator 2** (soit une dizaine de repas). Guignebert fait de même et gagne une colonne sur **La Bande à Picsou** (soit trois coups de fil province de 5 minutes). Rallouch pond un feuillet pour *7 à Paris* (soit ce qu'il doit à Toullec et que Toullec doit à Guignebert et que Guignebert doit absolument garder s'il ne veut pas finir avec les huissiers sur le dos). Burel espère vendre l'unique exemplaire restant de *The Bat*, son fanzine légendaire, pour s'assurer un bon mois de Z. J.P.P., pendant ce temps, ne vend rien, ne fait rien, mais empoche, solitairement, comme un chef qui se respecte, les gros chèques des NMPP (il est même passé du *Nescafé soluble* au *Maxwell Qualité Filtre*, et de la *Badoit* à la *Vittelloise aux extraits de citron et citron vert*). La classe !

Fin du "Spécial pas assez de thunes". Dans deux mois, retrouvez le 4 rue Mansart dans un "Spécial je veux être chef à la place du chef" (*J'ai hâte de lire !* J.P.P.).

VRAI OU FAUX

Vive le progrès. Après le tee-shirt *Mad Movies*, le pin's *Mad Movies*, voici qu'arrive enfin le préservatif *Mad Movies*. Quelle bonne idée ! De plus, la maîtrise de la technique du latex et la parfaite connaissance des trucages que vous nous connaissez ont permis pour cet indispensable ustensile la mise au point d'effets spéciaux. Un plus qui sera sûrement apprécié des connaisseurs, et mieux encore, des connaisseuses. Même dans la plus stricte intimité, on saura toujours apprécier le véritable homme de goût. Bravo *Mad Movies*, cette fois, je m'abonne !

MECANIQUE DU RIRE



Entretien avec

ROBOCOP 3



M.M. : Ma concierge n'ayant pu se libérer, j'accueille finalement Robocop 3. Eh bien, mon cher Robocop 3...

R. 3 : Vous pouvez m'appeler 3 tout court, vous savez.
... (rires)...

M.M. : Bien, alors mon cher Troitoucour, le fait de glorifier aujourd'hui un robot de métal (flic en plus), ne traduit-il pas quelque part une certaine déshumanisation de notre société actuelle ?

R. 3 : Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Demandez-moi combien je tire de balles à la seconde, quel temps je fais au cent mètres, comment j'arrive à me gratter le nez, ou bien encore l'heure qu'il est, des trucs qui intéressent les lecteurs, enfin quoi !
...(rires)...

M.M. : Très bien. Alors, avec quoi astiquez-vous votre cuirasse ? Parce que moi j'ai des lampadaires à la maison, que j'arrive pas à les ravoir.

R. 3 : C'est surtout Nancy Allen qui s'occupe de ça, vous savez. Les producteurs l'avaient trouvée tellement mauvaise dans **Robocop 2**, qu'ils ont bien voulu la garder, mais comme femme de ménage. Et depuis, elle m'astique. Oui, ça je peux dire, elle m'astique.

M.M. : Justement, des gens prétendent qu'entre vous et Nancy... Et même, n'ayons pas peur des mots, entre Nancy et vous... euh, si vous voulez... eh bien, il se passerait des choses. Qu'en est-il exactement, hein ? Dites-nous tout, nos lecteurs n'en peuvent plus.

R. 3 : Ce sont des bruits. En fait, notre amour est platonique, impossible, tragique et désespéré.
... (rires)...

M.M. : Allons donc, bâti comme vous l'êtes, c'est du gâchis.

R. 3 : Ne m'en parlez pas : quand je cours ça fait tellement dreling, dreling dans mon slip en zinc, que les gens aux alentours se disent "flûte alors, je vais encore manquer la messe de 10 heures" !

M.M. : Au moins, on ne peut pas dire que rien ne cloche au niveau de votre virilité. Mais je manque à tous mes devoirs. Vous prendrez bien quelque chose ?
... (rires, bruits divers, pets, rots)...

R. 3. : Oui, si vous aviez un petit Motor Oil on the rocks, je me me laisserais bien tenter.

M.M. : J'en manque, malheureusement, mais comme on a fait des frites hier soir, il me reste un peu de Lessieur Plus, vous n'allez pas voir la différence. Bien, recollons au débat. Que pensez-vous de la violence, au strict plan de sa représentation artistique ?

R. 3 : Je n'aime pas l'amalgame que vous faites entre l'art et la violence. Tenez, prenez cette giffle, par exemple. Si, si j'insiste. Bon. Et encore cette autre, et puis cette manchette dans la figure et enfin mon pied d'acier dans le ventre. Puis-je dire que je fais de l'art, actuellement ?

M.M. : Gloups... euh, non... Absolument pas, c'est autre chose, c'est... AU SECOURS !

R. 3 : Les jeunes, y z'ont besoin de nouvelles valeurs, vous comprenez. Avec tous ces écolos frileux, ces socialos trembleurs, toute cette non-violence qui nous agresse quotidiennement. Vous ne sentez pas, vous aussi, comme une inquiétante montée de la tolérance, en ce moment ? Dites-moi, franchement.

M.M. : Beuh, c'est possible, je ne me rends pas bien compte. Pourtant, avec Terminator...

R. 3 : Ah, Terminator ! Arrêtez de me faire rire, je perds mes boulons, je pisse de l'huile... Terminator, je me le fais facile, je le plie en douze et je le renvoie par *colissimo* à son époque quand je veux !
... (arrivée du tiercé)...

M.M. : Mais, l'action pure agit souvent au détriment du scénario, des personnages, d'une certaine psychologie du...

R. 3 : Ouah l'autre, hé, le scénario ! Je l'attendais, celle-là. Mais ce que veut le public, aujourd'hui, c'est **Robocop** avec un chiffre à côté, c'est tout. N'allez pas chercher des choses plus compliquées.

M.M. : Mais faut-il sans cesse sacrifier au phénomène de mode ? Je vous le demande.

R. 3 : Et je vous réponds oui ! La mode, il faut sauter dessus avant qu'elle ne se démode, je ne connais que ça. D'ailleurs, moi en ce moment je travaille très fort le rap, tout simplement parce que ça marche. C'est pas que je sois maso, hein ! Mais on ne voit plus que du rap aujourd'hui. On chante le rap, on danse le rap, on s'habille rap...

M.M. : C'est vrai, ça, on met des jeans râpés, on mange des carottes râpées... Oui, elle est bien bonne, mais reprenons notre sérieux... Avec vos idées tellement à droite, mon cher Troitoucour...

R. 3 : Hein, quoi ?

M.M. : ... Oui, enfin, je veux dire, avec d'aussi adroites idées (ouf !), vous n'avez pas été géné de vous faire diriger par un réalisateur Noir dans le troisième épisode ?

R. 3 : Ah, vous savez que Dekker est Black ?

M.M. : Non, mais j'ai entendu dire que Black est Dekker, ce qui revient pratiquement au même.
(...passage de zèbres)
Mais on papote, et j'ai oublié de vous demander : arrivez-vous à concilier vie privée et vie publique ?

R. 3. : Non, et ça c'est l'enfer. Dans le métro, chez mon coiffeur, au supermarché, partout on me reconnaît. Sauf Schwarzie, tiens, depuis que je lui ai prêté de la thune, il ne me reconnaît plus du tout. Aux urinoirs publics, par exemple, quand j'arrive, tout le monde se retourne brusquement d'un seul geste : *"Ouah, regardez les mecs, c'est Robocop"* ! Après, je ressors tout trempé et alors je rouille, évidemment... Sur la plage, cet été, j'avais un mal fou à bronzer, mes fans me cachent mon soleil. Pourtant je m'étais laissé pousser la moustache pour pas me faire repérer, j'avais même mis un chapeau de paille. Rien n'y fait. Ah, c'est pas une vie, vous savez !
...(tirage du loto, numéro complémentaire : le 12)...

M.M. : Moi c'est tout pareil. Quand j'arrive à Mad, le matin, tout le monde s'écrie "ah, c'est Jean-Pierre, comment ça va". Un vrai cauchemar, je vous raconte pas ! Bon, mais la conclusion approche comme une folle, et nous n'allons pas tarder à nous quitter (...rires)... D'autant que mon confrère du Pélerin Magazine attend son tour... Dites voir, après **Robocop 1**, **Robocop 2** *et* **Robocop 3**, *quels sont vos projets, monsieur Troitoucour ?*

R. 3 : **Robocop 4** !

M.M. : Ah bon d'accord. Eh bien merci pour toutes ces bonnes nouvelles, alors...

Entretien réalisé par J.P.P.
traduit du langage binaire par Lassie Bernétic
dessin de Olivier Moretti

UN JEU POUR LA RENTREE

Qui n'a pas gardé la nostalgie des grands rodéos ? Quoi, vous le gamin ? Bon, ben justement, allez voir ailleurs, c'est un jeu réservé aux lecteurs adultes. Alors voilà, pour jouer il suffit d'une jeune fille prête à succomber à vos charmes. Vous la déshabillez doucement, vous passez derrière elle, et là, euh... vous entrez sans frapper, quoi, et hardi, hardi (j'écris lentement, parce que je vois que Marc prend des notes...). Tenez-là bien par les cheveux, vous allez voir, c'est important. Soudain, vous lui criez à l'oreille que vous avez le sida. Attention, à ce moment-là, le rodéo commence, et vous avez 10 secondes pour tenir dessus. Tenez bon, les gars, et bonne chance !

COURRIER DES

LECTEURS

Daniel Muraz, Vaulnaveys-le-Haut

Eh bien voilà, vous avez gagné ! Fidèle lecteur de *Mad Movies* depuis déjà 10 ans, je me décide enfin à m'abonner. J'avais résisté aux alléchantes propositions d'affiches et de K7, mais là, un Pin's ! je craque. Chacun ses points faibles. Tant pis pour la recherche fiévreuse tous les deux mois dans les kiosques de la ville, et surtout pour l'incompréhension du buraliste ("ah ben non, il est pas là... j'peux pas vous dire..."). Ceci dit, l'aventure bimestrielle commençait à perdre de son piquant. On trouve *Mad Movies* partout maintenant.
Je trouve que le magazine évolue bien. Et depuis quatre ou cinq numéros il a su atteindre un bon équilibre entre l'actualité, les dossiers (indispensables à mon sens) et les rubriques (bravo pour les petites dernières : *Ze Mad Rubrik* et les "*Flying Jaquette*"). Bref, ne changez plus rien (pour l'instant du moins).
Par ailleurs, je souhaite répondre à Philippe Guedj (in *Mad Movies* 72) qui trouve que *Mad* ne devrait pas avoir une vocation de comique. A mon avis, le parti pris humoristique, un peu distancié, de *Mad Movies* est indispensable, surtout aujourd'hui où il faut bien avouer que la majorité des films fantastiques est assez faible (à quelques exceptions près, comme par exemple, cette année, **Henry, Portrait of a Serial Killer, Edward aux Mains d'Argent, Delicatessen, Akira, Merci la Vie** et **Toto le Héros**).
En fait, c'est bien parce que *Mad* me fait rire que je lui suis fidèle, parce que ses rédacteurs savent prendre du recul et avoir une bonne dose d'ironie. Et puis n'oublions pas que le cinéma fantastique est avant tout une distraction, un moyen d'évasion. Alors, soyons passionnés, mais relativisons son importance. En bref, ne devenez pas trop sérieux.

Ne t'inquiète pas. Je me demande même si on ne perdrait pas un peu de notre sérieux au fil des années. Va falloir mesurer, tiens ! J.P.P.

Christophe Larridge, Laon

Accro à *Mad Movies* depuis une éternité, je me permets de vous faire quelques remarques et suggestions. Tout d'abord, bravo pour réussir à nous intéresser, même quand l'actualité cinématographique n'est pas... fantastique.
Je remarque néanmoins que depuis quelques numéros nous sommes envahis par les interviews. Résumez-nous la situation, présentez-nous le contexte et les personnages, évoquez les effets spéciaux, donnez-nous votre avis, mais ne vous résumez pas au seul point de vue d'un acteur ou d'un réalisateur. Beaucoup ne parlent que du budget, du tournage et du succès aux States. Je ne crache pas sur toutes les interviews (celle de Peter Jackson était excellente), mais je cherche à en savoir davantage sur les films.
Ceci dit, ce mois-ci j'ai acheté une autre revue, pour voir. Vous êtes vraiment les meilleurs, si on excepte *Modes et Travaux*...

Modes et Travaux *sont en effet deux excellentes revues, personne ne songerait à le nier.*
Et pour ta remarque, je trouve que tu as raison. C'est assez dire que je ne trouve pas d'arguments de réponse. On tâchera de faire un effort. J.P.P.

Philippe Allamanche, Pont-Evêque

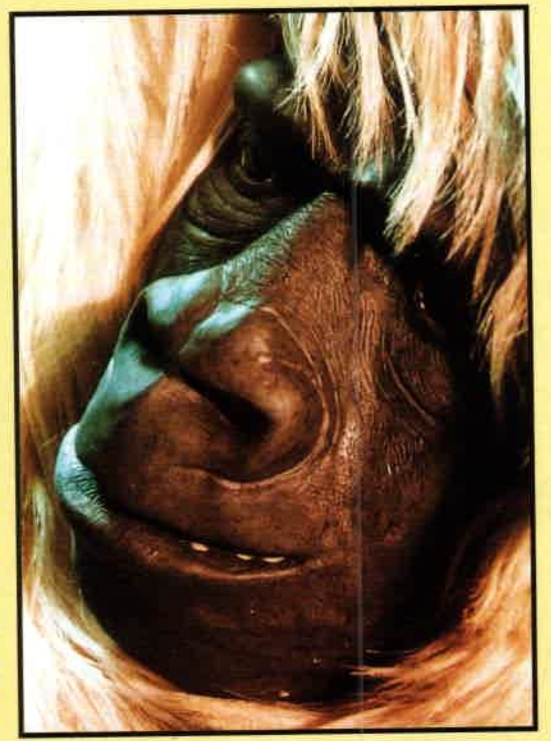
Ceci est une lettre qui n'a qu'un but avoué : l'embellissement de *Mad Movies*. Je vous félicite pour l'évolution de votre magazine, sa conviction en un mouvement unique et sa reconnaissance dans un milieu de la presse impitoyable, carnassier.
Evolution aussi dans la pensée et l'inspiration, car de toute évidence, l'humour délirant et corrosif, qui reste assurément la caractéristique principale de tous les numéros jusqu'à présent, s'appuie ici moins sur une exploitation de la violence gratuite, noire et aveugle (ou plutôt, rouge !) que sur une recherche de la parodie subtile et sarcastique. J'espère que vous suivrez encore longtemps la voie royale que vous vous êtes tracée en sachant vous différencier de votre concurrence. Que par l'intermédiaire de *Mad Movies*, plus qu'un support merveilleux, le fantastique parvienne à être reconnu et fréquenté par des artistes, bien plus que cela, par des êtres vivants et amoureux.
Soit dit en passant, un petit bonjour à Christine.

O.K., je passe ta lettre et tu t'abonnes. On n'a qu'à faire comme ça. J.P.P.

Fabrice Jouët, Fleury les Aubrais

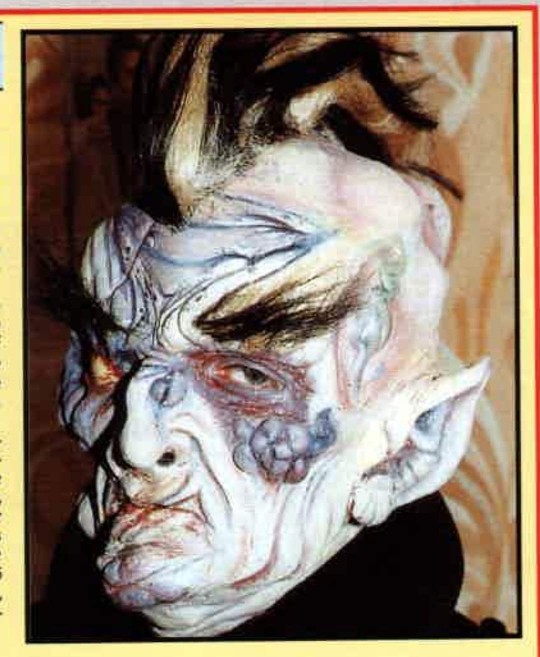
Comment commencer... par quelques roses ? Non ! Vous en avez assez. Plutôt par des remarques que j'espère constructives.
D'abord votre dossier interminable sur les *Craignos Monsters*, c'était sympa au début, mais on commence à les trouver franchement craignos.
Pour ce qui est des "*Flying Jaquette*", c'est marrant cinq minutes mais les navets on en a assez bouffé, quant à la rubrique *Mad*... bof !
Et celle des nouveaux maquilleurs, où est-elle ? Hein ? (J'aime bien vous asticoter avec ça !).
Ceci dit, j'avoue vous rester fidèle... Y'a quand même du bon dans *Mad*. (Je me rattrape là ?).
P.S. : Vous avez vu ce petit monstre ? Si ça vous interpelle quelque part, vous pouvez toujours me contacter : Fabrice Jouët, 18 rue des Escuses, 45400 Fleury les Aubrais (tél. : 38.73.57.06). Un peu de pub, ça n'a jamais tué personne.

Excepté celle que tu fais à nos rubriques, brigand !
Rassure-toi, celle des Craignos s'achève. Quant à celle des jaquettes, elle ne vise pas spécialement la marrade, elle tente surtout de faire passer une information utile aux cinéphiles, et introuvable dans les autres revues. J.P.P.



Archange Productions

Une certaine énergie créatrice foisonne depuis toujours dans l'ombre d'une sphère de passionnés, mais elle se dispersait jusqu'alors en une multitude de groupes épars.
Archange Productions a donc décidé de créer un collectif de réalisateurs de fictions déterminé à promouvoir ses œuvres.
Vous trouverez ci-joint l'un des derniers travaux de notre maquilleur, Eric Ducron. Pour tous contacts, nous écrire à *Archange productions*, 25 rue de Fourmies, 59155 Faches-Thumesnil.



C. Olivo, Serezin du Rhône

Niveau ciné : les bons suspens (**Misery, Les Nuits avec mon Ennemi, Un Baiser avant de Mourir**), le grand film (**Danse avec les Loups**), le conte de fée merveilleux (**Edward**), le grand film d'action (**Predator 2**), le dessin animé (**Akira**), le film fou (**Delicatessen**), le fantastique mythique (**Cabal**), et le chef-d'œuvre (**Le Silence des Agneaux**).
Niveau vidéo : **Paperhouse**, le poétique, **Parents**, l'original, **Waxwork**, le dément.
Niveau bouquin : Mistery (Straubs), Démences (Masterton), Midnight (Koontz), The Stand (King).
Niveau télé : les Craignos Monsters débarquent sur *Canal +* (Cinéma de Quartier), Lynch, enfin, nous achève avec ***Twin Peaks*** (quel régal !).
Non, vous ne rêvez pas. Ami(e)s du fantastique et du cinéma, tout cela se déroule cette année. Personne ne semble l'avoir remarqué, alors je le crie bien fort : 91, c'est "LA" grande année. Voilà, il fallait que je le dise.
Je recherche également des collectionneurs de BO pour échange. Envoyez vos listes à Ch. Olivo, 39 rue des Fleurs, 69360 Serezin du Rhône.

Rémi Doyen, Carquefou

Pourriez-vous m'expliquer vos critères de sélection d'une lettre dans le courrier des lecteurs ? Je m'explique : vous dites que vous publiez une quinzaine de lettres pour plus d'une centaine reçues. Alors, vous avez, je l'espère, parmi celles-ci, un certain nombre d'écrits intéressants et constructifs.
Dans le n° 72, si vous supprimez la lettre sur la Lambada et cie, qui n'a nullement sa place dans vos colonnes, si vous éliminez ensuite les fausses affiches qui sont aussi laides qu'inutiles, vous pouvez publier trois ou quatre lettres supplémentaires désirant exprimer leur opinion, entre autre, sur le cinéma fantastique.
Enfin, je vous apprécie beaucoup quand même.

Il est assez vain de prétendre qu'il suffit d'ôter ce qui ne te plaît pas pour atteindre la perfection. La lettre sur la lambada m'a fait rire, les affichettes étaient sympas et des lettres dissertant sur le fantastique, nous en passons de temps en temps.
Maintenant, et pour l'information des masses, je peux te rédiger la lettre idéale. Attention, tu es prêt ?

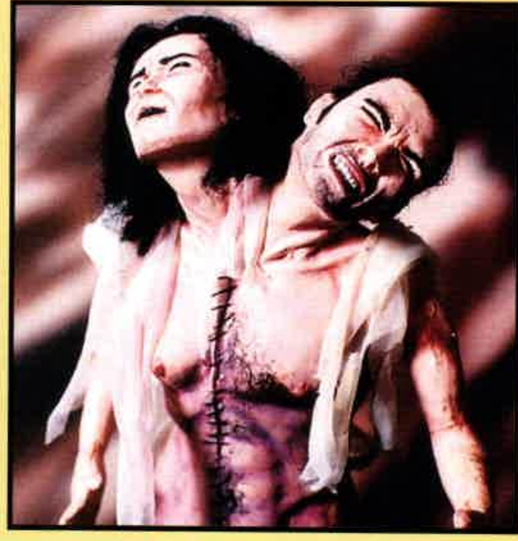
"Messieurs, pardonnez-moi de m'immiscer à l'heure de l'apéritif, mais je profite de mon réabonnement jusqu'à fin 2018 pour vous exprimer tout le bien que je pense de vous.
Vos textes subtils, vos dossiers moelleux, votre papier sensuel CDLO 80 grammes couché brillant, le galbe incomparable de votre couverture à plat 150 grammes finement pelliculée, le velouté délicat de vos agrafes centrales, tout cela m'excite au plus haut point.
L'humour de Tonton Mad me renverse, la plume de Toullec (très fine, m'a-t-on dit...) me pénètre au plus profond, le beau texte sauvage de Guignebert me ravit, les colonnes de Burel me transportent (pas amateurs d'art s'abstenir) (...amateurs d'art, s'abstenir aussi !), et je me gave de traductions à l'Allouch.
Qui ne donnerait pas tout Balzac pour une seule virgule de San Helving ? Qui ne chanterait pas la pudeur d'une revue qui sait s'arrêter à la page 68 de peur de verser dans le trivial ? Qui échangerait son *Mad Movies* contre deux autres magazines de marques indéterminées ? Qui aurait retrouvé mon portefeuille ?
Bref, je reste votre bien prosterné lecteur haletant. Merci, excusez-moi."

Voilà le genre de lettres qui passera désormais dans ce courrier. Toute autre correspondance sera considérée en lettre d'insultes et traitée comme telle. Qu'on se le dise ! J.P.P.

Philippe Desbordes, Epernay

L'Ame de Lune est le titre d'un court métrage vidéo amateur de quinze minutes signé par une poignée d'élèves de l'école des Beaux Arts de Troyes. Ce film a été réalisé dans le cadre d'une présentation de diplôme. Ayant été projeté à Troyes pendant une semaine, il a remporté un vif succès, ceci même auprès des spectateurs non avertis.
Fort de cette expérience, nous comptons bien réaliser un moyen métrage à la rentrée prochaine. Si des producteurs très sérieux et des personnes très motivées et courageuses (c'est primordial !) de la région de l'Aube, ou d'ailleurs, veulent y participer, qu'ils m'écrivent.
Ci-joint quelques photos des monstres du film : Tryse et les Siamois. J'espère que vous publierez ces documents.
Mon adresse : Philippe Desbordes, 1 rue de Germinon, 51200 Epernay.





Tamek Koulba, Béziers

Numéro mou que ce numéro d'été. Jusqu'à quand allez-vous complaisamment laisser le long de pages entières des besogneux déverser leur discours promo sur leur prochain **Freddy 6** ou **Robocop 3** ?
C'est surtout leur attitude vis-à-vis de la censure qui est dégoûtante. Freddy devient de plus en plus clean et Robocop doit faire rentrer les moins de 17 ans dans les salles. Hypocrisie de rigueur, on nous promet de l'humour noir pour compenser. Pour Freddy, tout est prévu pour livrer un produit standard, et le réalisateur promet plus de psychologie, de sensibilité féminine. Freddy, *Femme Actuelle*, même combat. Ouarf !
Evidemment, en tenant de tels propos, ces gens-là se discréditent eux-mêmes. Mais pourquoi *Mad Movies* leur accorde-t-il tant de place ? Il est temps de faire de vraies interviews, de les secouer un peu. La production actuelle est minée par l'autocensure, sans parler du marché vidéo, inondé de productions fantastiques qui lavent plus blanc que blanc.

Encore une fois, nous traitons toute l'actualité du fantastique et accordons de l'espace aux films qui seront demain sur nos écrans. Le fait d'en parler parfois six mois avant la sortie nous oblige à interroger les réalisateurs avant de visionner leur film et de pouvoir les critiquer.
Et puis, d'après toi, qui devra choisir les "bons films" à traiter dans la revue et les "mauvais" à en écarter ? Toi-même, nous, la majorité des lecteurs, le CNC ? Réponds-nous vite ! J.P.P.

Nathalie Reiner, Courcouronnes

En réponse à Philippe Guedj (*Mad* n° 72), je veux simplement dire que je connais *Mad* depuis pas mal d'années et je trouve qu'il a très bien évolué. Je pense que, contrairement à ce que tu crois, beaucoup de lecteurs apprécient son humour. Tu connais beaucoup de magazines, toi, où on rit en lisant les petites annonces ? Enfin, toi aussi, tu nous as amusés à ta manière...
Par contre, il y a un truc qui n'est pas sympa du tout, c'est que dans le dernier numéro les nouveaux abonnés ont droit à un pin's ! Et les anciens abonnés, alors ?

De nombreux lecteurs s'inquiètent en effet de voir le pin's Mad Movies leur passer sous le nez, d'autant que nous ne le vendons pas. Précisons qu'ils peuvent très bien s'abonner, ou même se réabonner pour l'obtenir. Dans ce dernier cas, les six nouveaux numéros viendront s'ajouter à leur abonnement déjà en cours. Voir détail en page 10. J.P.P.

Sandrine, Paris

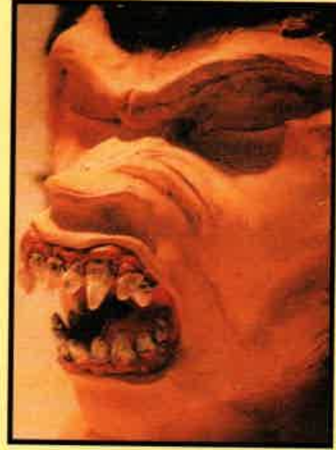
Un grand remerciement pour la qualité de votre magazine.
Je vous écris pour demander de m'expliquer la saga "American Ninja", qui me paraît totalement incohérente. Dans le deuxième épisode, Steve James meurt et réapparaît dans le troisième.
Par ailleurs, **Le Ninja Blanc** fait-il partie de la série ?
Grosses bises à toute l'équipe et merci.

Le trouble avec cette série, c'est qu'il existe deux numéros deux, et donc on se paume...
*Il y a d'abord **American Warrior (American Ninja)**, ensuite **Le Ninja Blanc (American Ninja 2 : The Confrontation)**, puis **American Ninja 3 (American Ninja 3 : Bloodhunt)**, avec David Bradley, et non Dudikoff. Et il devrait sortir en vidéo **American Ninja 4** et **5**, sous les titres respectifs de **Force de Frappe** et **Force de Frappe 2**. Les éditeurs (Delta Vidéo) ayant, eux aussi, quelque peu perdu de vue l'ordre chronologique...*
*Jusqu'à présent c'est lumineux, mais le problème vient de **American Warrior 2, le Chasseur (American Warrior 2** ou **Avenging Force)** qui, bien que toujours avec Michael Dudikoff et Steve James, ne fait pas vraiment partie de la série. Le héros en est d'ailleurs ici un certain Max Hunter, et non l'habituel personnage de Joe Armstrong.*
*Et encore je ne te parle pas de la série avec Sho Kosugi (**L'Implacable Ninja**, etc.), parce que là, tu pleures... J.P.P.*

Stéphane Bouffard, Rueil-Malmaison

La rage me prend lorsque, une fois de plus, j'ai la mauvaise surprise en feuilletant le nouveau *Mad* de ne pas y trouver mes photos publiées.
Je décide cette fois de vous les porter moi-même et de les glisser sous la porte des prestigieux locaux de *Mad*.

Tu sais, nous recevons une quantité de photos, lettres et dessins, mais nous n'en publions qu'une infime partie. Par ailleurs, il ne suffit pas de faire baigner un oeil dans une giglée de ketch-up pour nous impressionner (cf. l'un de tes clichés). Bon allez, on t'en passe un quand même. J.P.P.



Dessin : envoi de Yan

Lettres type, collectif...

Après la lettre destinée à être publiée, voici celles qu'il faut envoyer pour ne pas se faire répondre (et cette fois, c'est sérieux...) :
"Préparant une maîtrise sur le sujet, et disposant de peu de temps, pourriez-vous m'envoyer la filmographie complète des films de sorcellerie."
"Désirant vendre un scénario, je vous prie de me fournir les adresses de compagnies de films américaines."
"Merci de bien vouloir m'indiquer l'adresse et le numéro de téléphone d'Arnold Schwarzenegger. C'est très important."
"Voudriez-vous m'expédier gracieusement le dernier numéro de *Mad Movies*, que je désirerais connaître."
"J'aimerais que vous me fassiez parvenir toutes les adresses que vous pouvez, ayant rapport avec le cinéma."
Etc., etc...

A tous ceux-là (car les lettres sont hélas authentiques), merci de ne pas avoir glissé de timbres dans l'enveloppe, cela nous a dispensé de vous répondre non. La rédaction.

Jean-Philippe Billard, Thiel sur Acolin

Le 6 juillet, dans mon bled paumé, quand vous allez prendre possession de votre *Mad* à "la marchande de journaux", comme on dit ici, elle vous répond "ah ben, on le reçoit dans une semaine !". Ah bon, ben il me reste plus qu'à mourir, ou bien à faire 25 kms pour rejoindre le monde civilisé. Mon bled c'est Thiel sur Acolin qu'il s'appelle. Si vous passez dans l'Allier (*oh, très rarement, tu sais, enfin disons que j'en abuse le moins possible...*), tâchez d'éviter les parages.
Sinon, je vous suis fidèle depuis 860F et là je m'abonne. Avec la création de la *Ze Mad Rubrik* (souvent à la limite du hors sujet) qui s'améliore de numéro en numéro, avec les *Craignos* qui ne veulent plus nous quitter et c'est tant mieux, et puis tout le reste... Place, j'arrive, j'adhère. Et puis, pour le pin's, j'ai deux jumelles, donc... n'est-ce pas...
Le 27 juin, pour la fête du cinéma je suis allé voir (entre autres, Dieu merci...) **Les Marrrtiens** !!!. Ce fut l'enfer ! Autour de moi, des gosses de 10-12 ans (mes jumelles en ont 8 et 10). Pas un seul père n'avait eu le courage de s'aventurer dans la salle (et comme ils avaient eu raison !). Soudain, l'écran s'anime, apparaît la bande annonce des **Tortues Ninja II**, et c'est là ou je voulais en venir : toute la salle s'est mise à hurler de joie et à taper des mains. Je me sentais bête en les imitant, mais bon, je me pliais à ce rite étrange, histoire de ne pas me faire remarquer. Ca fait peur non ? (*si !*).
Promis, dans six ans mes jumelles (elles sont toujours deux) participeront au strip-tease des lectrices...

MAD'GAZINE

par Didier ALLOUCH

SANG D'ENCRE

MINUIT 2

Stephen King
Albin Michel



Ce "Minuit 2", c'est en fait "Minuit 4" coupé en deux. Je m'explique. A l'origine, nous avons "Four Past Midnight", un recueil de quatre longues nouvelles ou, si vous préférez, quatre mini-romans, à l'image de ce qu'avait déjà fait King dans "Différentes Saisons". Les éditeurs français ont décidé de séparer le livre en deux parties. Ce qui leur permet de gagner un peu plus de sous et de ne pas abuser le lecteur avec une traduction partielle des écrits originaux comme c'est souvent le cas avec des textes imposants. Bref, tout le monde est content. Simplement, on a choisi de titrer le bouquin "Minuit 2" puisqu'il est réduit à deux histoires. Petit test pour voir si vous suivez, combien d'histoires comprendra le bouquin suivant intitulé "Minuit 4" ? Ceux qui ont répondu quatre me copieront cent fois le refrain du Ninja Rap.

Revenons aux deux nouvelles qui composent ce "Minuit 2". La première, "Les Langoliers", permet à King d'aborder un genre dans lequel il ne s'est pas souvent aventuré, la science-fiction. Une histoire de faille temporelle, dans laquelle se sont engouffrés un avion et ses passagers. Pas vraiment réussie. King essaie en vain de donner une dimension dramatique à ces événements. Mais les personnages sont trop rapidement brossés pour éviter la caricature et le sujet tombe très vite à plat.

Beaucoup plus intéressante est l'histoire suivante, "Vue Imprenable sur Jardin Secret". Un romancier à succès est persécuté par un écrivain amateur qui l' accuse de lui avoir piqué une nouvelle. Le romancier n'attache pas tant d'importance à cette histoire jusqu'à ce que les faits étranges, mort de son chat, meubles bougés et d'autres choses beaucoup plus graves par la suite, ne l'amènent à réviser sa position. Un suspense à couper au couteau pour cette histoire à mi-chemin entre "Misery" et "La Part Des Ténèbres". Plus l'intrigue avance, plus on s'aperçoit que ce mini-roman diffère de tous les récents écrits de King. D'autant plus que, pour la première fois depuis longtemps, King ne choisit pas la solution de facilité mais a envie d'aller plus loin dans le cauchemar réaliste en nous imposant une dramatique et magnifique conclusion. Du grand King. Comme on n'en avait pas lu depuis longtemps.

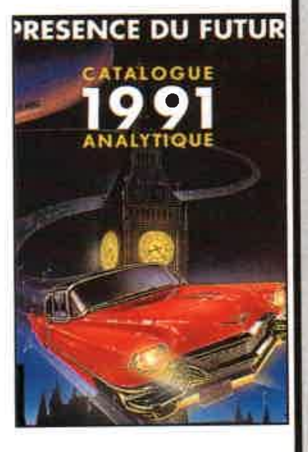
THE STEPHEN KING QUIZ BOOK

Stephen Spignesi
Signet Book

Alors comme ça, vous croyez tout savoir sur Stephen King. Eh bien dites-moi quel était le titre du film que vont voir John et Sarah, les personnage de "Dead Zone", le jour de leur premier rendez-vous ? Dites-moi quel était le nom du docteur qui a opéré Thad Beaumont, le héros de "La Part des Ténèbres", quand il était gosse ? Ou dites-moi lequel de ses livres commence par cette citation de Flaubert : "Tout s'en va, tout passe, l'eau coule et le cœur oublie" ? Plus de 1500 questions de la sorte, et leur réponse, vous attendent dans cet ouvrage fait par un fan irrécupérable pour tous ceux qui, comme lui, vénèrent le King. C'est un peu vain, mais si vous aimez ça, ça ne peut pas vous faire de mal. (On trouve ce livre dans toutes les bonnes librairies anglaises).

Collection PRESENCE DU FUTUR

Denoël



Juste un petit mot pour saluer les trente-cinq ans de l'exemplaire collection *Présence du Futur*. 35 ans au service d'une science-fiction de qualité, au service des plus grands auteurs du genre. 35 ans pendant lesquels ils ont influencé toute une génération d'écrivain et d'artistes. 35 ans pendant lesquels ils nous ont fait véritablement découvrir toutes les facettes de la litérature de SF. Et ce n'est pas fini. Loin de là. Tant mieux pour nous.

THE AUTOBIOGRAPHY OF FBI SPECIAL AGENT DALE COOPER MY LIFE, MY TAPES

Scott Frost
Penguin Books

Twin Peaks, la cultissime série de David Lynch n'en finit plus de générer toute une litérature. Après la publication du scandaleux journal de la victime, Laura Palmer (édité en français chez *Presse Pocket*), voici qu'arrive l'histoire de la vie du plus bizarre des agent du FBI, j'ai nommé Dale Cooper. Où l'on apprend, grace aux transcriptions des bandes destinées à la fameuse et invisible Diane que l'agent Cooper n'a pas attendu d'arriver à Twin Peaks pour se conduire d'étrange façon. Un style rapide et énergique pour un ouvrage tout a fait croustillant.

ADIEUX

ANDY MILLIGAN, l'un des papes de la série Z US, est mort le 6 juillet dernier, victime du Sida. Les titres de sa filmo sont de vraies poèmes : **The Naked Witch**, **Guru The Mad Monk**, **The Rats are Coming !**, **The Werewolves are Here !**

THORLEY WALTERS, sympathique second rôle, est mort le mois dernier à l'âge de 78 ans. Il a débuté au théatre en 33. Mais, s'il est dans ces pages, c'est surtout parce qu'il a joué dans pratiquement tous les films *Hammer*, de **Dracula, Prince des Ténèbres** à **Frankenstein Créa la Femme** en passant par **Sherlock Holmes contre Jack l'Eventreur** où il était un parfait Watson.

MILTON SUBOTSKY est mort à 70 ans le 27 juin dernier. Créateur en 64 de la firme *Amicus*, avec Max J. Rosenberg, il a produit, pour cette société, des films comme **Le Crane Maléfique**, **Je Suis un Monstre** ou le célébrissime **Asylum**. Séparé de Rosenberg, il lance une nouvelle compagnie, *Sword And Sorcery*, et continue à se consacrer au fantastique avec **The Uncanny**, **Dominique** et, surtout, **The Monster Club**, dans lequel il réunit Vincent Price, John Carradine et Donald Pleasance. Sa dernière production a été **Sometimes They Come Back**, adaptation d'une nouvelle de Stephen King.

JAMES FRANCISCUS est mort à 57 ans le 8 juillet dernier d'avoir trop fumé. Son physique d'athlète lui permet de trouver facilement du boulot à la télé à ses débuts. Nous, on se rappelle de lui chassant le dinosaure dans **La Vallée de Gwangi**, le requin dans **L'Ultimo Squale** et le poisson géant dans **Killer Fish**. On l'a aussi vu dans **Le Chat à Neuf Queues**, **Le Secret de la Planète des Singes** ou encore **Nightkill**.

SERIE TELE

STEPHEN KING'S GOLDEN YEARS

Il fallait s'y attendre, depuis le temps qu'il flirte avec la télévision, Stephen King s'est enfin décidé à franchir le pas et à créer sa propre série télé. Produit en association avec son ami Richard Rubinstein, cette série rend hommage au feuilleton d'anthologie genre **Le Fugitif** où un type est poursuivi par un autre tout au long de la série sans que jamais l'un ne réussisse à rattraper l'autre ou à lui échapper complètement. L'histoire de ***Golden Years*** tourne autour d'un vieux savant de 71 ans victime d'une étrange explosion chimique dans un laboratoire ultra-secret. Il n'est pas blessé mais il change et des choses bizarres se produisent. Quand il s'aperçoit que l'on s'intéresse de plus en plus à lui et que les agents de la Boutique, une organisation sousterraine que King avait inventée dans "Charlie", son roman le plus parano, sont sur ses traces, il



décide d'aller chercher sa femme et de s'enfuir. King ne s'est pas contenté d'écrire l'histoire de cette série. Il a tenu le poste de co-producteur et a suivi jour après jour le tournage. Le pilote de deux heures est déjà passé sur *CBS*. Devant le succès rencontré, six épisodes sont déjà en boîte Gageons que, si le public suit, la série n'est pas près de se terminer. Ce qui nous laissera largement le temps de vous en parler en détail dans un prochain numéro.

DISQUES

HUDSON HAWK
Michael Kamen et Robert Kraft
Varèse Sarabande

Ils se sont mis à deux pour composer la BO de cet étrange **Hudson Hawk**. D'un côté, Robert Kraft, le copain de toujours de Bruce Willis déjà co-auteur de la chanson qui a inspiré le film, et, de l'autre, Robert Kamen, habitué des génériques de films à gros budget. Si les compositeurs jouent sur deux registres différents, Kraft dans le jazz rétro sympa et Kamen dans un genre symphonique plus traditionnel pour une musique de film, il n'y a pas vraiment d'opposition de style, plutôt une espèce de complicité amicale. Un cocktail inhabituel pas dégueu du tout pour une BO des plus enivrantes.

AKIRA
Geinoh Yamashirogumi
JVC

Décidément, **Akira** restera un phénomène jusqu'au bout. Même dans sa musique. On ressent un peu la même chose quand on écoute cet incroyable CD que quand on a découvert les images du film d'Otomo : un véritable choc. Une atmosphère envoutante, un rythme éprouvant, une tension croissante. Pas de doute, Yamashirogumi a voulu créer un espèce d'opéra synthétique autour du thème écrit par Otomo. On commence par une ouverture trépidante et on termine par un requiem. Et on n'est pas étonné d'apprendre à la lecture du passionnant petit fascicule qui accompagne le disque, que la plupart des morceaux ont été écrits avant même que les images ne soient dessinées. La musique d'**Akira**, chose rare pour une BO, existe par elle-même. Ellle n'a besoin d'aucun support visuel pour atteindre l'esprit de l'auditeur. Un disque époustouflant.



TERMINATOR 2
Brad Fiedel
Varèse Sarabande

Bonne idée que d'avoir de nouveau fait confiance à Brad Fiedel, qui avait déjà composé la musique du premier **Terminator**. Cela permet d'assurer une plus grande continuité dans l'esprit tout en approfondissant les idées de la première composition. Le principe de la BO de **T2** est, en soi, très simple : servir l'image et l'histoire. Mais on imagine la difficulté du travail devant une telle débauche visuelle et une telle ampleur scénaristique. Fiedel s'en sort de façon remarquable. Tant et si bien qu'on se demande si l'impact du Terminator ne serait pas réduit sans la puissance du thème musical qui l'accompagne, si l'apocalypse nous semblerait aussi cauchermardesque sans l'effrayante musique qui lui sert de toile de fond, si T-1000 arriverait à courir aussi vite sans le rythme trépidant des percus qui accompagnent ses pas. Une mission parfaitement accomplie pour un musicien qui a très bien su saisir l'opportunité que représentait un film aussi riche que **Terminator 2**.
N.B. : "You Could Be Mine", la chanson de Gun n' Roses que l'on entend dans le film, n'est pas dans cet album mais dans un single édité par *BMG*.



LES TORTUES NINJA II
John DuPrez
EMI France

Ca house sec, ça rap dur chez les pustules vertes. Hé, tu comprends, man, notre public c'est des gamins, man, et les gamins ils sont cool, man, ils aiment bien quand ça bouge, man. Tu saisis, man ?
Non, il saisit pas le man. Il en a ras-le-bol de ces conneries pour mongols dégénérés, le man. Il en a marre de supporter ces espèces de machin-choses crétinoïdes qu'on ose appeler bandes originales de film. Il craque, le man. On le comprend. Dans le fameux "Ninja Rap" du crémeux Vanilla Ice, le refrain se résume à :

Ninja Ninja Rap
Ninja Ninja Rap
Ninja Ninja Rap
Go Go Go
Go Ninja Go Ninja Go
Go Ninja Go Ninja Go
Go Ninja Go Ninja Go
Go Ninja Go Ninja Go
Go Ninja Go Ninja Go
Go Go Go

Et c'est répété cinq fois, en entier. Il paraît que la chanson fait un tabac sur *Maxximum*.

PETITES ANNONCES

Vd. 400 livres de Fantastique et SF. Liste contre enveloppe timbrée à Patrick Cadet, 10 rue de l'Isle aux Bois, 51000 Châlons.

Ach. *M.M.* 1 à 22 + 25, *Toxic* 1 à 7 et *E.F.* parlant de Freddy. Emmanuel au 56-06- 23-24.

Vd. nombreux jouets : Maîtres de l'Univers, SOS Fantômes, etc... Liste contre 6 F en timbres àJim Denis, le Vieux Conches, 27290 Conches.

Rech. VHS de ***The Avengers*** en VO : ***Cybernauts, Girl from Auntie*** et ***The House that Jack Built***. Laurent au 20-75-99-60 après 19 h.

Ach. dessins animés japonais Pal, Secam ou NTSC : **Legend of the Over Fiend, La Cité Interdite, Twilight of the Coakcroaches**, etc... Ach. BO en CD de **Hellraiser I et II**. Marcel Vanaelst, 60 rue St Antoine, 7700 Mouscron, Belgique.

Vd. collection affiches et photos, tous genres, toutes époques. Liste Fantastique = 2 timbres. Listes complètes = 5 timbres *(pas de liste du tout = 0 timbre, on suppose...)*. Jean-Jacques Cordier, 31 rue Roger Berin, 54270 Essey-les-Nancy.

Vd. 400 films VHS, tous genres, petits prix. Liste contre 1 timbre à Pierre Binet, 1 rue Château Gaillard, 87000 Limoges.

Vd. superbe picture disc de King Diamond, "Abigael", + divers *M.M.*, *Toxic*, *Vendredi 13*... Liste contre 1 timbre à Ambroise Gabriel, 12 rue de Toul, 57800 Freyming-Merlebach.

Vd. anciens *Strange*, *Fantask*, *Marvel* etc... Vd. également personnages de **Star Wars**. Chris Mechelen, 20 rue Charlemagne Broutin, 59350 Saint-André.

Rech. à bon prix l'affiche de **The Time Machine** de George Pal, ainsi que tout sur les séries ***Twilight Zone***, ***Les Envahisseurs***, ***Le Prisonnier*** et ***Au Coeur du Temps***. Laurent Spadotto, Sainte Colombe, 33350 Castillon la Bataille.

Vd. *Strange*, *Special Strange*, *Spidey*, *Titans* et autres productions *Marvel*. S'adresser à Eric Lebihan, 6 rue Fernand Léger, 56600 Lanester.

Vd. *Starfix*, *Impact*, *M.M.* 23 à 72 *(lâcheur !)*, *Première* du 100 au dernier, ainsi que de nombreuses photos de Marilyn en couleurs. Bruno Brisby au 27-45-09-55.

Ach. 200 F pièce port non compris les K7 vidéo VHS Secam en VF et excellent état avec leur jaquette d'origine de **Zombie**, **L'Enfer des Zombies** et **Evil Dead**. Lionel Marquez, 41 bd de l'Océan, 13009 Marseille.

Collectionneur cède nombreux films de Sf et Fantastique en VHS et Bêta. Liste contre 1 timbre à Daniel Vanleene, 10 rue Rossini, 57120 Rombas.

Cherche morceaux et sachets de sucre du monde entier *(fais gaffe de pas te faire refiler de la coke !)* et affiches de **Freddy 1, 2, 3, 4,** et **5**. Gérard Lougier, Lycée Sidoine Apollinaire, 63037 Clermont Ferrand.

Vd. K7 VHS de **Devil's Maniac**, **Cinq Griffes dans les Ténèbres** et **Les Cauchemars de Freddy** (**Mother's Day & Sister's Keeper**). Olivier Mattei, 1 rue Louis Mamet, 13220 La Mède.

Vd. ou éch. K7 audio Live (Pixies, Cure...) et vd. 12 livres dont vous êtes le héros. Liste contre 1 timbre à Kelly Saux, 9 av. de la Gare, 34440 Nissan.

Vous aimez ***Twin Peaks***, ***Cosmos 1999***, ***L'Autobus à Impérial***, ***Amicalement Vôtre***... Le seul et unique FAN CLUB des séries TV vous attend. Destination Séries, 14 rue Jacques Mabille, 51000 Chalons en Champagne.

Vd. ou éch. affiches, magazines, K7 SF/fantastique de 1900 à 1975. Alex Farace, 16 rue Henri René, 34000 Montpellier.

Vd. l'album rare *Giger's Alien* + K7, CD et revues fantastiques. Liste contre enveloppe timbrée à Lionel Fluchot, 115 av. Maréchal Lyautey, 21000 Dijon.

Vd. K7 VHS de **Dark Crystal**, **Toxic**, **Insiminoïd**, **Frères de Sang** et **Massacre à la Tronçonneuse** + livres de SF. Olivier Launay, 20 rue Ste Isaure, 75018 Paris.

Ch. K7 VHS HIFI stéréo de **Alien** et **Dark Crystal** + toute maquette de **Alien**, **Aliens**, **Legend**, **Hellraiser**... Stéphane Michel, 11 rue J.J. Rousseau, 93120 La Courneuve.

Ach. ou éch. cartes postales d'affiches de cinéma et festivals (Cannes, Avoriaz...). Aldo Dunyach, route de Toulouse, 66270 Le Soler.

Vd. *M.M.* 7 à 72, *Impact* 1 à 33, *Midi Minuit Fantastique* 3 à 24, *E.F.* 2ème série 1 à 7, *E.F.* 3ème série 1 à 110 et *Toxic* 1 à 4 *(dis donc, ca brade sec, camarade !)*. Philippe Rollin, 40 rte de Montbeugny, 03400 Yzeure. Tél.: 70-46-14-07.

Ach. K7 VHS de **Orange Mécanique** en VF ou VO sous-titrée français. Denis au 47-93-07-17 après 20 h.

Rech. *Midi-Minuit Fantastique* 1 à 19 et *M.M.* 1 à 9. Claude Knosp au 34-17-05-80.

Vd. *Midi-Minuit Fantastique* 20 (50 F), adaptation officielle BD du **Retour du Jedi** (40 F), K7 VHS de **Trauma**, **Choc**, **Society** (80 F pièce). Jean-Francois Couderc, 5 cité des Sports, 31270 Cugnaux.

Vd. livres dont vous êtes le héros + BD (*Strange*, *Titans*, etc...). Guillaume Chesneau au 49-51-36-93 après 18 h.

Vd. nombreuses BD (*Strange*, *Nova*, *Titans* + *Comics Pocket*, *Aredit*, etc...). Liste sur demande à Jean-Claude Bertrand, 2 rue Jules Moreau, 89000 Auxerre.

Rech. docs sur les films de vampires, *Ca* de Stephen King, **La Mouche I et II** et **La Petite Boutique des Horreurs** de Frank Oz. Isabelle Soulie, 27 rue Jean Bouin, 82000 Montauban.

Vd. BD *Marvel*, livres dont vous êtes le héros. Patrick Le Mortellec, 73 rue Hemet, 93300 Aubervilliers.

Vd. en édition de poche Psychose, Batman, Pulsions, Twin Peaks (au total + de 50 titres). Liste sur demande à Pierre-Elie Brouillard, Lantenot, 70200 Lure.

Vd. docs sur Harrison Ford, Michael Douglas, Sean Connery, Clint Eastwood et Alain Delon. Liste contre enveloppe timbrée à Katia Delval, 220 rue Lalau, 59520 Marquette-lez-Lille.

Vd. ou éch. nombreux romans de fantastique et science-fiction. Liste sur demande à Eric Maillet, 1 allée du Poitou, 78140 Velizy.

Cause achat vidéo laser, vd. lot de 80 films VHS à 35 F pièce. Liste contre 1 timbre à Pascal Bailly, les Cyclamens, 1 rue Voltaire, 39300 Champagnole.

Rech. complets, bon état et pas trop chers si possibles, les *Ecran Fantastique* 1 à 92. Patrick au 45-80-88-90.

Maëlstrom, revue à paraître, recherche nouvelles, poèmes, illustrations, romans (SF, fantastique, polar et autres bizarreries). Proposez manuscrits avec coordonnées à Maëlstrom, 16 B av. Denfert-Rochereau, 25000 Besançon.

Vd. BD *Lug/Semic* + K7 VHS de **La Nuit des Morts-Vivants**, **Angel Heart**, **La Première Folie des Monty Python**, et **Prince des Ténèbres**. Gilles Chourlay, 9 rue des Quatre Vents, 78410 Bouafle.

Vd. K7 audio originales de BO (**Die Hard II**, etc...). Liste contre 1 timbre à Bruno Frenkel, 3 le Bourg, 36250 Niherne.

Ach. VHS ou BB de **Legend of the Over Fiend**, **La Cité Interdite** et autres dessins animés pour adultes. Julien Chazeau au 73-70-23-52.

Rech. tous les épisodes de ***Twin Peaks***, si possible sans les pubs *(enfin, un esthète...)*. Jean-Paul Rebeaud au 77-31-98-60.

Ach. ou éch. films *Universal* ou *Hammer*. Pierre Carron, 28 rue Richerand, 69003 Lyon.

Rech. *Comics Pocket Artima-Aredit* (*Eclipso*, *Vengeur*...). Bernard Tessier, Giné, 61500 Sées.

Ch. docs sur Schwarzenegger. Eric Renaudeau, 52 fief Tue Loup, 17139 Dompierre sur Mer.

Ch. docs sur **Halloween 4** et **5**. Laurent Pajot, 20 av. du Bois, 77290 Mitry Mory.

Vd. *E.F.* 63, 65, 71 et 78, livres de poche apocalypse, gore 7, 12, 31 et 35 + trois livres collection Haute Tension. 15 F. pièce, ou le tout 160 F. Sylvain Mundschau, 89 av. Humboldt, 77490 Chelles.

Ch. photos et posters de Clint Eastwood. Fabrice Fonte, 6 rue du Belvédère, porte A, 14000 Caen.

Ach. 2 places pour concert Dire Straits à Bercy et VHS V.O. sous-titrée de **Orange Mécanique**. 49-06-02-33 après 18h.

Vd. *M.M.* 16 à 21. Ach. docs sur Sharon Stone et Elisabeth Shue. 38-43-08-04.

Vd. plus de 500 BD (*Etranges Aventures*, *L'Inattendu*, *Eclipso*, etc...). Liste contre 3 timbres à José Catela, 436 Bd Henri Dunant, 71000 Mâcon.

Vd. 85 F. pièce K7 VHS de **Hellraiser**, **Evil Daed**, **Dune**, **From Beyond**, **Halloween 1 et 2**, **Amityville 3**, **Amazonia**, **Gothic**, **Horrible**, **Zombie**, **Critters 1 et 2**, **Piranhas 2**, **Shocker**, **Le Blob**, **La Mouche 1 et 2**. Dominique Servera, 6 rue de Boufflers, 78100 St Germain en Laye.

Rech. K7 VHS de **Brazil** (en V.O. si possible), **L'Eté en Pente Douce**, **Stalker**, et BD *Judge Dredd*. Frank Meurie, 4 rue de Mont Blanc, 76690 St Georges sur Fontaine.

Ch. contacts pour échanger copies de BO. Dominique Stephan, 142 rue du Restic, 29200 Brest.

LE TITRE MYSTERIEUX



Votre mission, si vous l'acceptez, consiste à reconnaître la photo ci-dessous. Envoyez-nous le bon titre et vous recevrez gratuitement le prochain numéro de *Mad Movies*. Attention, ce document va s'auto-détruire dans les cinq secondes. Rachetez-en un nouvel exemplaire et recommencez...

Notre précédent titre concernait le film **Conquest**, (ex **Mace the Outcast**) de Lucio Fulci. Les cinq premiers gagnants furent François Léger (Paris), Mireille Boulin (St. Maur), Philippe Blanc (Cravanche), Franck Lemière (Dunkerque) et David Beauvineau (Plougouln), talonnés de près par Robert Regali, Christophe Carré, Cédric Termoz et Reynald Guillot.

Vd. affiches de films fantastiques et de SF, 25 F les 120x160, 15 F les 40x60. Liste contre enveloppe timbrée à Fabrice Dens, 103 bd National, 92500 Rueil Malmaison.

Vd. BD (*Strange*, *Nova*, *Eclipso*, *X-Men*, *Conan*, etc...). Richard Colas, 17 rue des Frères Morane, 86000 Poitiers.

Vd. *M.M.* 24 et 28, romans photos et jaquettes films fantastiques. Liste contre 1 timbre à Pascal Gillon, rue St Gilles 186, 4000 Liège, Belgique.

Vd. nombreux engins et figurines **Star Wars** sous emballage d'origine. Liste contre enveloppe timbrée à Adam Marchand, 9 rue J. J. Rousseau, 94100 St Maur.

Vd. jeux sur *Sega Master System*, 160 F pièce. Liste sur demande à Christophe Cessac, 34 rue des Sables, 37530 Nazelles-Negron.

Vd., éch., ach. BD tout style. Philippe Réaudin, 145 bis rue Gambetta, 45140 St Jean de la Ruelle.

Ch. diapos et jeux de photos complets de Clint Eastwood. Faire offre en anglais au Clint Eastwood Fan- Club Germany, C/O A. E. Nizzoti, Raderbergerst. 156, 5 Köln 51, Germany.

Ch. docs sur **Alien**, **Aliens**, **Blade Runner**, **Dune**, **Terminator** et **Abyss**, et ach. BO en CD de **Dune**, **Legend** et **Cocoon**. Grégory Serres, route d'Orange, 84850 Camaret.

Ach. films VHS (fantastique, horreur) à prix raisonnables. Envoyer vos listes à Arnaud darras, 43 rue du Général Leclerc, 59250 Marquette.

Vd. K7 VHS originales en VO, et recherche désespérément l'émission "Etoiles et toiles" avec Liz Taylor. Sabrien Moskala, place Delamarre, 23170 Chambron/Voueize.

Rech. épisodes du ***Frelon Vert***, ***Flash Gordon***, et toute série SF et fantastique. Vd. ou éch. films SF et fantastiques 1900-1970. Patrick Hocquard, 33 place de la République, 57100 Thioville.

Rech. **Halloyen Night** de Jag Mundro. Faire offre à Patrick Souzy, 129 rue de Seze, 69006 Lyon.

Rech. BO de **Bad Taste**. Hervé Gandy, 18 rue Jean Donier, 01100 Oyonnax.

Ach. K7 VHS de **Effroi**, **Midnight**, **L'Antéchrist** et **La Sentinelle des Maudits**. Tayeb Belabed, 14 square Jean Macé, 78190 Trappes.

Vd. *Métal Hurlant* 1 à 50, 700 F à débattre. Vd. également albums Moebius, Frazetta, etc... Liste sur demande à Christophe Dulon, 6 rue G. Fournials, 81000 Albi.

Rech. tout doc (interviews, photos, articles...) sur la série ***Twin Peaks***. Hélène Genestine, 11 rue Frédéric Bartholdi, 56700 Hennebont.

Vd. comics, *E.F.* 107 à 115, jeux de rôle et livres fantastiques. Samuel Lebel, 12 rue du Moulin du Gué du Pont, 60300 Senlis.

Vd. vieux numéros de *Titans*, *Spidey*, et autres BD *Lug*. Liste contre 1 timbre à Jean-Pierre Soares, 21 rue de la Chasse, 93130 Noisy-le-Sec.

Vd. numéros de l'*E.F.*, romans SF, *Première*, et autres bouquins. Liste contre enveloppe timbrée à Omar Amrouche, Bât. A A229, 88 av. Brazza, 93230 Romainville.

Collectionneur vd. ou éch. nombreuses BO de films horreur/fantastique. Pascal au 43-04-54-41.

Echange VHS films fantastique 1930-70 + cherche photocopies de M.M. 14 et 17 pour le plaisir de les lire + tout sur vincent Price. Corinne Claus, 14, ave. Albert. B. 1060 Bruxelles Belgique.

Traquons dans ce bled stellaire, amis fanzines horreur ou SF pour pub fanzine SF. Help us ! You are our only hope ! Et on s'en fout si ça pue. Impatience des United Fanzine Artists, 17 square Capitaine Némo, 95470 Fosses. *(annonce publiée telle qu'elle nous est arrivée. Qui comprenne pourra !)*

Rech. le 11ème épisode de ***Twin Peaks*** en VHS. Pierre Brial, 110 bd Carnot, 06300 Nice.

ILS OU ELLES CHERCHENT

- personne fabriquant des automates. Bernard Bergeron, 24 rue de la Justice, 02300 Chauny Aisne.

- fantasticophiles pour partager passion. Cédric Rognon, 8 rampe de l'Eglise, 27950 St Marcel.

- fans de Queen et fous dangereux motivés pour pignoladeries guignolesques rigolantes vidéocamescopatiques *(mince alors, ca doit être quelque chose ca, et on s'abonne où ?)*. Vincent au 90-87-44-77.

- fans de **Star Wars** et adresses des clubs en France et à l'étranger. Sid Nguyen, 14 bis rue Villebois-Mareuil, 94370 Sucy-en Brie.

- correspondants aimant voyager, le football, la natation, le tennis, la musique. Jaafar Abdelmounim, Ain Chok rue 141 n°94 Casablanca (02), Maroc.

- correspondantes françaises (15 - 18 ans) aimant le Fantastique, la science-fiction, *Mad Movies* et ayant une passion illimitée pour le sexe masculin *(de quelle taille, à peu près ?)*. Alexis Gérardin, rés. Les Guissans, Les Arquebusiers D, 91800 Boussy St Antoine.

- acteurs, techniciens, caméraman 16mm, maquettistes, etc... pour court métrage sur région Nord. Didier au 21-51-03-03.

- correspondant(e)s (moins de 18 ans s'abstenir) aimant le ciné fantastique et ayant une multitude d'autres centres d'intérêt. Martine Marteau, 4 chemin Romain, 06240 Beausoleil.

- à correspondre avec des passionné(e)s en FX de maquillage. Djamel Benaouda, 49 rue A. Lamartine, 21160 Marsammay-la-Côte.

- à correspondre avec filles ou garçons aimant les 3 **Star Wars**. Carole Bianchi, 174 av. du Colonel Picot, Emeraude 1.A., 83100 Toulon.

- tout sur **Highlander**, **Alien** et **Aliens**. Isabelle au 48-43-18-24 (après 18h).

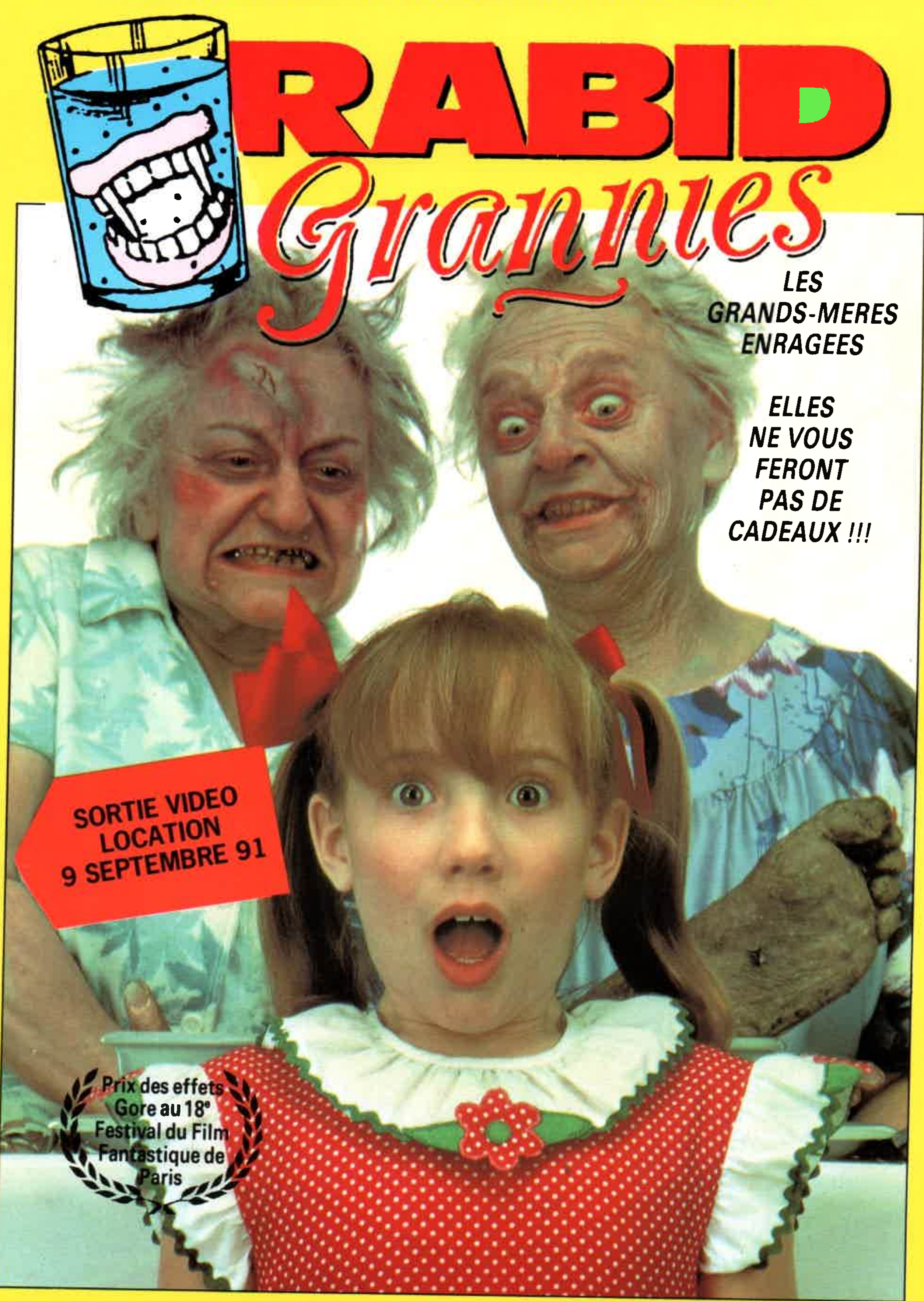
- correspondant(e) aimant les films de SF. Sandra Zarattin, Le Tizac, Port St Foy, 33220 St Foy la Grande.

- maquilleur motivé pour collaboration sur long métrage 35mm gore. Co-prod américaine, tournage hiver 91. Olivier au 89-37-81-62 ou Philippe au 81-50-47-35.

- correspondantes 18-22 ans européennes ayant intérêts prononcés pour cinéma et littérature SF/fantastique. Martin Bois, 6455 7ème avenue Est Charlesbourg, QC. Canada, G1H 3X9.

- correspondant(e)s aimant le fantastique, l'étrange et Lovecraft. Granck Gourgand, 70 rue Gros Jacques, 28350 Sty Lubin des Joncherêts.

GRAND-MERE COMME TU AS DE GRANDES OREILLES !
GRAND-MERE COMME TU AS DE GRANDS YEUX !
GRAND-MERE COMME TU AS DE GRANDES DENTS !
C'EST POUR MIEUX TE MANGER MON ENFANT !!!



LLOYD KAUFMAN ET MICHAEL HERZ PRESENTE UNE SELECTION TROMA «RABID GRANNIES»
AVEC DANIELLE DAVEN, ANNE MARIE FOX, JACK MAYAR, ELLIOT LISON ET FRANÇOISE MOENS DANS LE ROLE DE RACHEL
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE HUGH LABYE - MUSIQUE J.B. CASTELAIN ET PETER CASTELAIN - DIRECTION ARTISTIQUE LUKE BERTRAND - PRODUCTEUR EXECUTIF JAMES DESERT - SUPERVISEUR DE PRODUCTION J.B. CASTELAIN
EFFETS SPECIAUX STEVEN FERNANDEZ - PRODUIT PAR JAMES DESERT - ET JOHNATHAN RAMBERT - ECRIT ET REALISE PAR EMMANUEL KERVYN

OMA, INC.

KARA FILMS

DISTRIBUTION EXCLUSIVE KARA FILMS

74, Av. Gabriel Pèri 92238 GENNEVILLIERS CEDEX Tél.: (1) 47.91.22.10 Fax.: (1) 47.91.09.81

